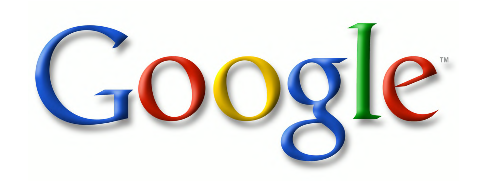



UNIVERSITY
OF OXFORD
MODERN
LANGUAGES
FACULTY
LIBRARY


3000451560

LETTRES

DE

GUSTAVE FLAUBERT

A GEORGE SAND

IL A ÉTÉ TIRÉ :

Cinquante exemplaires numérotés sur papier de Hollande.

Prix : 7 fr.

Et *dix exemplaires numérotés* sur papier du Japon.

Prix : 15 fr.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

PUBLIÉS DANS LA BIBLIOTHÈQUE CHARPENTIER

à 3 fr. 50 le volume.

MADAME BOVARY

MŒURS DE PROVINCE

Édition définitive suivie des réquisitoire, plaidoirie et jugement du procès intenté à l'auteur. . . . . 1 vol.

LA TENTATION DE SAINT-ANTOINE

Quatrième édition. . . . . 1 vol.

TROIS CONTES

Un cœur simple. — La légende de Saint-Julien l'Hospitalier. — Hérodias, 6e édition. . . . . . . 1 vol.

L'ÉDUCATION SENTIMENTALE

Histoire d'un Jeune Homme. . . . . 1 vol.

LE CANDIDAT

Comédie en quatre actes, in-16. . . . . 2 fr.

Paris. — Typ. G. Chamerot, 19, rue des Saints Pères. — 15559

LETTRES

DE

GUSTAVE FLAUBERT

A GEORGE SAND

PRÉCÉDÉES D'UNE ÉTUDE

PAR

GUY DE MAUPASSANT

TROISIÈME MILLE

PARIS

G. CHARPENTIER ET Cie, ÉDITEURS

13, RUE DE GRENELLE, 13

1884



GUSTAVE FLAUBERT

I

Gustave Flaubert naquit à Rouen le 12 décembre 1821. Sa mère était fille d'un médecin de Pont-l'Évêque, M. Fleuriot. Elle appartenait à une famille de Basse-Normandie, les Cambremer de Croix-Mare et était alliée à Thouret, de la Constituante.

La grand'mère de G. Flaubert, Charlotte Cambremer, fut une compagne d'enfance de Charlotte Corday.

Mais son père, né à Nogent-sur-Seine, était d'origine champenoise. C'était un chirurgien de grande valeur et de grand renom, directeur de l'Hôtel-Dieu de Rouen. Homme droit, simple, brusque, il s'étonna, sans s'indigner, de la voca-

tion de son fils Gustave pour les lettres. Il jugeait la profession d'écrivain un métier de paresseux et d'inutile.

Gustave Flaubert fut le contraire d'un enfant phénomène. Il ne parvint à apprendre à lire qu'avec une extrême difficulté. C'est à peine s'il savait, lorsqu'il entra au lycée, à l'âge de neuf ans.

Sa grande passion, dans son enfance, était de se faire dire des histoires. Il les écoutait immobile, fixant sur le conteur ses grands yeux bleus. Puis, il demeurait pendant des heures à songer, un doigt dans la bouche, entièrement absorbé, comme endormi.

Son esprit, cependant, travaillait, car il composait déjà des pièces, qu'il ne pouvait point écrire, mais qu'il représentait tout seul, jouant les différents personnages, improvisant de longs dialogues.

Dès sa première enfance, les deux traits distinctifs de sa nature furent une grande naïveté et une horreur de l'action physique. Toute sa vie, il demeura naïf et sédentaire. Il ne pouvait voir marcher ni remuer autour de lui sans s'exaspé-

rer ; et il déclarait, avec sa voix mordante, sonore et toujours un peu théâtrale : que cela n'était point philosophique. « On ne peut penser et écrire qu'assis », disait-il.

Sa naïveté se continua jusqu'à ses derniers jours. Cet observateur si pénétrant et si subtil semblait ne voir la vie avec lucidité que de loin. Dès qu'il y touchait, dès qu'il s'agissait de ses voisins immédiats, on eût dit qu'un voile couvrait ses yeux. Son extrême droiture native, sa bonne foi inébranlable, la générosité de toutes ses émotions, de toutes les impulsions de son âme, sont les causes indubitables de cette naïveté persévérante.

Il vécut à côté du monde et non dedans. Mieux placé pour observer, il n'avait point la sensation nette des contacts.

C'est à lui surtout qu'on peut appliquer ce qu'il écrivit dans sa préface aux *Dernières Chansons,* de son ami Louis Bouilhet :

Enfin, si les accidents du monde, dès qu'ils sont perçus, vous apparaissent transposés comme pour l'emploi d'une illusion à décrire, tellement que toutes les choses, y compris votre existence, ne vous

sembleront pas avoir d'autre utilité, et que vous soyez résolus à toutes les avanies, prêts à tous les sacrifices, cuirassés à toute épreuve, lancez-vous, publiez !

Jeune homme, il était d'une beauté surprenante. Un vieil ami de sa famille, médecin illustre, disait à sa mère : « Votre fils, c'est l'Amour adolescent. »

Dédaigneux des femmes, il vivait dans une exaltation d'artiste, dans une sorte d'extase poétique qu'il entretenait par la fréquentation quotidienne de celui qui fut son plus cher ami, son premier guide, le cœur frère qu'on ne trouve jamais deux fois, Alfred Le Poittevin, mort tout jeune, d'une maladie de cœur, tué par le travail.

Puis, il fut frappé par la terrible maladie qu'un autre ami, M. Maxime Du Camp, a eu la mauvaise inspiration de révéler au public, en cherchant à établir un rapport entre la nature artiste de Flaubert et l'épilepsie, à expliquer l'une par l'autre.

Certes, ce mal effroyable n'a pu frapper le corps sans assombrir l'esprit. Mais, doit-on le regretter? Les gens tout à fait heureux, forts et

bien portants sont-ils préparés comme il faut pour comprendre, pénétrer, exprimer la vie, notre vie si tourmentée et si courte? Sont-ils faits, les exubérants, pour découvrir toutes les misères, toutes les souffrances qui nous entourent, pour s'apercevoir que la mort frappe sans cesse, chaque jour, partout, féroce, aveugle, fatale.

Donc, il est possible, il est probable que la première atteinte de l'épilepsie mit une empreinte de mélancolie et de crainte sur l'esprit ardent de ce robuste garçon. Il est probable que, par la suite, une sorte d'appréhension dans la vie lui resta, une manière un peu plus sombre d'envisager les choses, un soupçon devant les évènements, un doute devant le bonheur apparent. Mais, pour quiconque a connu l'homme enthousiaste et vigoureux qui était Flaubert, pour quiconque l'a vu vivre, rire, s'exalter, sentir et vibrer chaque jour, il est indubitable que la peur des crises, disparues d'ailleurs dans l'âge mûr et reparues seulement dans les dernières années, ne pouvait modifier que d'une façon presque insensible sa manière d'être et de sentir et les habitudes de sa vie.

Après quelques essais littéraires qui ne furent point publiés, Gustave Flaubert débuta en 1857 par un chef-d'œuvre, *Madame Bovary*.

On sait l'histoire de ce livre, le procès intenté par le ministère public, le réquisitoire violent de M. Pinard, dont le nom restera marqué par ce procès, l'éloquente défense de M. Sénart, l'acquittement difficile, marchandé, reproché par les paroles sévères du président, puis le succès vengeur, éclatant, immense !

Mais *Madame Bovary* a aussi une histoire secrète qui peut être un enseignement pour les débutants dans ce difficile métier des lettres.

Quand Flaubert, après cinq ans de travail acharné, eut enfin terminé cette œuvre géniale, il la confia à son ami M. Maxime Du Camp, qui la remit entre les mains de M. Laurent Pichat, rédacteur-propriétaire de la *Revue de Paris*. C'est alors qu'il éprouva combien il est difficile de se faire comprendre au premier coup, combien on est méconnu par ceux en qui on a le plus de confiance, par ceux qui passent pour les plus intelligents. C'est de cette époque assurément que date ce mépris qu'il garda du jugement des

hommes, et son ironie devant les affirmations ou les négations absolues.

Quelque temps après avoir porté à M. Laurent Pichat le manuscrit de *Madame Bovary*, M. Maxime Du Camp écrivit à Gustave Flaubert la singulière lettre suivante, qui, peut-être, modifiera l'opinion qu'on a pu se faire après les révélations de cet écrivain sur son ami, et en particulier sur la *Bovary*, dans ses *Souvenirs littéraires* :

14 juillet 1856.

Cher vieux, Laurent Pichat a lu ton roman et il m'en envoie l'appréciation que je t'adresse. Tu verras en la lisant combien je dois la partager, puisqu'elle reproduit presque toutes les observations que je t'avais faites avant ton départ. J'ai remis ton livre à Laurent, sans faire autre chose que le lui recommander chaudement; nous ne nous sommes donc nullement entendus pour te scier avec la même scie. Le conseil qu'il te donne est bon et je te dirai même qu'il est le seul que tu doives suivre. Laisse-nous *maîtres* de ton roman pour le publier dans la *Revue;* nous y ferons faire les coupures que nous jugeons indispensables; tu le publieras ensuite en volume comme tu l'entendras, cela te regarde. Ma

pensée très intime est que, si tu ne fais pas cela, tu te compromets absolument et tu débutes par une œuvre embrouillée à laquelle le style ne suffit pas pour donner de l'intérêt. Sois courageux, ferme les yeux pendant l'opération, et fie-t'en, sinon à notre talent, du moins à notre expérience acquise de ces sortes de choses et aussi à notre affection pour toi. Tu as enfoui ton roman sous un tas de choses, bien faites, mais inutiles; on ne le voit pas assez; il s'agit de le dégager; c'est un travail facile. Nous le ferons faire sous nos yeux par une personne exercée et habile : on n'ajoutera pas un mot à ta copie; on ne fera qu'élaguer; ça te coûtera une centaine de francs qu'on réservera sur tes droits, et tu auras publié une chose vraiment bonne, au lieu d'une œuvre incomplète et trop rembourrée. Tu dois me maudire de toutes tes forces, mais songe bien que dans tout ceci je n'ai en vue que ton seul intérêt.

Adieu, cher vieux, réponds-moi et sache-moi bien tout à toi.

MAXIME DU CAMP.

La mutilation de ce livre typique et désormais immortel, pratiquée par une *personne exercée et habile,* n'aurait coûté à l'auteur qu'une centaine de francs! Vraiment, c'est pour rien!

Gustave Flaubert a dû tressaillir, en lisant ces étranges conseils, d'une émotion profonde et

bien naturelle. Et il a écrit, de sa plus grande écriture, sur le dos de cette lettre précieusement conservée, ce seul mot : *Gigantesque!*

Les deux collaborateurs, MM. Pichat et Maxime Du Camp, se mirent au travail, en effet, pour dégager l'œuvre de leur ami de ce *tas de choses bien faites, mais inutiles,* qui la gâtaient ; car on lit sur un exemplaire, conservé par l'auteur, de la première édition du livre, les lignes suivantes :

Cet exemplaire représente mon manuscrit tel qu'il est sorti des mains du sieur Laurent Pichat, poète et rédacteur-propriétaire de la *Revue de Paris.*

GUSTAVE FLAUBERT.

20 avril 1857.

En ouvrant le volume, on trouve de page en page des lignes, des paragraphes, des morceaux entiers retranchés. La plupart des choses originales et nouvelles sont biffées avec soin.

Et on lit encore, de la main de Gustave Flaubert, sur le dernier feuillet, ceci :

Il fallait, selon Maxime Du Camp, retrancher *toute* la noce, et, selon Pichat, supprimer, ou du moins abréger considérablement, *refaire* les *Comices* d'un

bout à l'autre! De l'avis général, à la *Revue*, *le pied bot* était considérablement trop long, « inutile ».

C'est là assurément aussi l'origine du refroidissement survenu dans l'ardente amitié qui liait Flaubert à M. Du Camp. S'il en fallait une preuve plus précise, on la trouverait dans ce fragment de lettre de Louis Bouilhet à Flaubert :

Quant à Maxime Du Camp, j'ai été quinze jours sans le revoir, et j'aurais passé l'année de la même façon, si lui-même n'était apparu chez moi jeudi dernier, il y a huit jours. Je dois dire qu'il fut fort aimable, et à mon endroit et pour toi-même. Ça peut être de la politique, mais je constate les faits en simple historien. Il m'a offert ses services pour trouver un éditeur, plus tard pour trouver une bibliothèque. Il s'est informé de toi et de ton travail. Ce que je lui ai dit de la *Bovary* l'a occupé beaucoup. Il m'a dit, en phrases incidentes, qu'il en était fort heureux, que tu avais tort de ne lui avoir jamais pardonné la *Revue*, qu'il verrait avec bonheur tes œuvres dans son recueil, etc., etc. Il semblait parler avec conviction et franchise.....

Ces détails intimes n'ont d'importance qu'au point de vue des jugements portés par M. Du

Camp sur son ami. Une réconciliation eut lieu, plus tard, entre eux.

L'apparition de *Madame Bovary* fut une Révolution dans les lettres.

Le grand Balzac, méconnu, avait jeté son génie en des livres puissants, touffus, débordant de vie, d'observations ou plutôt de révélations sur l'humanité. Il devinait, inventait, créait un monde entier né dans son esprit.

Peu artiste, au sens délicat du mot, il écrivait une langue forte, imagée, un peu confuse et pénible.

Emporté par son inspiration, il semble avoir ignoré l'art si difficile de donner aux idées de la valeur par les mots, par la sonorité et la contexture de la phrase.

Il a, dans son œuvre, des lourdeurs de colosse ; et il est peu de pages de ce très grand homme qui puissent être citées comme des chefs-d'œuvre de la langue, ainsi qu'on cite du Rabelais, du La Bruyère, du Bossuet, du Montesquieu, du Chateaubriand, du Michelet, du Gautier, etc.

Gustave Flaubert, au contraire, procédant par pénétration bien plus que par intuition, appor-

tait dans une langue admirable et nouvelle, précise, sobre et sonore, une étude de vie humaine, profonde, surprenante, complète.

Ce n'était plus du roman comme l'avaient fait les plus grands, du roman où l'on sent toujours un peu l'imagination et l'auteur, du roman pouvant être classé dans le genre tragique, dans le genre sentimental, dans le genre passionné ou dans le genre familier, du roman où se montrent les intentions, les opinions et les manières de penser de l'écrivain ; c'était la vie elle-même apparue. On eût dit que les personnages se dressaient sous les yeux en tournant les pages, que les paysages se déroulaient avec leurs tristesses et leurs gaietés, leurs odeurs, leur charme, que les objets aussi surgissaient devant le lecteur à mesure que les évoquait une puissance invisible, cachée on ne sait où.

Gustave Flaubert, en effet, fut le plus ardent apôtre de l'impersonnalité dans l'art. Il n'admettait pas que l'auteur fût jamais même deviné, qu'il laissât tomber dans une page, dans une ligne, dans un mot, une seule parcelle de son opinion, rien qu'une apparence d'intention. Il

devait être le miroir des faits, mais un miroir qui les reproduisait en leur donnant ce reflet inexprimable, ce je ne sais quoi de presque divin qui est l'art.

Ce n'est pas impersonnel qu'on devrait dire, en parlant de cet impeccable artiste, mais impassible.

S'il attachait une importance considérable à l'observation et à l'analyse, il en mettait une plus grande encore dans la composition et dans le style. Pour lui, ces deux qualités surtout faisaient les livres impérissables. Par composition, il entendait ce travail acharné qui consiste à exprimer l'essence seule des actions qui se succèdent dans une existence, à choisir uniquement les traits caractéristiques et à les grouper, à les combiner de telle sorte qu'ils concourent de la façon la plus parfaite à l'effet qu'on voulait obtenir, mais non pas à un enseignement quelconque.

Rien ne l'irritait d'ailleurs comme les doctrines des pions de la critique sur l'art moral ou sur l'art honnête.

« Depuis qu'existe l'humanité, disait-il, tous les grands écrivains ont protesté par leurs œuvres contre ces conseils d'impuissants. »

La morale, l'honnêteté, les principes sont des choses indispensables au maintien de l'ordre social établi ; mais il n'y a rien de commun entre l'ordre social et les lettres. Les romanciers ont pour principal motif d'observation et de description les passions humaines, bonnes ou mauvaises. Ils n'ont pas mission pour moraliser, ni pour flageller, ni pour enseigner. Tout livre à tendances cesse d'être un livre d'artiste.

L'écrivain regarde, tâche de pénétrer les âmes et les cœurs, de comprendre leurs dessous, leurs penchants honteux ou magnanimes, toute la mécanique compliquée des mobiles humains. Il observe ainsi suivant son tempérament d'homme et sa conscience d'artiste. Il cesse d'être consciencieux et artiste s'il s'efforce systématiquement de glorifier l'humanité, de la farder, d'atténuer les passions qu'il juge déshonnêtes au profit des passions qu'il juge honnêtes.

Tout acte, bon ou mauvais, n'a, pour l'écrivain, qu'une importance comme sujet à écrire, sans qu'aucune idée de bien ou de mal y puisse être attachée. Il vaut plus ou moins comme document littéraire, voilà tout.

En dehors de la vérité observée avec bonne foi et exprimée avec talent, il n'y a rien qu'efforts impuissants de pions.

Les grands écrivains ne sont préoccupés ni de morale, ni de chasteté. Exemple : Aristophane, Apulée, Lucrèce, Ovide, Virgile, Rabelais, Shakespeare et tant d'autres.

Si un livre porte un enseignement, ce doit être malgré son auteur, par la force même des faits qu'il raconte.

Flaubert considérait ces principes comme des articles de foi.

Lorsque parut *Madame Bovary,* le public, accoutumé à l'onctueux sirop des romans élégants, ainsi qu'aux aventures invraisemblables des romans accidentés, a classé le nouvel écrivain parmi les réalistes. C'est là une grossière erreur et une lourde bêtise. Gustave Flaubert n'était pas plus réaliste parce qu'il observait la vie avec soin que M. Cherbuliez n'est idéaliste parce qu'il l'observe mal.

Le réaliste est celui qui ne se préoccupe que du fait brutal sans en comprendre l'importance relative et sans en noter les répercussions. Pour

Gustave Flaubert, un fait par lui-même ne signifiait rien. Il s'explique ainsi dans une de ses lettres :

... Vous vous plaignez que les évènements ne sont pas variés, — cela est une plainte réaliste, et d'ailleurs qu'en savez-vous ? Il s'agit de les regarder de plus près. Avez-vous jamais cru à l'existence des choses ? Est-ce que tout n'est pas une illusion ? Il n'y a de vrais que les rapports, c'est-à-dire la façon dont nous percevons les objets.

Nul observateur cependant ne fut plus consciencieux ; mais nul ne s'efforça davantage de comprendre les causes qui amènent les effets.

Son procédé de travail, son procédé artistique tenait bien plus encore de la pénétration que de l'observation.

Au lieu d'étaler la psychologie des personnages en des dissertations explicatives, il la faisait simplement apparaître par leurs actes. Les dedans étaient ainsi dévoilés par les dehors, sans aucune argumentation psychologique.

Il imaginait d'abord des types ; et, procédant par déduction, il faisait accomplir à ces êtres les actions caractéristiques qu'ils devaient fatale-

ment accomplir avec une logique absolue, suivant leurs tempéraments.

La vie donc qu'il étudiait si minutieusement ne lui servait guère qu'à titre de renseignement.

Jamais il n'énonce les évènements; on dirait, en le lisant, que les faits eux-mêmes viennent parler, tant il attache d'importance à l'apparition visible des hommes et des choses.

C'est cette rare qualité de *metteur en scène*, d'évocateur impassible qui l'a fait baptiser réaliste par les esprits superficiels qui ne savent comprendre le sens profond d'une œuvre que lorsqu'il est étalé en des phrases philosophiques.

Il s'irritait beaucoup de cette épithète de réaliste qu'on lui avait collée au dos et prétendait n'avoir écrit sa *Bovary* que par haine de l'école de M. Champfleury.

Malgré une grande amitié pour Émile Zola, une grande admiration pour son puissant talent qu'il qualifiait de génial, il ne lui pardonnait pas le *naturalisme*.

Il suffit de lire avec intelligence *Madame Bovary* pour comprendre que rien n'est plus loin du réalisme.

Le procédé de l'écrivain réaliste consiste à raconter simplement des faits arrivés, accomplis par des personnages moyens qu'il a connus et observés.

Dans *Madame Bovary,* chaque personnage est un type, c'est-à-dire le résumé d'une série d'êtres appartenant au même ordre intellectuel.

Le médecin de campagne, la provinciale rêveuse, le pharmacien, sorte de Prudhomme, le curé, les amants, et même toutes les figures accessoires sont des types, doués d'un relief d'autant plus énergique qu'en eux sont concentrées des quantités d'observations de même nature, d'autant plus vraisemblables qu'ils représentent l'échantillon modèle de leur classe.

Mais Gustave Flaubert avait grandi à l'heure de l'épanouissement du romantisme; il était nourri des phrases retentissantes de Chateaubriand et de Victor Hugo, et il se sentait à l'âme un besoin lyrique qui ne pouvait s'épandre complètement en des livres précis comme *Madame Bovary*.

Et c'est là un des côtés les plus singuliers de ce grand homme : ce novateur, ce révélateur,

cet oseur a été jusqu'à sa mort sous l'influence dominante du romantisme. C'est presque malgré lui, presque inconsciemment, poussé par la force irrésistible de son génie, par la force créatrice enfermée en lui, qu'il écrivait ces romans d'une allure si nouvelle, d'une note si personnelle. Par goût, il préférait les sujets épiques, qui se déroulent en des espèces de chants pareils à des tableaux d'Opéra.

Dans *Madame Bovary,* d'ailleurs, comme dans l'*Éducation sentimentale*, sa phrase, contrainte à rendre des choses communes, a souvent des élans, des sonorités, des tons au-dessus des sujets qu'elle exprime. Elle part, comme fatiguée d'être contenue, d'être forcée à cette platitude, et, pour dire la stupidité d'Homais ou la niaiserie d'Emma, elle se fait pompeuse ou éclatante, comme si elle traduisait des motifs de poème.

Ne pouvant résister à ce besoin de grandeur, il composa à la façon d'un récit homérique son second roman, *Salammbô*.

Est-ce là un roman? N'est-ce pas plutôt une sorte d'opéra en prose? Les tableaux se développent avec une magnificence prodigieuse, un

éclat, une couleur et un rythme surprenants.

La phrase chante, crie, a des fureurs et des sonorités de trompette, des murmures de hautbois, des ondulations de violoncelle, des souplesses de violon et des finesses de flûte.

Et les personnages, bâtis en héros, semblent toujours en scène, parlant sur un mode superbe, avec une élégance forte ou charmante, ont l'air de se mouvoir dans un décor antique et grandiose.

Ce livre de géant, le plus plastiquement beau qu'il ait écrit, donne aussi l'impression d'un rêve magnifique.

Est-ce ainsi que se sont passés les évènements que raconte Gustave Flaubert? Non, sans doute. Si les faits sont exacts, l'éclat de poésie qu'il a jeté dessus nous les montre dans l'espèce d'apothéose dont l'art lyrique enveloppe ce qu'il touche.

Mais à peine eut-il terminé ce sonore récit de la révolte mercenaire, qu'il se sentit de nouveau sollicité par des sujets moins superbes, et il composa avec lenteur ce grand roman de patience, cette longue étude sobre et parfaite qui s'appelle l'*Éducation sentimentale*.

Cette fois, il prit pour personnages, non plus des *types* comme dans la *Bovary,* mais des hommes quelconques, des médiocres, ceux qu'on rencontre tous les jours.

Bien que cet ouvrage lui ait demandé un travail de composition surhumain, il a l'air, tant il ressemble à la vie même, d'être exécuté sans plan et sans intentions. Il est l'image parfaite de ce qui se passe chaque jour; il est le journal exact de l'existence; et la philosophie en demeure si complètement latente, si complètement cachée derrière les faits; la psychologie est si parfaitement enfermée dans les actes, dans les attitudes, dans les paroles des personnages, que le gros public, accoutumé aux effets soulignés, aux enseignements apparents, n'a pas compris la valeur de ce roman incomparable.

Seuls, les esprits très aigus et observateurs ont saisi la portée de ce livre unique, si simple, si morne, si plat en apparence, mais si profond, si voilé, si amer.

L'*Éducation sentimentale*, méprisée par la plupart des critiques accoutumés aux formes connues et immuables de l'art, a des admirateurs

nombreux et enthousiastes qui placent cette œuvre au premier rang parmi les œuvres de Flaubert.

Mais il lui fallait, par suite d'une de ces réactions nécessaires à son esprit, entreprendre de nouveau un sujet large et poétique, et il refit une œuvre ébauchée autrefois, la *Tentation de saint Antoine.*

C'est là, certes, l'effort le plus puissant qu'ait jamais tenté un esprit. Mais la nature même du sujet, son étendue, sa hauteur inaccessible rendaient l'exécution d'un pareil livre presque au-dessus des forces humaines.

Reprenant la vieille légende des tentations du solitaire, il l'a fait assaillir non plus seulement par des visions de femmes nues et de nourritures succulentes, mais par toutes les doctrines, toutes les croyances, toutes les superstitions où s'est égaré l'esprit inquiet des hommes. C'est le défilé colossal des religions escortées de toutes les conceptions étranges, naïves ou compliquées, écloses dans les cerveaux des rêveurs, des prêtres, des philosophes, torturés par le désir de l'impénétrable inconnu.

Puis, aussitôt achevée, cette œuvre énorme, troublante, un peu confuse comme le chaos des croyances écroulées, il recommença presque le même sujet en prenant les sciences au lieu des religions et deux bourgeois bornés au lieu du vieux saint en extase.

Voici quels sont l'idée et le développement de ce livre encyclopédique, *Bouvard et Pécuchet*, qui pourrait porter comme sous-titre : « Du défaut de méthode dans l'étude des connaissances humaines. »

Deux copistes employés à Paris se rencontrent par hasard et se lient d'une étroite amitié. L'un d'eux fait un héritage, l'autre apporte ses économies ; ils achètent une ferme en Normandie, rêve de toute leur existence, et quittent la capitale.

Alors ils commencent une série d'études et d'expériences embrassant toutes les connaissances de l'humanité ; et, là, se développe la donnée philosophique de l'ouvrage.

Ils se livrent d'abord au jardinage, puis à l'agriculture, à la chimie, à la médecine, à l'astronomie, à l'archéologie, à l'histoire, à la litté-

rature, à la politique, à l'hygiène, au magnétisme, à la sorcellerie ; ils arrivent à la philosophie, se perdent dans les abstractions, tombent dans la religion, s'en dégoûtent, tentent l'éducation de deux orphelins, échouent encore et, désespérés, se remettent à copier comme autrefois.

Le livre est donc une revue de toutes les sciences, telles qu'elles apparaissent à deux esprits assez lucides, médiocres et simples. C'est en même temps un formidable amoncellement de savoir, et surtout une prodigieuse critique de tous les systèmes scientifiques opposés les uns aux autres, se détruisant les uns les autres par les contradictions des faits, les contradictions des lois reconnues, indiscutées. C'est l'histoire de la faiblesse de l'intelligence humaine, une promenade dans le labyrinthe infini de l'érudition avec un fil dans la main ; ce fil est la grande ironie d'un penseur qui constate sans cesse, en tout, l'éternelle et universelle bêtise.

Des croyances établies pendant des siècles sont exposées, développées et désarticulées en dix lignes par l'opposition d'autres croyances aussi nettement et vivement démontrées et démolies.

De page en page, de ligne en ligne, une connaissance se lève, et aussitôt une autre se dresse à son tour, abat la première et tombe elle-même frappée par sa voisine.

Ce que Flaubert avait fait pour les religions et les philosophies antiques dans la *Tentation de saint Antoine,* il l'a de nouveau accompli pour tous les savoirs modernes. C'est la tour de Babel de la science, où toutes les doctrines diverses, contraires, absolues pourtant, parlant chacune sa langue, démontrent l'impuissance de l'effort, la vanité de l'affirmation et toujours l' « éternelle misère de tout ».

La vérité d'aujourd'hui devient erreur demain ; tout est incertain, variable, et contient en des proportions inconnues des quantités de vrai comme de faux. A moins qu'il n'y ait ni vrai ni faux. La morale du livre semble contenue dans cette phrase de Bouvard : « La science est faite suivant les données fournies par un coin de l'étendue. Peut-être ne convient-elle pas à tout le reste qu'on ignore, qui est beaucoup plus grand et qu'on ne peut découvrir. »

Ce livre touche à ce qu'il y a de plus grand, de

plus curieux, de plus subtil et de plus *intéressant* dans l'homme : c'est l'histoire de l'*idée* sous toutes ses formes, dans toutes ses manifestations, avec toutes ses transformations, dans sa faiblesse et dans sa puissance.

Ici, il est curieux de remarquer la tendance constante de Gustave Flaubert vers un idéal de plus en plus abstrait et élevé. Par idéal il ne faut point entendre ce genre sentimental qui séduit les imaginations bourgeoises. Car l'idéal, pour la plupart des hommes, n'est autre chose que l'*invraisemblable*. Pour les autres, c'est tout simplement le domaine de l'idée.

Les premiers romans de Flaubert ont été d'abord une étude de mœurs très vraie, très humaine, puis un poème éclatant, une suite d'images, de visions.

Dans *Bouvard et Pécuchet*, les véritables personnages sont des systèmes et non plus des hommes. Les acteurs servent uniquement de porte-voix aux idées qui, comme des êtres, se meuvent, se joignent, se combattent et se détruisent.

Et un comique tout particulier, un comique

sinistre, se dégage de cette procession de croyances dans le cerveau de ces deux pauvres bonshommes qui personnifient l'humanité. Ils sont toujours de bonne foi, toujours ardents; et invariablement l'expérience contredit la théorie la mieux établie, le raisonnement le plus subtil est démoli par le fait le plus simple.

Ce surprenant édifice de science, bâti pour démontrer l'impuissance humaine, devait avoir un couronnement, une conclusion, une justification éclatante. Après ce réquisitoire formidable, l'auteur avait entassé une foudroyante provision de preuves, le dossier des sottises cueillies chez les grands hommes.

Quand Bouvard et Pécuchet, dégoûtés de tout, se remettaient à copier, ils ouvraient naturellement les livres qu'ils avaient lus et, reprenant l'ordre naturel de leurs études, transcrivaient minutieusement des passages choisis par eux dans les ouvrages où ils avaient puisé. Alors commençait une effrayante série d'inepties, d'ignorances, de contradictions flagrantes et monstrueuses, d'erreurs énormes, d'affirmations honteuses, d'inconcevables défaillances des plus

hauts esprits, des plus vastes intelligences. Quiconque a écrit sur un sujet quelconque a dit parfois une sottise. Cette sottise, Flaubert l'avait infailliblement trouvée et recueillie; et, la rapprochant d'une autre, puis d'une autre, puis d'une autre, il en avait formé un faisceau formidable qui déconcerte toute croyance et toute affirmation.

Ce dossier de la bêtise humaine formait une montagne de notes demeurées trop éparses, trop mêlées, pour être jamais publiées en entier.

Il les avait cependant classées; mais il devait revoir cette classification première, la modifier, supprimer au moins la moitié de cet amas de documents. Voici, toutefois, l'ordre dans lequel il a laissé ces notes :

Morale.
Amour.
Philosophie.
Mysticisme.
Religion.
Prophétie.
Socialisme (religieux et politique).
Critique.
Esthétique.

Spécimens de style { Périphrases. Palinodies. Rococo.

Styles des grands écrivains, des journalistes, des poètes.

Style. {
- Classique.
- Scientifique { Médical. Agricole.
- Clérical.
- Révolutionnaire.
- Romantique.
- Réaliste.
- Dramatique.
- Officiel des souverains.
- Poétique officiel.

HISTOIRE DES IDÉES SCIENTIFIQUES.

Beaux-arts.

Beautés. {
- Du parti de l'ordre.
- Des gens de lettres.
- De la religion.
- Des souverains.

Opinions sur les grands hommes.

Les classiques corrigés.

Bizarreries. — Férocités. — Excentricités. — Injures. — Sottises. — Lâchetés.

Exaltation du bas.

Charabia officiel. { Discours. Circulaires.

IMBÉCILES.

Le dictionnaire des idées reçues.
Le catalogue des opinions *chic*.

C'est donc bien là l'histoire de la bêtise humaine sous toutes ses formes.

Quelques citations peuvent faire comprendre la portée et la nature de ces notes.

PHILOSOPHIE, MORALE, RELIGION.

Les Grecs corrompus par leur philosophie raisonneuse.

Ce peuple si brillant n'a rien fondé, rien établi de durable, et il n'est resté de lui que des souvenirs de crimes et de désastres, de livres et de statues. Il manqua toujours de raison.

LAMENNAIS. *Essai sur l'indifférence*, t. IV, p. 171.

Morale.

Les souverains ont le droit de changer quelque chose aux mœurs.

DESCARTES. *Discours sur la Méthode*, part. 6.

L'étude des mathématiques, en comprimant la sensibilité et l'imagination, rend quelquefois l'explosion des passions terrible.

DUPANLOUP. *Éducation intellectuelle*, p. 417.

La superstition est un ouvrage avancé de la religion qu'il ne faut pas détruire.

DE MAISTRE. *Soirées de Saint-Pétersbourg*, ent. VII, p. 234.

L'eau est faite pour soutenir ces prodigieux édifices flottants que l'on appelle des vaisseaux.

FÉNELON.

BEAUTÉS RELIGIEUSES, PHILOSOPHIE, MORALE.

Économie politique.

En 1823, des habitants de la ville de Lille, parlant au nom de l'huile de colza, exposèrent au gouvernement qu'un produit nouveau, le gaz, commençait à se répandre ; que ce mode d'éclairage, s'il se généralisait, ferait délaisser les autres, d'autant plus qu'il paraissait être à la fois meilleur et à plus bas prix, etc. En raison de quoi, ils priaient humblement, mais fermement, Sa Majesté, protectrice naturelle de leur travail, de vouloir bien préserver de toute atteinte leurs droits acquis en interdisant absolument ce produit perturbateur.

FRÉDÉRIC PASSY. *Discours sur le libre échange.*

15 décembre 1878.

Shakespeare lui-même, tout grossier qu'il était, n'était pas sans lecture et sans connaissance.

LA HARPE. *Introduction de Cours littéraire.*

Style ecclésiastique.

Mesdames, dans la marche de la société chrétienne, sur le railway du monde, la femme c'est la goutte d'eau dont l'influence magnétique, vivifiée et purifiée par le feu de l'Esprit saint, communique aussi le mouvèment au convoi social sous son impulsion bienfaisante ; il court sur la voie du progrès, et s'avance vers les doctrines éternelles.

Mais si, au lieu de fournir la goutte d'eau de la bénédiction divine, la femme apporte la pierre du déraillement, il se produit d'affreuses catastrophes.

M[gr] MERMILLOD. *De la vie surnaturelle dans les âmes.*

PÉRIPHRASES.

Imbéciles.

Je trouverais mauvais qu'une fille peu sage vécût avec un homme avant le mariage.

(*Traduction d'Homère.*) PONSARD.

Style romantique.

Sibylle, jouant de la harpe, était généralement

adorable. Le mot ange venait aux lèvres en la regardant.

Sibylle (page 146). O. FEUILLET.

Style des souverains.

La richesse d'un pays dépend de la prospérité générale.

LOUIS-NAPOLÉON.

Cité dans la *Rive gauche*, 12 mars 1865.

Style catholique.

L'enseignement philosophique fait boire à la jeunesse du fiel de dragon dans le calice de Babylone.

PIE IX. *Manifeste,* 1847.

Les inondations de la Loire sont dues aux excès de la presse et à l'inobservation du dimanche.

L'ÉVÊQUE DE METZ. *Mandement*, *décembre* 1846.

IDÉES SCIENTIFIQUES.

Histoire naturelle.

Les femmes en Égypte se prostituaient publiquement aux crocodiles !

PROUDHON. (*De la célébration du dimanche*, 1850.)

Les chiens sont pour l'ordinaire de deux teintes opposées, l'une claire et l'autre rembrunie, afin que, quelque part qu'ils soient dans la maison, ils

puissent être aperçus sur les meubles, avec la couleur desquels on les confondrait.

Bernardin de Saint-Pierre. *Harmonies de la Nature.*

Les puces se jettent, partout où elles sont, sur les couleurs blanches. Cet instinct leur a été donné afin que nous puissions les attraper plus aisément.

Bernardin de Saint-Pierre. *Harmonies de la Nature.*

Le melon a été divisé en tranches par la nature afin d'être mangé en famille; la citrouille, étant plus grosse, peut être mangée avec les voisins.

Bernardin de Saint-Pierre. *Études de la Nature.*

Souci de la vérité.

Toute autorité, mais surtout celle de l'Église, doit s'opposer aux nouveautés, sans se laisser effrayer par le danger de retarder la découverte de quelques vérités, inconvénient passager et tout à fait nul, comparé à celui d'ébranler les institutions et les opinions reçues.

P. 283, t. II, de Maistre, *Exam. philos.* Bacon.

La maladie des pommes de terre a pour cause le désastre de Monville. Le météore a plus agi dans les vallées, il a soustrait le colorique. C'est l'effet d'un refroidissement subit.

Raspail. *Hist. Santé et Maladie,* pp. 246, 247.

Poissons.

Je remarque sur les poissons que c'est une merveille qu'ils puissent naître et vivre dans l'eau de la mer, qui est salée, et que leur race ne soit pas anéantie depuis longtemps.

GAUME. *Catéchisme de persévérance,* 57.

De la Chimie.

Est-il nécessaire d'observer que cette vaste science (la chimie) est absolument déplacée dans un enseignement général? A quoi sert-elle pour le ministre, pour le magistrat, pour le militaire, pour le marin, pour le négociant?

DE MAISTRE. *Lettres et opuscules inédits.*

Mépris de la Science.

Plusieurs personnes ont pensé que la science, entre les mains de l'homme, dessèche le cœur, désenchante la nature, mène les esprits faibles à l'athéisme, et de l'athéisme au crime.

CHATEAUBRIAND. *Génie du Christianisme*, p. 335.

Zoologie.

C'est, ce nous semble, une grande pitié que de trouver aujourd'hui l'homme *mammifère* rangé, d'après le système de Linnæus, avec les singes, les chauves-souris et les paresseux. Ne valait-il pas au-

tant le laisser à la tête de la création, où l'avaient placé Moïse, Aristote, Buffon et la nature?

CHATEAUBRIAND. *Génie du Christianisme*, p. 351.

Ses mouvements (du serpent) diffèrent de ceux de tous les animaux; on ne saurait dire où gît le principe de son déplacement, car il n'a ni nageoires, ni pieds, ni ailes, et cependant il fuit comme une ombre, il s'évanouit magiquement.

CHATEAUBRIAND. *Génie du Christianisme*, p. 138.

Linguistique.

Si on avait un dictionnaire des langues sauvages, on y trouverait des restes évidents d'une langue antérieure parlée par un peuple éclairé, et, quand même nous ne les trouverions pas, il en résulterait seulement que la dégradation est arrivée au point d'effacer ces derniers restes.

DE MAISTRE. *Soirées de Saint-Pétersbourg.*

Les Sciences naturelles sont secondaires.

Il appartient aux prélats, aux nobles, aux grands officiers de l'État, d'être les dépositaires et les gardiens des vérités conservatrices, d'apprendre aux nations ce qui est mal et ce qui est bien, ce qui est vrai et ce qui est faux dans l'ordre moral et spirituel. Les autres n'ont pas le droit de raisonner sur ces sortes de matières. Ils ont les sciences naturelles

pour s'amuser. De quoi pourraient-ils se plaindre?
8e *Entretien*, p. 131. DE MAISTRE. *Soirées de Saint-Pétersbourg*.

La science doit être mise à la seconde place.

Si l'on n'en vient pas aux anciennes maximes, si l'éducation n'est pas rendue aux prêtres et si la science n'est pas mise partout à la seconde place, les maux qui nous attendent sont incalculables; nous serons abrutis par la science, et c'est le dernier degré de l'abrutissement.

DE MAISTRE. *Essai sur les principes générateurs*.

BÉVUES HISTORIQUES.

Opinion sur l'étude de l'histoire.

L'enseignement de l'histoire peut avoir, selon moi, des inconvénients et des périls pour le professeur. Il en a aussi pour les élèves.

DUPANLOUP.

Critique historique.

Si on considère Napoléon sous le rapport des qualités morales, il est difficile à apprécier, parce qu'il est difficile d'aller découvrir la bonté chez un soldat toujours occupé à joncher la terre de morts, l'amitié chez un homme qui n'eut jamais d'égaux autour de lui, la probité chez un potentat qui était le maître des richesses de l'univers. Toutefois, quelque en dehors des règles ordinaires que fût ce mortel, il n'e…

pas impossible de saisir çà et là certains traits de sa physionomie morale.

A. THIERS. *Histoire du Consulat et de l'Empire*, vol. XX, p. 713.

J'ai ouï plusieurs fois déplorer l'aveuglement du conseil de François I[er], qui rebuta Christophe Colomb qui lui proposait les Indes.

MONTESQUIEU. *Esprit des Lois*, liv. XXI, ch. XXII.

(François I[er] monte sur le trône en 1515. Christophe Colomb mort en 1506.)

Pipe au XV[e] *siècle.*

A quelques pas de cette scène si vive, le chef espagnol, immobile, fumait une longue pipe.

VILLEMAIN. *Lascaris.*

A la veille de l'empire napoléonien.

Il n'a jamais existé de famille souveraine dont on puisse assigner l'origine plébéienne. Si ce phénomène paraissait, ce serait une époque du monde.

DE MAISTRE. *Soirées de Saint-Pétersbourg.*

La Prusse ne sera pas rétablie.

Rien ne peut rétablir la puissance de la Prusse (1807). Cet édifice fameux, construit avec du sang, de la boue, de la fausse monnaie et des feuilles de brochures, a croulé en un clin d'œil et c'en est fait pour toujours.

DE MAISTRE. *Lettres et Opuscules*, p. 98.

Saint Jean Chrysostome, ce Bossuet africain !

(*Saint Jean Chrysostome, né à Antioche* (*Asie*).)

La ville de Cannes doublement célèbre par la victoire remportée par Annibal sur les Romains et par le débarquement de Bonaparte.

Il accuse Louis XI d'avoir persécuté Abeilard.
Louis XI, né en 1423.
Abeilard, né en 1079.

Smyrne est une île.

J. JANIN, dans *G. de Flotte,* 1860.

EXALTATION DU BAS.

Il faut plus de génie pour être batelier du Rhône que pour faire les *Orientales*.

PROUDHON.

BÊTISES SUR LES GRANDS HOMMES.

Corneille.

Ses mœurs (Chimène) sont du moins scandaleuses; si, en effet, elles ne sont dépravées. Ces pernicieux exemples rendent l'ouvrage notablement défectueux, et s'écartent du but de la poésie qui veut être utile.

ACADÉMIE (sur le *Cid*).

Qu'on me cite une pièce du grand *Corneille* que je

ne me charge de refaire mieux que lui ! Qui tient la gageure ? Je n'aurais fait que ce dont tout homme est capable, pourvu qu'il croie aussi fermement en Aristote qu'en moi.

LESSING. *Dramaturgie de Hambourg,* pp. 462, 463.

Malgré la réputation dont jouit cet écrivain (La Bruyère), il y a beaucoup de négligence dans son style.

CONDILLAC. *Traité de l'art d'écrire.*

(Descartes) Rêveur fameux par les écarts de son imagination et dont le nom est fait pour le pays des chimères.

MARAT, à propos du Panthéon.

Rabelais, ce boueux de l'humanité.

LAMARTINE.

Lulli.

Ses airs tant répétés dans le monde ne servent qu'à insinuer des passions les plus déréglées.

BOSSUET, *Maximes sur la comédie.*

Molière.

C'est dommage que Molière ne sache pas écrire.

FÉNELON.

Molière est un infâme histrion.

BOSSUET.



Byron.

Le génie byronien me semble, au fond, un peu bête.

L. VEUILLOT. *Libres Penseurs*, p. 11.

A mon avis, Byron, très justement rejeté de la famille et de la patrie, c'est-à-dire mis au bagne pour avoir été mari infidèle et citoyen scandaleux, s'il eût été homme de sens et vraiment grand par l'esprit et par le cœur, aurait fait tout simplement pénitence, afin de reconquérir le droit d'élever sa fille et de servir son pays.

L. VEUILLOT. *Libres Penseurs*, p. 11.

Injures aux grands hommes.

C'est (Bonaparte) en effet un grand gagneur de batailles; mais, hors de là, le moindre général est plus habile que lui.

CHATEAUBRIAND. *De Buonaparte et des Bourbons.*

Bonaparte.

On a cru qu'il (Bonaparte) avait perfectionné l'art de la guerre, et il est certain qu'il l'a fait rétrograder vers l'enfance de l'art.

CHATEAUBRIAND. *De Buonaparte et des Bourbons.*

Bacon.

Bacon est absolument dépourvu de l'esprit d'ana-

lyse, non seulement ne savait pas résoudre les questions, mais ne savait pas même les poser.

DE MAISTRE. *Examen de la philosophie de Bacon*, t. I, p. 37.

Bacon, homme étranger à toutes les sciences et dont toutes les idées fondamentales étaient fausses.

DE MAISTRE, *Examen de la philosophie de Bacon*, t. I, p. 82.

Bacon avait l'esprit éminemment faux et d'un genre de fausseté qui n'a jamais appartenu qu'à lui. Son incapacité absolue, essentielle, radicale dans toutes les branches des sciences naturelles.

DE MAISTRE *Examen de la philosophie de Bacon*, t. I, p. 285.

Voltaire.

Voltaire est nul comme philosophe, sans autorité comme critique et historien, arriéré comme savant, percé à jour dans sa vie privée et déconsidéré par l'orgueil, la méchanceté et les petitesses de son âme et de son caractère.

DUPANLOUP. *Haute Éducation intellectuelle.*

Gœthe.

La postérité, à laquelle Gœthe a donné son œuvre à juger, fera ce qu'elle a à faire. Elle écrira sur ses tablettes d'airain :

« Gœthe, né à Francfort en 1749, mort à Weimar

en 1832, grand écrivain, grand poète, grand artiste.»

Et, lorsque les fanatiques de la forme pour la forme, de l'art pour l'art, de l'amour quand même et du matérialisme, viendront lui demander d'ajouter :

« Grand homme! » elle répondra : Non!

A. DUMAS fils.

23 juillet 1873.

IDÉES SUR L'ART.

Imbéciles.

Nul doute que les hommes extraordinaires, en quelque genre que ce soit, ne doivent une partie de leurs succès aux qualités supérieures dont leur organisation est douée.

DAMIRON. *Cours de philosophie*, t. II, p. 35.

Jocrisses.

Sitôt qu'un Français a passé la frontière, il entre sur le territoire étranger.

L. HAVIN. *Courrier du Dimanche.*

15 décembre.

Quand la borne est franchie, il n'est plus de limites.

PONSARD.

Imbéciles.

L'épicerie est respectable. C'est une branche du commerce. L'armée est plus respectable encore,

parce qu'elle est une institution dont le but est l'ordre.

L'épicerie est utile, l'armée est nécessaire.

Les Nouvelles, JULES NORIAC.

26 octobre 1865.

Il existe environ la valeur de trois volumes de ces notes.

L'aptitude de Gustave Flaubert pour découvrir ce genre de bêtises était surprenante. Un exemple est caractéristique.

En lisant le discours de réception de Scribe à l'Académie française, il s'arrêta net devant cette phrase qu'il nota immédiatement :

La comédie de Molière nous instruit-elle des grands évènements du siècle de Louis XIV? Nous dit-elle un mot des erreurs, des faiblesses ou des fautes du grand roi? Nous parle-t-elle de la révocation de l'Édit de Nantes?

Il écrivit au-dessous de cette citation :

Révocation de l'Édit de Nantes, 1685.
Mort de Molière, 1673.

Comment se peut-il qu'aucun des Académiciens, réunis en Comité pour entendre la lecture

de ce discours avant qu'il fût prononcé, ne fît ce simple rapprochement de dates?

Gustave Flaubert comptait donc former un volume entier de ces documents justificatifs. Pour rendre moins lourd et fastidieux ce recueil de sottises il y aurait intercalé deux ou trois contes, d'un idéalisme poétique, copié aussi par Bouvard et Pécuchet.

On a trouvé dans ses papiers le plan d'une de ces nouvelles, qui aurait été intitulée : *Une nuit de Don Juan.*

Ce plan, indiqué en phrases courtes, souvent même par des mots sans suite, révèle mieux que toute dissertation sa manière de concevoir et de préparer son travail. A ce point de vue, il peut être intéressant. Le voici :

UNE NUIT DE DON JUAN

I

Le faire sans parties, d'un seul trait.

Commencement mouvementé comme action, — en tableau deux cavaliers arrivent sur les chevaux

essoufflés. Aperçu de paysage, mais pas encore trop indiqué, seulement comme lumière, dans les arbres, — on laisse paître les chevaux dans les broussailles, — ils s'y empêtrent la gourmette, etc. — Cela au milieu du dialogue, coupé, de temps à autre, par de petits détails d'action.

Don Juan se déboutonne et jette son épée qui sort un peu du fourreau sur le gazon. — Il vient de tuer le frère de dona Elvire. — Ils sont en fuite. — La conversation commence par des aigreurs et des brusqueries.

Paysage. — Le couvent derrière eux. — Ils sont assis sur une pelouse en pente sous des orangers. — Cercle des bois autour d'eux. — Terrain d'une pente légère devant eux. — Horizon de montagnes pelées par le sommet. — Coucher de soleil.

Don Juan est las et s'en prend à Leporello. — Mais est-ce ma faute, la vie que vous menez et me faites mener? — Eh bien, la vie que je mène est-ce ma faute aussi? — Comment, ce n'est pas votre faute ! — Leporello le croit, car il lui a souvent vu de bonnes intentions de mener une vie plus rangée. — Oui, et le hasard en dispose autrement. Exemples. — Leporello reprend les exemples : désir qu'il a de connaître à toutes les femmes qu'il voit, jalousie universelle du genre humain. — Vous voudriez que tout fût à vous. — Vous cherchez les occasions. — Oui, une inquiétude me pousse. Je voudrais... aspiration. — Moins que jamais il ne sait pas ce qu'il voudrait, ce qu'il veut. — Leporello depuis

longtemps ne comprend plus rien à ce que dit son maître. — Don Juan souhaite d'être pur, d'être un adolescent vierge. — Il ne l'a jamais été, car il a toujours été hardi, impudent, positif. — Il a voulu souvent se donner les émotions de l'innocence. — Dans tout et partout c'est la femme qu'il cherche. — — Mais pourquoi les quittez-vous ? — Ah! pourquoi! — Don Juan répond par l'ennui de la femme possédée. — Embêtement que cause son œil, tentation de battre celles qui pleurent. — Comme vous les repoussez, les pauvres petites biches. — Comme vous oubliez. — Don Juan s'étonne lui-même de l'oubli et sonde cette idée, c'est une chose triste. — J'ai retrouvé des gages d'amour que je ne savais plus d'où ils me venaient. — Vous vous plaignez de la vie, maître, c'est injuste. — Leporello jouit scélératement à l'idée du bonheur de Don Juan. — Les jeunes gens le regardent avec envie, lui, Leporello, comme participant à quelque chose de la poésie de son maître.

Rêverie de Don Juan à l'idée que lui soumet Leporello qu'il peut avoir un fils quelque part?...

Et je vous ai vu désirer de revoir des anciennes. — Désir qu'a Don Juan de pouvoir préciser dans sa pensée des visages presque effacés. — Que ne donnerait-il pas pour r'avoir une idée nette de ces images!

Ce n'est pas tout de changer. C'est que vous changez souvent pour pire. — Amour des femmes laides. N'avez-vous pas été l'an passé fou de cette vieille marquise napolitaine.

Don Juan raconte comment il a perdu son pucelage (une vieille duègne, dans l'ombre, dans un château). — Mais tu ne sais donc pas ce que c'est qu'un désir, pauvre homme (en lui saisissant le bras), et ce qui le fait naître? — Excitation d'un désir physique. — Corruption. — Abîme qui sépare l'objet du sujet, et appétit de celui-ci à entrer dans l'autre. — Voilà pourquoi toujours je suis en quête. — Silence.

Il y avait dans le jardin de mon père une figure de femme, proue de navire. — Envie d'y monter. — Il y grimpe un jour, et lui prend les seins. — Araignées dans le bois pourri. — Premier sentiment de la femme, excitation du péril. — Et toujours j'ai retrouvé la poitrine de bois. — Comment, mais pourtant quand elles jouissent! car je vous vois heureux. — Étonnement de la jouissance (calme avant, calme après), c'est ce qui m'a toujours fait soupçonner qu'il y avait quelque chose au delà. — Mais non. — Impossibilité d'une communion parfaite, quelque adhérent que soit le baiser. — Quelque chose gêne et de soi fait mur. Silence des pupilles qui se dévorent. Le regard va plus avant que les mots. De là le désir, toujours renouvelé et toujours trompé, d'une adhérence plus intime. (A des places différentes noter :

Jalousie dans le désir = savoir, avoir.

Jalousie dans la possession = regarder dormir, connaître à fond.

Jalousie dans le souvenir = r'avoir, se souvenir bien.)

C'est pourtant toujours la même chose, dit Leporello. — Eh ! non, ce n'est jamais la même chose ! Autant de femmes et autant d'envies, de jouissances et d'amertumes différentes.

Que le vulgarisme de Leporello fasse ressortir le supériorisme de Don Juan et le pose objectivement en montrant la différence, et pourtant il n'y a de différence que dans l'intensité !

Envie des autres hommes. Vouloir être tout ce que les femmes regardent. — Avoir toute beauté, etc. — Vous avez pourtant bien des femmes. — Qu'est-ce que ça me fait? Le grand nombre de maîtresses, qu'est-ce que c'est comparativement au reste? Combien m'ignorent et pour lesquelles je n'aurai jamais rien été !

Deux espèces d'amour. Celui qui attire à soi, qui pompe, où l'individualisme et les sens prédominent (pas toute espèce de volupté, pourtant). A celui-là appartient la jalousie. Le second, c'est l'amour qui vous tire hors de soi. Il est plus large, plus navrant, plus doux. Il a des effluves à la place où l'autre a des âcretés rentrantes. Don Juan a éprouvé les deux quelquefois à propos de la même femme. Il y a des femmes qui portent au premier, d'autres qui provoquent le second, quelquefois tout à la fois. Cela aussi dépend des moments, des hasards et des dispositions.

Don Juan est las et finit par avoir l'envie de crever qui vous prend quand on a trop pensé, sans solution.

On entend la cloche des morts. En voilà un pour qui tout est fini. Qu'est-ce donc ?

Et ils levèrent la tête.

II

Don Juan escalade le mur et voit Anna Maria couchée. — Tableau. — Longue contemplation, — désir, — souvenir. — Elle se réveille. D'abord quelques mots entrecoupés comme faisant suite à sa pensée. Elle n'a pas peur de lui (le moins heurté possible, sans qu'on puisse distinguer le fantastique du réel).

Il y a longtemps que je t'attends. Tu ne venais pas. — Raconte sa maladie et sa mort. — A mesure que le dialogue prend, elle se réveille de plus en plus. — Sueur sur ses bandeaux, se lève lentement, lentement, d'abord sur les coudes, puis assise. — Grands yeux ébahis. Rentrer dans le précis. — Comment ?

C'est donc toi dont j'entendais les pas dans les bois, — étouffement des nuits. — Promenade dans le cloître, ombre des colonnes, qui ne remuaient pas comme eussent fait les arbres. Je plongeais mes mains dans la fontaine. — Comparaison symbolique du cerf altéré. — Après-midi d'été.

On nous défendait de raconter nos songes — à propos du crucifix qui domine le lit d'Anna Maria, ce

christ qui veille sur les rêves. — Le crucifix est toujours immobile pendant que le cœur de la jeune fille est agité et saigne souvent.

Ce qu'est le christ pour Anna Maria, mais il ne me répond pas dans mon amour. — Oh! je l'ai bien prié pourtant! Pourquoi n'a-t-il pas voulu, pourquoi ne m'a-t-il pas écouté? Aspirations de chair et d'amour vrai (complétant l'amour mystique), en parallèle avec les aspirations dévergondées de Don Juan, qui a eu, dans ses autres amours, surtout aux moments de lassitude, des besoins mystiques. (Indiquer ceci, quant à Don Juan, dans sa conversation avec Leporello.)

Mouvement d'Anna Maria entourant don Juan de ses deux bras. — Le gras de l'avant-bras porté sur les carotides et les poignets au bout des mains raidies, plus petites pour atteindre à lui; une boucle des cheveux de Don Juan, en se baissant vers elle, se prend dans le bouton de sa chemise.

La nuit animée, — feu de pâtres sur les montagnes. Là aussi on parle d'amour. — C'est l'amour qui les occupe. Tu ne connais pas la joie simple. Le jour vient.

Aspirations de vie d'Anna Maria à l'époque des moissons. Matinées de dimanche les jours de fête dans l'église. — Les directeurs la tourmentent. — J'aimais beaucoup le confessionnal. Elle s'en approchait avec un sentiment de crainte voluptueuse parce que son cœur allait s'ouvrir. — Mystère, ombre. — Mais elle n'avait pas de péchés à dire, elle

aurait voulu en avoir. Il y a, dit-on, des femmes à vie ardente, — heureuse.

Un jour elle s'évanouit toute seule dans l'église, où elle venait mettre des fleurs (l'organiste jouait tout seul), en contemplant un vitrail pénétré de soleil.

Désirs fréquents qu'elle a de la communion. Avoir Jésus dans le corps, Dieu en soi! — A chaque nouveau sacrement il lui semblait qu'une soif serait apaisée. — Elle multipliait les œuvres, jeûnes, prières, etc. — Sensualité du jeûne. — Se sentir l'estomac tiraillé, faiblesses de tête. — Elle a peur, elle s'étudie à se donner des peurs, etc. — Mortifications. — Elle aimait beaucoup les bonnes odeurs. — Elle flaire des choses dégoûtantes. — Volupté des mauvaises odeurs. — Elle en est honteuse devant Don Juan, que ça enthousiasme. — Anna Maria s'étonne de son désir. — Qu'est-ce? Comment se fait-il que je désire et qu'elle désire ce qu'elle ne sait pas. La volupté se glisse partout en elle (comme le dégoût chez Don Juan). — J'entendais parler du monde. — Parle-moi! parle-moi!

La lampe s'éteint faute d'huile. — Les étoiles éclairent la chambre (pas de lune). — Puis le jour paraît. — Anna Maria retombe morte.

On entend des chevaux brouter et faire sonner leur selle sur leur dos. Don Juan s'enfuit.

Ton du caractère d'Anna Maria : *doux*.

Ne jamais perdre de vue Don Juan. L'objet princi-

pal (au moins de la seconde partie) c'est l'union, l'égalité, la dualité, dont chaque terme a été jusqu'ici incomplet, se fusionnant, et que chacun montant graduellement aille se compléter et s'unir au terme voisin.

Gustave Flaubert n'écrivit point d'un seul coup *Bouvard et Pécuchet*. On peut dire que la moitié de sa vie s'est passée à méditer ce livre et qu'il a consacré ses six dernières années à exécuter ce tour de force. Liseur insatiable, chercheur infatigable, il amoncelait sans repos les documents. Enfin, un jour, il se mit à l'œuvre, épouvanté toutefois devant l'énormité de la besogne. « Il faut être fou, disait-il souvent, pour entreprendre un pareil livre. » Il fallait surtout une patience surhumaine et une indéracinable volonté.

Là-bas, à Croisset, dans son grand cabinet à cinq fenêtres, il geignait jour et nuit sur son œuvre. Sans aucune trêve, sans délassements, sans plaisirs et sans distractions, l'esprit formidablement tendu, il avançait avec une lenteur désespérante, découvrant chaque jour de nouvelles lectures à faire, de nouvelles recherches à entreprendre. Et la phrase aussi le tourmentait,

la phrase si concise, si précise, colorée en même temps, qui devait renfermer en deux lignes un volume, en un paragraphe toutes les pensées d'un savant. Il prenait ensemble un lot d'idées de même nature et, comme un chimiste préparant un élixir, il les fondait, les mêlait, rejetait les accessoires, simplifiait les principales, et de son formidable creuset sortaient des formules absolues contenant en cinquante mots un système entier de philosophie.

Une fois il lui fallut s'arrêter, épuisé, presque découragé, et comme repos il écrivit son délicieux volume intitulé : *Trois Contes*.

On dirait qu'il a voulu faire là un résumé complet et parfait de son œuvre. Les trois Nouvelles : *Un Cœur simple, la Légende de saint Julien l'Hospitalier* et *Hérodias,* montrent d'une façon courte et admirable les trois faces de son talent.

S'il fallait classer ces trois bijoux, peut-être mettrait-on au premier rang *Saint Julien l'Hospitalier*. C'est un absolu chef-d'œuvre de couleur et de style, un chef-d'œuvre d'art.

Un Cœur simple raconte l'histoire d'une pau-

vre servante de campagne honnête et bornée, dont la vie va tout droit jusqu'à la mort, sans qu'une lueur de bonheur vrai l'éclaire jamais.

La *Légende de saint Julien l'Hospitalier* nous montre les aventures miraculeuses du saint, comme le ferait un vieux vitrail d'église d'une naïveté savante et colorée.

Hérodias nous dit l'accident tragique de la décollation de saint Jean-Baptiste.

Gustave Flaubert avait encore plusieurs sujets de nouvelles et de romans.

Il comptait écrire d'abord le *Combat des Thermopyles* et il devait accomplir un voyage en Grèce au commencement de l'année 1882 pour voir le paysage réel de cette lutte surhumaine.

Il voulait faire de cela une sorte de récit patriotique simple et terrible, qu'on pourrait lire aux enfants de tous les peuples pour leur apprendre l'amour du pays.

Il voulait montrer les âmes vaillantes, les cœurs magnanimes et les corps vigoureux de ces héros symboliques, et, sans employer un mot technique, ni un terme ancien, dire cette bataille immortelle qui n'appartient pas à l'histoire d'une

nation, mais à l'histoire du monde. Il se réjouissait à l'idée d'écrire en termes sonores les adieux de ces guerriers recommandant à leurs femmes, s'ils mouraient dans la rencontre, d'épouser vite des hommes robustes pour donner de nouveaux fils à la patrie. La pensée seule de ce conte héroïque jetait Flaubert dans un enthousiasme violent.

Il songeait encore à une sorte de *Matrone d'Éphèse* moderne, ayant été séduit par un sujet que lui avait raconté Tourguéneff.

Enfin, il méditait un grand roman sur le second Empire, où on aurait vu le mélange et le contact des civilisations orientale et occidentale, le rapprochement de ces Grecs de Constantinople, venus à Paris si nombreux pendant le règne de Napoléon et jouant un rôle important dans la société parisienne, avec le monde factice et raffiné de la France impériale.

Deux personnages principaux l'attiraient, l'homme et la femme, *un ménage parisien*, astucieux avec naïveté, ambitieux et corrompu. L'homme, fonctionnaire supérieur, rêvait d'une haute fortune qu'il atteignait lentement, et, avec

une rouerie égoïste et naturelle, il faisait servir sa femme, fort jolie et intrigante, à ses projets.

Malgré les efforts de toute nature de sa compagne, ses désirs n'étaient point satisfaits à son gré. Alors, après de longues années de tentatives, ils reconnaissaient tous deux la vanité de leurs espérances et finissaient leur vie en honnêtes gens déçus, d'une façon tranquille et résignée.

Il voyait encore en projet un autre grand roman sur l'administration, avec ce titre : *Monsieur le Préfet,* et il affirmait que personne n'avait jamais compris quel personnage comique, important et inutile est un préfet.

II

Gustave Flaubert était, avant tout, par-dessus tout, un artiste. Le public d'aujourd'hui ne distingue plus guère ce que signifie ce mot quand il s'agit d'un homme de lettres. Le sens de l'art, ce flair si délicat, si subtil, si difficile, si insaisis-

sable, si inexprimable, est essentiellement un don des aristocraties intelligentes ; il n'appartient guère aux démocraties.

De très grands écrivains n'ont pas été des artistes. Le public et même la plupart des critiques ne font pas de différence entre ceux-là et les autres.

Au siècle dernier, au contraire, le public, juge difficile et raffiné, poussait à l'extrême ce sens artiste qui disparaît. Il se passionnait pour une phrase, pour un vers, pour une épithète ingénieuse ou hardie. Vingt lignes, une page, un portrait, un épisode, lui suffisaient pour juger et classer un écrivain. Il cherchait les dessous, les dedans des mots, pénétrait les raisons secrètes de l'auteur, lisait lentement, sans rien passer, cherchant, après avoir compris la phrase, s'il ne restait plus rien à pénétrer. Car les esprits, lentement préparés aux sensations littéraires, subissaient l'influence secrète de cette puissance mystérieuse qui met une âme dans les œuvres.

Quand un homme, quelque doué qu'il soit, ne se préoccupe que de la chose racontée, quand il ne se rend pas compte que le véritable pouvoir

littéraire n'est pas dans un fait, mais bien dans la manière de le préparer, de le présenter et de l'exprimer, il n'a pas le sens de l'art.

La profonde et délicieuse jouissance qui vous monte au cœur devant certaines pages, devant certaines phrases, ne vient pas seulement de ce qu'elles disent; elle vient d'une accordance absolue de l'expression avec l'idée, d'une sensation d'harmonie, de beauté secrète échappant la plupart du temps au jugement des foules.

Musset, ce grand poète, n'était pas un artiste. Les choses charmantes qu'il dit en une langue facile et séduisante laissent presque indifférents ceux que préoccupent la poursuite, la recherche, l'émotion d'une beauté plus haute, plus insaisissable, plus intellectuelle.

La foule, au contraire, trouve en Musset la satisfaction de tous ses appétits poétiques un peu grossiers, sans comprendre même le frémissement, presque l'extase que nous peuvent donner certaines pièces de Baudelaire, de Victor Hugo, de Leconte de Lisle.

Les mots ont une âme. La plupart des lecteurs, et même des écrivains, ne leur demandent qu'un

sens. Il faut trouver cette âme qui apparaît au contact d'autres mots, qui éclate et éclaire certains livres d'une lumière inconnue, bien difficile à faire jaillir.

Il y a dans les rapprochements et les combinaisons de la langue écrite par certains hommes toute l'évocation d'un monde poétique, que le peuple des mondains ne sait plus apercevoir ni deviner. Quand on lui parle de cela, il se fâche, raisonne, argumente, nie, crie et veut qu'on lui montre. Il serait inutile d'essayer. Ne sentant pas, il ne comprendra jamais.

Des hommes instruits, intelligents, des écrivains même, s'étonnent aussi quand on leur parle de ce *mystère* qu'ils ignorent; et ils sourient en haussant les épaules. Qu'importe! Ils ne savent pas. Autant parler musique à des gens qui n'ont point d'oreille.

Dix paroles échangées suffisent à deux esprits doués de ce sens mystérieux de l'art, pour se comprendre comme s'ils se servaient d'un langage ignoré des autres.

Flaubert fut torturé toute sa vie par la poursuite de cette insaisissable perfection.

Il avait une conception du style qui lui faisait enfermer dans ce mot toutes les qualités qui font, en même temps, un penseur et un écrivain. Aussi, quand il déclarait : « Il n'y a que le style, » il ne faudrait pas croire qu'il entendît : « Il n'y a que la sonorité ou l'harmonie des mots. »

On entend généralement par « style » la façon propre à chaque écrivain de présenter sa pensée. Le style serait donc différent selon l'homme, éclatant ou sobre, abondant ou concis, suivant les tempéraments. Gustave Flaubert estimait que la personnalité de l'auteur doit disparaître dans l'originalité du livre ; et que l'originalité du livre ne doit point provenir de la singularité du style.

Car il n'imaginait pas des « styles » comme une série de moules particuliers dont chacun porte la marque d'un écrivain et dans lequel on coule toutes ses idées ; mais il croyait au *style*, c'est-à-dire à une manière unique, absolue, d'exprimer une chose dans toute sa couleur et son intensité.

Pour lui, la forme c'était l'œuvre elle-même.

De même que, chez les êtres, le sang nourrit la chair et détermine même son contour, son apparence extérieure suivant la race et la famille, ainsi, pour lui, dans l'œuvre le fond fatalement impose l'expression unique et juste, la mesure, le rythme, toutes les allures de la forme.

Il ne comprenait point que le fond pût exister sans la forme, ni la forme sans le fond.

Le style devait donc être, pour ainsi dire, impersonnel et n'emprunter ses qualités qu'à la qualité de la pensée et à la puissance de la vision.

Obsédé par cette croyance absolue qu'il n'existe qu'une manière d'exprimer une chose, un mot pour la dire, un adjectif pour la qualifier et un verbe pour l'animer, il se livrait à un labeur surhumain pour découvrir, à chaque phrase, ce mot, cette épithète et ce verbe. Il croyait ainsi à une harmonie mystérieuse des expressions, et, quand un terme juste ne lui semblait point euphonique, il en cherchait un autre avec une invincible patience, certain qu'il ne tenait pas le vrai, l'unique.

Écrire était donc pour lui une chose redoutable, pleine de tourments, de périls, de fatigues. Il allait s'asseoir à sa table avec la peur et

le désir de cette besogne aimée et torturante. Il restait là, pendant des heures, immobile, acharné à son travail effrayant de colosse patient et minutieux qui bâtirait une pyramide avec des billes d'enfant.

Enfoncé dans son fauteuil de chêne à haut dossier, la tête rentrée entre ses fortes épaules, il regardait son papier de son œil bleu, dont la pupille, toute petite, semblait un grain noir toujours mobile. Une légère calotte de soie, pareille à celle des ecclésiastiques, couvrant le sommet du crâne, laissait échapper de longues mèches de cheveux bouclés par le bout et répandus sur les dos. Une vaste robe de chambre en drap brun l'enveloppait tout entier ; et sa figure rouge, que coupait une forte moustache blanche aux bouts tombants, se gonflait sous un furieux afflux de sang. Son regard ombragé de grands cils sombres courait sur les lignes, fouillant les mots, chavirant les phrases, consultant la physionomie des lettres assemblées, épiant l'effet comme un chasseur à l'affût.

Puis il se mettait à écrire, lentement, s'arrêtant sans cesse, recommençant, raturant, sur-

chargeant, emplissant les marges, traçant des mots en travers, noircissant vingt pages pour en achever une, et, sous l'effort pénible de sa pensée, geignant comme un scieur de long.

Quelquefois, jetant dans un grand plat d'étain oriental rempli de plumes d'oie soigneusement taillées la plume qu'il tenait à la main, il prenait la feuille de papier, l'élevait à la hauteur du regard, et, s'appuyant sur un coude, déclamait d'une voix mordante et haute. Il écoutait le rythme de sa prose, s'arrêtait comme pour saisir une sonorité fuyante, combinait les tons, éloignait les assonances, disposait les virgules avec science comme les haltes d'un long chemin.

Une phrase est viable, disait-il, quand elle correspond à toutes les nécessités de la respiration. Je sais qu'elle est bonne lorsqu'elle peut être lue tout haut.

Les phrases mal écrites, écrivait-il dans la préface des *Dernières Chansons* de Louis Bouilhet, ne résistent pas à cette épreuve; elles oppressent la poitrine, gênent les battements du cœur et se trouvent ainsi en dehors des conditions de la vie.

Mille préoccupations l'assiégeaient en même

temps, l'obsédaient et toujours cette certitude désespérante restait fixe en son esprit : « Parmi toutes ces expressions, toutes ces formes, toutes ces tournures, il n'y a qu'une expression, qu'une tournure et qu'une forme pour exprimer ce que je veux dire. »

Et, la joue enflée, le cou congestionné, le front rouge, tendant ses muscles comme un athlète qui lutte, il se battait désespérément contre l'idée et contre le mot, les saisissant, les accouplant malgré eux, les tenant unis d'une indissoluble façon par la puissance de sa volonté, étreignant la pensée, la subjuguant peu à peu avec une fatigue et des efforts surhumains, et l'encageant, comme une bête captive, dans une forme solide et précise.

De ce formidable labeur naissait pour lui un extrême respect pour la littérature et pour la phrase. Du moment qu'il avait construit une phrase avec tant de peine et de tortures, il n'admettait pas qu'on en pût changer un mot. Lorsqu'il lut à ses amis le conte intitulé : *Un Cœur simple,* on lui fit quelques remarques et quelques critiques sur un passage de dix lignes, dans lequel la vieille fille finit par confondre son perro-

quet et le Saint-Esprit. L'idée paraissait subtile pour un esprit de paysanne. Flaubert écouta, réfléchit, reconnut que l'observation était juste. Mais une angoisse le saisit : « Vous avez raison, dit-il, seulement... il faudrait changer ma phrase. »

Le soir même, cependant, il se mit à la besogne ; il passa la nuit pour modifier dix mots, noircit et ratura vingt feuilles de papier, et, pour finir, ne changea rien, n'ayant pu construire une autre phrase dont l'harmonie lui parût satisfaisante.

Au commencement du même conte, le dernier mot d'un alinéa, servant de sujet au suivant, pouvait donner lieu à une amphibologie. On lui signala cette distraction ; il la reconnut, s'efforça de modifier le sens, ne parvint pas à retrouver la sonorité qu'il voulait, et, découragé, s'écria : « Tant pis pour le sens ; le rythme avant tout ! »

Cette question du rythme de la prose le lançait parfois en des dissertations passionnées : « Dans le vers, disait-il, le poète possède des règles fixes. Il a la mesure, la césure, la rime, et une quantité d'indications pratiques, toute une science

de métier. Dans la prose, il faut un sentiment profond du rythme, rythme fuyant, sans règles, sans certitude, il faut des qualités innées, et aussi une puissance de raisonnement, un sens artiste infiniment plus subtils, plus aigus, pour changer, à tout instant, le mouvement, la couleur, le son du style, suivant les choses qu'on veut dire. Quand on sait manier cette chose fluide, la prose française, quand on sait la valeur exacte des mots, et quand on sait modifier cette valeur selon la place qu'on leur donne, quand on sait attirer tout l'intérêt d'une page sur une ligne, mettre une idée en relief entre cent autres, uniquement par le choix et la position des termes qui l'expriment; quand on sait frapper avec un mot, un seul mot, posé d'une certaine façon, comme on frapperait avec une arme; quand on sait bouleverser une âme, l'emplir brusquement de joie ou de peur, d'enthousiasme, de chagrin ou de colère, rien qu'en faisant passer un adjectif sous l'œil du lecteur, on est vraiment un artiste, le plus supérieur des artistes, un vrai prosateur. »

Il avait pour les grands écrivains français une

admiration frénétique ; il possédait par cœur des chapitres entiers des maîtres, et il les déclamait d'une voix tonnante, grisé par la prose, faisant sonner les mots, scandant, modulant, chantant la phrase. Des épithètes le ravissaient : il les répétait cent fois, s'étonnant toujours de leur justesse, et déclarant : « Il faut être un homme de génie pour trouver des adjectifs pareils. »

Personne ne porta plus haut que Gustave Flaubert le respect et l'amour de son art et le sentiment de la dignité littéraire. Une seule passion, l'amour des lettres, a empli sa vie jusqu'à son dernier jour. Il les aima furieusement, d'une façon absolue, unique.

Presque toujours un artiste cache une ambition secrète, étrangère à l'art. C'est la gloire qu'on poursuit souvent, la gloire rayonnante qui nous place, vivant, dans une apothéose, fait s'exalter les têtes, battre des mains, et captive les cœurs des femmes.

Plaire aux femmes ! Voilà aussi le désir ardent de presque tous. Être, par la toute-puissance du talent, dans Paris, dans le monde, un être d'exception, admiré, adulé, aimé, qui peut cueillir,

presque à son gré, ces fruits de chair vivante dont nous sommes affamés ! Entrer, partout où l'on va, précédé d'une renommée, d'un respect et d'une adulation, et voir tous les yeux fixés sur soi, et tous les sourires venir à soi. C'est là ce que recherchent ceux qui se livrent à ce métier étrange et difficile de reproduire et d'interpréter la nature par des moyens artificiels.

D'autres ont poursuivi l'argent, soit pour lui-même, soit pour les satisfactions qu'il donne : le luxe de l'existence et les délicatesses de la table.

Gustave Flaubert a aimé les lettres d'une façon si absolue que, dans son âme emplie par cet amour, aucune autre ambition n'a pu trouver place.

Jamais il n'eut d'autres préoccupations ni d'autres désirs ; il était presque impossible qu'il parlât d'autre chose. Son esprit, obsédé par des préoccupations littéraires, y revenait toujours, et il déclarait inutile tout ce qui intéresse les gens du monde.

Il vivait seul presque toute l'année, travaillant sans répit, sans interruption. Liseur infatigable, ses repos étaient des lectures, et il

possédait une bibliothèque entière des notes prises dans tous les volumes qu'il avait fouillés. Sa mémoire, d'ailleurs, était merveilleuse, et il se rappelait le chapitre, la page, l'alinéa, où il avait trouvé, cinq ou dix ans plus tôt, un petit détail dans un ouvrage presque inconnu. Il savait ainsi un nombre incalculable de faits.

Il passa la plus grande partie de son existence dans sa propriété de Croisset, près Rouen. C'était une jolie maison blanche, de style ancien, plantée tout au bord de la Seine, au milieu d'un jardin magnifique qui s'étendait par derrière et escaladait, par des chemins rapides, la grande côte de Canteleu. Des fenêtres de son vaste cabinet de travail, on voyait passer tout près, comme s'ils allaient toucher les murs avec leurs vergues, les grands navires qui montaient vers Rouen, où descendaient vers la mer. Il aimait à regarder ce mouvement muet des bâtiments glissant sur le large fleuve et partant pour tous les pays dont on rêve.

Souvent, quittant sa table, il allait encadrer dans la fenêtre sa large poitrine de géant et sa tête de vieux Gaulois. A gauche, les mille clo-

chers de Rouen dessinaient dans l'espace leurs silhouettes de pierre, leurs profils travaillés ; un peu plus à droite, les mille cheminées des usines de Saint-Sever vomissaient sur le ciel leurs festons de fumée. La pompe à feu de la Foudre, aussi haute que la plus haute des pyramides d'Égypte, regardait de l'autre côté de l'eau la flèche de la cathédrale, le plus haut clocher du monde.

En face s'étendaient des herbages pleins de vaches rousses et de vaches blanches, couchées ou pâturant debout, et là-bas, à droite, une forêt sur une grande côte fermait l'horizon que parcourait la calme rivière large, pleine d'îles plantées d'arbres, descendant vers la mer et disparaissant au loin dans une courbe de l'immense vallée.

Il aimait ce superbe et tranquille paysage que ses yeux avaient vu depuis son enfance. Presque jamais il ne descendait dans le jardin, ayant horreur du mouvement. Parfois pourtant, quand un ami venait le voir, il se promenait avec lui le long d'une grande allée de tilleuls, plantée en terrasse, et qui semblait faite pour les graves et douces causeries.

Il prétendait que Pascal était venu jadis dans cette maison et qu'il avait dû aussi marcher, rêver et parler sous ces arbres.

Son cabinet ouvrait trois fenêtres sur le jardin et deux sur la rivière. Il était très vaste, n'ayant pour ornement que des livres, quelques portraits d'amis et quelques souvenirs de voyages ; des corps de jeunes caïmans séchés, un pied de momie qu'un domestique naïf avait ciré comme une botte et demeuré noir, des chapelets d'ambre d'Orient, un bouddha doré, dominant la grande table de travail, et regardant de ses yeux longs, dans son immobilité divine et séculaire, un admirable buste de Pradier, représentant la sœur de Gustave, Caroline Flaubert, morte toute jeune femme, et, par terre, d'un côté un immense divan turc couvert de coussins, de l'autre une magnifique peau d'ours blanc.

Il se mettait à la besogne dès neuf ou dix heures du matin ; se levait pour déjeuner, puis reprenait aussitôt son labeur. Il dormait souvent une heure ou deux dans l'après-midi ; mais il veillait jusqu'à trois ou quatre heures du matin, accomplissant alors le meilleur de sa besogne,

dans le silence calme de la nuit, dans le recueillement du grand appartement tranquille, à peine éclairé par les deux lampes couvertes d'un abat-jour vert. Les mariniers, sur la rivière, se servaient comme d'un phare, des fenêtres de « Monsieur Gustave ».

Il s'était fait dans le pays une sorte de légende autour de lui. On le regardait comme un brave homme, un peu toqué, dont les costumes singuliers effaraient les yeux et les esprits.

Il était toujours vêtu, pour travailler, d'un large pantalon, noué par une cordelière de soie à la ceinture et d'une immense robe de chambre tombant jusqu'à terre. Ce vêtement, qu'il avait adopté non par pose, mais à cause de son ampleur commode, était en drap brun l'hiver, et l'été, en étoffe légère, à fond blanc et à dessins clairs. Les bourgeois de Rouen, allant déjeûner à La Bouille, le dimanche, rentraient déçus dans leur espoir quand ils n'avaient pu voir, du pont du bateau à vapeur, cet original de M. Flaubert, debout dans sa haute fenêtre.

Lui aussi prenait plaisir à regarder passer ce bateau chargé de monde. Il portait à ses yeux

une jumelle de théâtre qui traînait toujours au bord de sa table ou sur le coin de sa cheminée et contemplait curieusement tous ces visages tournés vers lui. Leur laideur l'amusait, leur étonnement le dilatait; il lisait sur les figures les caractères, le tempérament, la bêtise de chacun.

On a beaucoup parlé de sa haine contre le bourgeois.

Il faisait de ce mot *bourgeois* le synonyme de *bêtise* et le définissait ainsi : « J'appelle bourgeois quiconque pense bassement. » Ce n'est donc nullement à la classe bourgeoise qu'il en voulait, mais à une sorte particulière de bêtise qu'on rencontre le plus souvent dans cette classe. Il avait, du reste, pour le « bon peuple », un mépris aussi complet. Mais, se trouvant moins souvent en contact avec l'ouvrier qu'avec les gens du monde, il souffrait moins de la sottise populaire que de la sottise mondaine. L'ignorance, d'où viennent les croyances absolues, les principes dits immortels, toutes les conventions, tous les préjugés, tout l'arsenal des opinions communes ou élégantes, l'exaspéraient. Au lieu de sourire, comme beaucoup d'autres, de l'uni-

verselle niaiserie, de l'infériorité intellectuelle du plus grand nombre, il en souffrait horriblement. Sa sensibilité cérébrale excessive lui faisait sentir comme des blessures les banalités stupides que chacun répète chaque jour. Quand il sortait d'un salon où la médiocrité des propos avait duré tout un soir, il était affaissé, accablé, comme si on l'eût roué de coups, devenu lui-même idiot, affirmait-il, tant il possédait la faculté de pénétrer dans la pensée des autres.

Vibrant toujours, impressionnable aussi, il se comparait à un écorché que le moindre contact fait tressaillir de douleur, et la bêtise humaine, assurément, le blessa durant toute sa vie, comme blessent les grands malheurs intimes et secrets.

Il la considérait un peu comme une ennemie personnelle acharnée à le martyriser; et il la poursuivit avec fureur ainsi qu'un chasseur poursuit sa proie, l'atteignant jusqu'au fond des plus grands cerveaux. Il avait, pour la découvrir, des subtilités de limier, et son œil rapide tombait dessus, qu'elle se cachât dans les colonnes d'un journal ou même entre les lignes d'un beau livre. Il en arrivait parfois à un tel degré d'exaspéra-

tion, qu'il aurait voulu détruire la race humaine.

La misanthropie de ses œuvres ne vient pas d'autre chose. La saveur amère qui s'en dégage n'est que cette constante constatation de la médiocrité, de la banalité, de la sottise sous toutes ses formes. Il la note à toutes les pages, presque à tous les paragraphes, par un mot, par une simple intention, par l'accent d'une scène ou d'un dialogue. Il emplit le lecteur intelligent d'une mélancolie désolée devant la vie. Le malaise inexpliqué qu'ont éprouvé beaucoup de gens en ouvrant l'*Éducation sentimentale,* n'était que la sensation irraisonnée de cette éternelle misère des pensées montrée à nu dans les crânes.

Il disait quelquefois qu'il aurait pu appeler ce livre « les Fruits secs », pour en faire mieux comprendre l'intention. Chaque homme, en le lisant, se demande avec inquiétude s'il n'est pas un des tristes personnages de ce morne roman, tant on retrouve en chacun des choses personnelles, intimes et navrantes.

Après l'énumération de ses lectures effrayantes, il écrivait un jour : « Et tout cela dans

l'unique but de cracher sur mes contemporains le dégoût qu'ils m'inspirent! Je vais, enfin, dire ma manière de penser, exhaler mon ressentiment, vomir ma haine, expectorer mon fiel, déterger mon indignation! »

Ce mépris d'idéaliste exalté pour la bêtise courante et la banalité commune était accompagné d'une admiration véhémente pour les gens supérieurs, quel que fût le genre de leur talent ou la nature de leur érudition. N'ayant jamais aimé que la Pensée, il en respectait toutes les manifestations; et ses lectures s'étendaient aux livres qui semblent ordinairement le plus étrangers à l'art littéraire. Il se fâcha avec un journal ami où on avait maladroitement critiqué M. Renan; le nom seul de Victor Hugo l'emplissait d'enthousiasme; il avait pour amis des hommes comme MM. Georges Pouchet et Berthelot; son salon de Paris était des plus curieux.

Il recevait le dimanche, depuis une heure jusqu'à sept, dans un appartement de garçon, très simple, au cinquième étage. Les murs étaient nus et le mobilier modeste, car il avait en horreur le bibelot d'art.

Dès qu'un coup de timbre annonçait le premier visiteur, il jetait sur sa table de travail, couverte de feuilles de papier éparpillées et noires d'écriture, un léger tapis de soie rouge qui enveloppait et cachait tous les outils de son travail, sacrés pour lui comme les objets du culte pour un prêtre. Puis, son domestique sortant presque toujours le dimanche, il allait ouvrir lui-même.

Le premier venu était souvent Ivan Tourguéneff, qu'il embrassait comme un frère. Plus grand encore que Flaubert, le romancier russe aimait le romancier français d'une affection profonde et rare. Des affinités de talent, de philosophie et d'esprit, des similitudes de goûts, de vie et de rêves, une conformité de tendances littéraires, d'idéalisme exalté d'admiration et d'érudition, mettaient entre eux tant de points de contact incessants qu'ils éprouvaient, l'un et l'autre, en se revoyant une joie du cœur plus encore peut-être qu'une joie de l'intelligence.

Tourguéneff s'enfonçait dans un fauteuil et parlait lentement, d'une voix douce, un peu faible et hésitante, mais qui donnait aux choses

dites un charme et un intérêt extrêmes. Flaubert l'écoutait avec religion, fixant sur la grande figure blanche de son ami un large œil bleu aux pupilles mouvantes; et il répondait de sa voix sonore, qui sortait comme un chant de clairon, sous sa moustache de vieux guerrier gaulois. Leur conversation touchait rarement aux choses de la vie courante et ne s'éloignait guère des choses et de l'histoire littéraires. Souvent Tourguéneff était chargé de livres étrangers et traduisait couramment des poèmes de Gœthe, de Pouchkine ou de Swinburne.

D'autres personnes arrivaient peu à peu : M. Taine, le regard caché derrière ses lunettes, l'allure timide, apportait des documents historiques, des faits inconnus, toute une odeur et une saveur d'archives remuées, toute une vision de vie ancienne aperçue de son œil perçant de philosophe.

Voici MM. Frédéric Baudry, membre de l'Institut, administrateur de la Bibliothèque Mazarine; Georges Pouchet, professeur d'anatomie comparée au Muséum d'histoire naturelle; Claudius Popelin, le maître émailleur; Philippe Burty,

écrivain, collectionneur, critique d'art, esprit subtil et charmant.

Puis, c'est Alphonse Daudet, qui apporte l'air de Paris, du Paris vivant, viveur, remuant et gai. Il trace en quelques mots des silhouettes infiniment drôles, promène sur tout et sur tous son ironie charmante, méridionale et personnelle, accentuant les finesses de son esprit verveux par la séduction de sa figure et de son geste et la science de ses récits toujours composés comme des contes écrits. Sa tête, jolie, très fine, est couverte d'un flot de cheveux d'ébène qui descendent sur les épaules, se mêlant à la barbe frisée dont il roule souvent les pointes aiguës. L'œil, longuement fendu, mais peu ouvert, laisse passer un regard noir comme de l'encre, vague quelquefois par suite d'une myopie excessive. Sa voix chante un peu; il a le geste vif, l'allure mobile, tous les signes d'un fils du Midi.

Émile Zola entre à son tour, essoufflé par les cinq étages et toujours suivi de son fidèle Paul Alexis. Il se jette dans un fauteuil et cherche d'un coup d'œil sur les figures l'état des esprits, le ton et l'allure de la causerie. Assis un peu de

côté, une jambe sous lui, tenant sa cheville dans sa main et parlant peu, il écoute attentivement. Quelquefois, quand un enthousiasme littéraire, une griserie d'artistes emporte les causeurs et les lance en ces théories excessives et paradoxales chères aux hommes d'imagination vive, il devient inquiet, remue la jambe, place de temps en temps un « mais... » étouffé dans les grands éclats; puis, quand la poussée lyrique de Flaubert s'est calmée, il reprend la discussion tranquillement, d'une voix calme, avec des mots paisibles.

Il est de taille moyenne, un peu gros, d'aspect bonhomme et obstiné. Sa tête, très semblable à celles qu'on retrouve dans beaucoup de vieux tableaux italiens, sans être belle, présente un grand caractère de puissance et d'intelligence. Les cheveux courts se redressent sur un front très développé, et le nez droit s'arrête, coupé comme par un coup de ciseau trop brusque, au-dessus de la lèvre ombragée d'une moustache noire assez épaisse. Tout le bas de cette figure grasse, mais énergique, est couvert de barbe taillée près de la peau. Le regard noir, myope,

pénétrant, fouille, sourit, souvent ironique, tandis qu'un pli très particulier retrousse la lèvre supérieure d'une façon drôle et moqueuse.

D'autres arrivent encore : voici l'éditeur Charpentier. Sans quelques cheveux blancs mêlés à ses longs cheveux noirs, on le prendrait pour un adolescent. Il est mince et joli garçon, avec un menton légèrement pointu nuancé de bleu par une barbe drue soigneusement rasée. Il porte la moustache seule. Il rit volontiers d'un rire jeune et sceptique et il écoute et promet tout ce que lui demande chaque écrivain qui s'empare de lui et le pousse en un coin pour lui recommander mille choses. Voici le charmant poète Catulle Mendès avec sa figure de Christ sensuel et séduisant, dont la barbe soyeuse et les cheveux légers entourent d'un nuage blond une face pâle et fine. Causeur incomparable, artiste raffiné, subtil, saisissant toutes les plus fugitives sensations littéraires, il plaît tout particulièrement à Flaubert par le charme de sa parole et la délicatesse de son esprit. Voici Émile Bergerat, son beau-frère, qui épousa la seconde fille de Théophile Gautier. Voici José-Maria de Hérédia, le mer-

veilleux faiseur de sonnets, qui restera un des poètes les plus parfaits de ce temps. Voici Huysmans, Hennique, Céard, d'autres encore, Léon Cladel le styliste difficile et raffiné, Gustave Toudouze.

Alors entre, le dernier presque toujours, un homme de taille élevée et mince, dont la figure sérieuse, bien que souvent souriante, porte un grand caractère de hauteur et de noblesse.

Il a de longs cheveux grisâtres, comme décolorés, une moustache un peu plus blanche et des yeux singuliers, envahis par une pupille étrangement dilatée.

Il a l'aspect gentilhomme, l'air fin et nerveux des gens de race. Il est (on le sent) du monde, et du meilleur. C'est Edmond de Goncourt. Il s'avance, tenant à la main un paquet de tabac spécial qu'il garde partout avec lui, tandis qu'il tend à ses amis son autre main restée libre.

Le petit salon déborde. Des groupes passent dans la salle à manger.

C'est alors qu'il fallait voir Gustave Flaubert.

Avec des gestes larges où il paraissait s'envoler, allant de l'un à l'autre d'un seul pas qui tra-

versait l'appartement, sa longue robe de chambre gonflée derrière lui dans ses brusques élans comme la voile brune d'une barque de pêche, plein d'exaltations, d'indignations, de flamme véhémente, d'éloquence retentissante, il amusait par ses emportements, charmait par sa bonhomie, stupéfiait souvent par son érudition prodigieuse que servait une surprenante mémoire, terminait une discussion d'un mot clair et profond, parcourait les siècles d'un bond de sa pensée pour rapprocher deux faits de même ordre, deux hommes de même race, deux enseignements de même nature, d'où il faisait jaillir une lumière comme lorsqu'on heurte deux pierres pareilles.

Puis ses amis partaient l'un après l'autre. Il les accompagnait dans l'antichambre, où il causait un moment seul avec chacun, serrant les mains vigoureusement, tapant sur les épaules avec un bon rire affectueux. Et quand Zola était sorti le dernier, toujours suivi de Paul Alexis, il dormait une heure sur un large canapé avant de passer son habit pour aller chez son amie M[me] la princesse Mathilde, qui recevait tous les dimanches.

Il aimait le monde, bien qu'il s'indignât des conversations qu'il y entendait; il avait pour les femmes une amitié attendrie et paternelle, bien qu'il les jugeât sévèrement de loin et qu'il répétât souvent la phrase de Proudhon : « La femme est la désolation du juste »; il aimait le grand luxe, l'élégance somptueuse, l'apparat, bien qu'il vécût on ne peut plus simplement.

Dans l'intimité, il était gai et bon. Sa gaieté puissante semblait descendre directement de la gaieté de Rabelais. Il aimait les farces, les plaisanteries continuées pendant des années. Il riait souvent, d'un rire content, franc, profond; et ce rire semblait même plus naturel chez lui, plus normal que ses exaspérations contre l'humanité. Il aimait recevoir ses amis, dîner avec eux. Quand on allait le voir à Croisset, c'était un bonheur pour lui et il préparait la réception de loin avec un plaisir cordial et visible. Il était grand mangeur, aimait la table fine et les choses délicates.

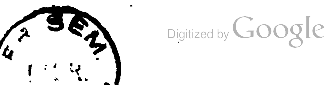
Cette misanthropie attristée dont on a tant parlé, n'était pas innée chez lui, mais venue peu à peu de la constatation permanente de la bêtise;

car son âme était naturellement joyeuse et son cœur plein d'élans généreux. Il aimait vivre enfin, et il vivait pleinement, sincèrement, comme on vit avec le tempérament français, chez qui la mélancolie ne prend jamais l'allure désolée qu'elle a chez certains Allemands et chez certains Anglais.

Et puis ne suffit-il pas, pour aimer la vie, d'une longue et puissante passion? Il l'eut, cette passion, jusqu'à sa mort. Il avait donné, dès sa jeunesse, tout son cœur aux lettres, et il ne le reprit jamais. Il usa son existence dans cette tendresse immodérée, exaltée, passant des nuits fiévreuses, comme les amants, frémissant d'ardeur, défaillant de fatigue après ces heures d'amour épuisant et violent, et repris, chaque matin, dès le réveil, par le besoin de la bien-aimée.

Un jour enfin, il tomba, foudroyé, contre le pied de sa table de travail, tué par elle, la Littérature, tué comme tous les grands passionnés que dévore toujours leur passion.

GUY DE MAUPASSANT.



LETTRES

DE

GUSTAVE FLAUBERT

A GEORGE SAND

LETTRES

DE

GUSTAVE FLAUBERT

A GEORGE SAND

I

... 1866.

Chère madame,

Je ne vous sais pas gré d'avoir rempli ce que vous appelez un devoir. La bonté de votre cœur m'a attendri et votre sympathie m'a rendu fier. Voilà tout.

Votre lettre que je viens de recevoir ajoute encore à votre article et le dépasse, et je ne sais que vous dire, si ce n'est que *je vous aime bien franchement*.

Ce n'est point moi qui vous ai envoyé, au mois de septembre, une petite fleur dans une enveloppe. Mais ce qu'il y a d'étrange, c'est qu'à la même époque j'ai reçu de la même façon une feuille d'arbre.

Quant à votre invitation si cordiale, je ne vous réponds ni oui ni non, en vrai Normand. J'irai peut-être, un jour, vous surprendre, cet été. Car j'ai grande envie de vous voir et de causer avec vous.

Il me serait bien doux d'avoir votre portrait pour l'accrocher à la muraille dans mon cabinet, à la campagne, où je passe souvent de longs mois tout seul. La demande est-elle indiscrète? Sinon, mille remerciements d'avance. Prenez ceux-là avec les autres que je réitère.

II

Croisset, vendredi.

Chère maître,

En partant de Saint-Valery à neuf heures moins le quart, vous arriverez à Rouen à une heure. Là,

vous me trouverez à la portière de votre wagon, et vous n'aurez plus à vous mêler de rien. Si vous ne partez pas de Saint-Valery le matin, vous n'avez plus que le départ du soir à quatre heures.

Vous avez dû recevoir un petit mot, par le télégraphe, pour vous dire que votre chambre vous attend. Donc vous coucherez ici.

Si votre rhume *s'obstinait* (voir l'Épître de Casimir Delavigne à Lamartine) :

Et que votre bruyante haleine
Par secousse en sifflant s'exhalât sans peine,
Soyez sans crainte...
On pourrait humecter vos poumons irrités
Des sirops onctueux par Chalard inventés.

Je vous baise les deux mains.

III

... 1866.

Mais certainement je compte sur votre visite dans mon domicile privé. Quant aux encombrements qu'y peut apporter le beau sexe, vous ne

vous en apercevrez pas (soyez-en sûre), pas plus que les autres. Mes petites histoires de cœur ou de sens ne sortent pas de l'arrière-boutique. Mais comme il y a loin de mon quartier au vôtre et que vous pourriez faire une course inutile, dès que vous serez à Paris donnez-moi un rendez-vous. Et nous en prendrons un autre pour dîner seul à seul les deux coudes sur la table.

J'ai envoyé à Bouilhet votre petit mot affectueux.

A l'heure qu'il est, je suis écœuré par le populaire qui se rue sous mes fenêtres à la suite du bœuf gras ! Et on dit que l'esprit court les rues !

IV

Croisset, mardi 5 ... 1866.

Vous êtes seule et triste là-bas, — je suis de même ici. D'où cela vient-il, les accès d'humeur noire qui vous envahissent par moments? Cela monte comme une marée, on se sent noyé, il

faut fuir. Moi je me couche sur le dos. Je ne fais rien, et le flot passe.

Mon roman va très mal pour le quart d'heure. Ajoutez à cela des morts que j'ai apprises : celle de Cormenin (un ami de vingt-cinq ans), celle de Gavarni, et puis tout le reste ; enfin, ça se passera. Vous ne savez pas, vous, ce que c'est que de rester toute une journée la tête dans ses deux mains à pressurer sa malheureuse cervelle pour trouver un mot. L'idée coule chez vous largement, incessamment, comme un fleuve. Chez moi, c'est un mince filet d'eau. Il me faut de grands travaux d'art avant d'obtenir une cascade. Ah! je les aurai connues, les *Affres du style!*

Bref, je passe ma vie à me ronger le cœur et la cervelle, voilà le vrai *fond* de votre ami.

Vous lui demandez s'il pense quelquefois à « son vieux troubadour de pendule », mais je crois bien ! Et il le regrette. C'était bien gentil nos causeries nocturnes (il y avait des moments où je me retenais pour ne pas vous *bécotter* comme un gros enfant). Les oreilles ont dû vous corner hier au soir. Je dînais chez mon frère avec toute la famille. Il n'a guère été question que de vous, et

tout le monde chantait vos louanges, si ce n'est moi, bien entendu, qui vous ai débinée le plus possible, chère maître bien-aimé.

J'ai relu, à propos de votre dernière lettre (et par une filière d'idées toute naturelle) le chapitre du père Montaigne, intitulé : « Quelques vers de Virgile. » Ce qu'il dit de la chasteté est précisément ce que je crois. C'est l'effort qui est beau et non l'abstinence en soi. Autrement il faudrait maudire la chair comme les catholiques? Dieu sait où cela mène! Donc, au risque de rabâcher et de paraître un Prudhomme, je répète que votre jeune homme a tort. S'il est continent à vingt ans, ce sera un ignoble paillard à cinquante. Tout se paye! Les grandes natures, qui sont les bonnes, sont avant tout prodigues et n'y regardent pas de si près à se dépenser. Il faut rire et pleurer, aimer, travailler, jouir et souffrir, enfin vibrer autant que possible dans toute son étendue. Voilà, je crois, le vrai humain.

V

Croisset, samedi.

Je n'ai pas eu de chance dans mon court voyage à Paris, chère maître. En apportant chez vous, mercredi, votre châle et les feuilles de tulipier, je comptais, en cas de non-rencontre, me représenter à votre porte le lendemain. Mais le lendemain, j'ai eu rendez-vous de Dumaine, qui nous a manqué de parole deux fois dans la même journée. Bref, la lecture n'a pas eu lieu. On a eu *peur* de nous entendre. C'est partie remise, et je m'en moque profondément.

Je suis impatient de voir rangés sur une planche tous vos livres. C'est un cadeau, cela, — un cadeau royal et qui m'attendrit.

N'oubliez pas non plus le portrait, afin que j'aie toujours sous les yeux votre chère et belle tête.

Où êtes-vous, maintenant? Moi, je ne reparaîtrai dans les pays civilisés que vers la fin d'octobre, pour la première de mon ami Bouilhet.

VI

Croisset, samedi soir ... 1866.

Eh bien, je l'ai, cette belle, chère et illustre mine. Je vais lui faire faire un large cadre et l'appendre à mon mur, pouvant dire comme M. de Talleyrand à Louis-Philippe : « C'est le plus grand honneur qu'ait reçu ma maison », mauvais mot, car nous valons mieux que ces deux bonshommes.

Des deux portraits, celui que j'aime le mieux, c'est le dessin de Couture. Quant à Marchal, il n'a vu en vous que « la bonne femme » ; mais moi, qui suis *un vieux romantique*, je retrouve dans l'autre « la tête de l'auteur » qui m'a fait tant rêver dans ma jeunesse.

VII

... 1866.

Moi, un être mystérieux, chère maître, allons donc ! Je me trouve d'une platitude écœurante,

et je suis parfois bien ennuyé du bourgeois que j'ai sous la peau. Sainte-Beuve, entre nous, ne me connaît nullement, quoi qu'il dise. Je vous jure même (par le sourire de votre petite-fille) que je sais peu d'hommes moins « vicieux » que moi. J'ai beaucoup rêvé et très peu exécuté. Ce qui trompe les observations superficielles, c'est le désaccord qu'il y a entre mes sentiments et mes idées. Si vous voulez ma confession, je vous la ferai tout entière.

Le sens du grotesque m'a retenu sur la pente des désordres. Je maintiens que le cynisme confine à la chasteté. Nous en aurons à nous dire beaucoup (si le cœur vous en dit) la première fois que nous nous verrons.

Voici le programme que je vous propose. Ma maison va être encombrée et incommode pendant un mois. Mais vers la fin d'octobre ou le commencement de novembre (après la pièce de Bouilhet) rien ne vous empêchera, j'espère, de revenir ici avec moi, non pour un jour, comme vous dites, mais pour une semaine au moins. Vous aurez votre chambre « avec un guéridon et tout ce qu'il faut pour écrire ». Est-ce convenu?

Quant à la féerie, merci de vos bons offices de service. Je vous gueulerai la chose (elle est faîte en collaboration avec Bouilhet), mais je la crois un tantinet faible et je suis partagé entre le désir de gagner quelques piastres et la honte d'exhiber une niaiserie.

Je vous trouve un peu sévère pour la Bretagne, non pour les Bretons qui m'ont paru des animaux rébarbatifs. A propos d'archéologie celtique, j'ai publié dans l'*Artiste*, en 1858, une assez bonne blague sur les pierres branlantes, mais je n'ai pas le numéro et ne me souviens même plus du mois.

J'ai lu, d'une traite, les dix volumes de l'*Histoire de ma vie*, dont je connaissais les deux tiers environ, mais par fragments. Ce qui m'a le plus frappé, c'est la vie de couvent. J'ai sur tout cela quantité d'observations à vous soumettre qui me reviendront.

VIII

Croisset, samedi soir ... 1866.

L'envoi des deux portraits m'avait fait croire que vous étiez à Paris, chère maître, et je vous ai écrit une lettre qui vous attend rue des Feuillantines.

Je n'ai pas retrouvé mon article sur les dolmens. Mais j'ai le manuscrit entier de mon voyage en Bretagne parmi mes « œuvres inédites ». Nous en aurons à dégoiser quand vous serez ici, prenez courage.

Je n'éprouve pas, comme vous, ce sentiment d'une vie qui commence, la stupéfaction de l'existence fraîche éclose. Il me semble, au contraire, que j'ai toujours existé ! et je possède des souvenirs qui remontent aux Pharaons. Je me vois à différents âges de l'histoire très nettement, exerçant des métiers différents et dans des fortunes multiples. Mon individu actuel est le résultat de mes individualités disparues. J'ai été batelier sur

le Nil, *leno* à Rome du temps des guerres puniques, puis rhéteur grec dans Suburre, où j'étais dévoré de punaises. Je suis mort, pendant la croisade, pour avoir trop mangé de raisin sur la plage de Syrie. J'ai été pirate et moine, saltimbanque et cocher. Peut-être empereur d'Orient, aussi?

Bien des choses s'expliqueraient si nous pouvions connaître notre généalogie véritable. Car les éléments qui font un homme étant bornés, les mêmes combinaisons doivent se reproduire? Ainsi l'hérédité est un principe juste qui a été mal appliqué.

Il en est de ce mot-là comme de bien d'autres. Chacun le prend par un bout et on ne s'entend pas. Les sciences psychologiques resteront où elles gisent, c'est-à-dire dans les ténèbres et la folie, tant qu'elles n'auront pas une nomenclature exacte, et qu'il sera permis d'employer la même expression pour signifier les idées les plus diverses. Quand on embrouille les catégories, adieu la morale!

Ne trouvez-vous pas au fond que, depuis 89, on bat la breloque? Au lieu de continuer par la grande route, qui était large et belle comme une

voie triomphale, on s'est enfui par les petits chemins, et on patauge dans les fondrières. Il serait peut-être sage de revenir momentanément à d'Holbach? Avant d'admirer Proudhon, si on connaissait Turgot?

Mais le Chic, cette religion moderne, que deviendrait-elle?

Opinions chic (ou chiques) : être pour le catholicisme (sans en croire un mot), être pour l'esclavage, être pour la maison d'Autriche, porter le deuil de la reine Amélie, admirer *Orphée aux Enfers,* s'occuper de comices agricoles, parler sport, se montrer froid, être idiot jusqu'à regretter les traités de 1815. Cela est tout ce qu'il y a de plus neuf.

Ah! vous croyez, parce que je passe ma vie à tâcher de faire des phrases harmonieuses en évitant les assonances, que je n'ai pas, moi aussi, mes petits jugements sur les choses de ce monde? Hélas oui! et même je crèverai enragé de ne pas les dire.

Mais assez bavardé, je vous ennuierais à la fin.

La pièce de Bouilhet passera dans les premiers

jours de novembre. C'est donc dans un mois que nous nous verrons.

Je vous embrasse très fort, chère maître.

IX

Nuit de lundi ... 1866.

Vous êtes triste, pauvre amie et chère maître ; c'est à vous que j'ai pensé en apprenant la mort de Duveyrier. Puisque vous l'aimiez, je vous plains. Cette perte-là s'ajoute aux autres. Comme nous en avons dans le cœur, de ces morts ! Chacun de nous porte en soi sa nécropole.

Je suis tout *dévissé* depuis votre départ ; il me semble que je ne vous ai pas vue depuis dix ans ! Mon unique sujet de conversation avec ma mère est de parler de vous, tout le monde ici vous chérit.

Sous quelle constellation êtes-vous donc née pour réunir dans votre personne des qualités si diverses, si nombreuses et si rares ?

Je ne sais pas quelle espèce de sentiment je vous porte, — mais j'éprouve pour vous une tendresse *Particulière* et que je n'ai ressentie pour personne, jusqu'à présent. Nous nous entendions bien, n'est-ce pas, c'était gentil.

Je vous ai surtout regrettée, hier au soir à dix heures. Il y a eu un incendie chez mon marchand de bois. Le ciel était rose et la Seine couleur de sirop de groseille. J'ai travaillé aux pompes pendant trois heures et je suis rentré aussi affaibli que le Turc de la girafe.

Un journal de Rouen, *le Nouvelliste,* a relaté votre visite dans Rouen, si bien que samedi, après vous avoir quittée, j'ai rencontré plusieurs bourgeois indignés contre moi parce que je ne vous avais pas exhibée. Le plus beau mot m'a été dit par un ancien sous-préfet : « Ah! si nous avions su qu'elle était là... nous lui aurions... nous lui aurions... » un temps de cinq minutes, il cherchait le mot ; « nous lui aurions... souri. » C'eût été bien peu, n'est-ce pas ?

Vous aimer « plus » m'est difficile, — mais je vous embrasse bien tendrement. Votre lettre de ce matin, si mélancolique, a été au *fond*. Nous

nous sommes séparés au moment où il allait nous venir sur les lèvres bien des choses! Toutes les portes, entre nous deux, ne sont pas encore ouvertes. Vous m'inspirez un grand respect et je n'ose pas vous faire de questions.

X

Nuit de mercredi ... 1866.

Oh! que c'est beau la lettre de Marengo l'hirondelle! Sérieusement, je trouve cela un chef-d'œuvre! Pas un mot qui ne soit un mot de génie. J'ai ri tout haut à plusieurs reprises. Je vous remercie bien, chère maître, vous êtes gentille comme tout.

Vous ne me dites jamais ce que vous faites. Le drame, où en est-il?

Je ne suis pas du tout surpris que vous ne compreniez rien à mes angoisses littéraires! Je n'y comprends rien moi-même. Mais elles existent pourtant, et violentes. Je ne sais plus com-

ment il faut s'y prendre pour écrire et j'arrive à exprimer la centième partie de mes idées, après des tâtonnements infinis. Pas prime-sautier, votre ami, non! pas du tout! Ainsi voilà deux jours entiers que je tourne et retourne un paragraphe sans en venir à bout. J'en ai envie de pleurer dans des moments! Je dois vous faire pitié! et à moi donc!

Quant à notre sujet de discussion (à propos de votre jeune homme), ce que vous m'écrivez dans votre dernière lettre est tellement ma manière de voir, que je l'ai non seulement mise en pratique, mais prêchée. Demandez à Théo. Entendons-nous, cependant. Les artistes (qui sont des prêtres) ne risquent rien d'être chastes, au contraire! Mais les bourgeois, à quoi bon? Il faut bien que certains soient dans l'humanité. Heureux même ceux qui n'en bougent.

Je ne crois pas (contrairement à vous) qu'il y ait rien à faire de bon avec le caractère de l'*Artiste idéal,* ce serait un monstre. L'art n'est pas fait pour peindre les exceptions, et puis j'éprouve une répulsion invincible à mettre sur le papier quelque chose de mon cœur. Je trouve même

qu'un romancier *n'a pas le droit d'exprimer son opinion* sur quoi que ce soit. Est-ce que le bon Dieu l'a jamais dite, son opinion? Voilà pourquoi j'ai pas mal de choses qui m'étouffent, que je voudrais cracher et que je ravale. A quoi bon les dire, en effet? Le premier venu est plus intéressant que M. G. Flaubert, parce qu'il est plus *général* et par conséquent plus typique.

Il y a des jours, néanmoins, où je me sens au-dessous du crétinisme. J'ai maintenant un bocal de poissons rouges et ça m'amuse. Ils me tiennent compagnie pendant que je dîne. Est-ce bête de s'intéresser à des choses aussi melones! Adieu, il est tard, j'ai la tête cuite.

Je vous embrasse.

XI

Samedi matin ... 1866.

Ne vous tourmentez pas pour les renseignements relatifs aux journaux. Ça occupera peu de place dans mon livre et j'ai le temps d'attendre.

Mais quand vous n'aurez rien à faire, jetez-moi sur un papier quelconque ce que vous vous rappelez de 48. Puis vous me développerez cela en causant. Je ne vous demande pas de la copie, bien entendu, mais de recueillir un peu vos souvenirs personnels.

Connaissez-vous une actrice de l'Odéon qui a joué Macdulf dans *Macbeth,* Duguéret? Elle voudrait bien avoir dans *Mont-Revêche* le rôle de Nathalie. Elle vous sera recommandée par Girardin, Dumas et moi. Je l'ai vue hier dans *Faustine,* où elle a montré du chien. Vous êtes donc prévenue; à vous de prendre vos mesures. Mon opinion est qu'elle a de l'intelligence et qu'on peut en tirer parti.

Si votre petit ingénieur a fait un *vœu,* et que ce vœu-là ne lui coûte pas, il a raison de le tenir; sinon, c'est une pure niaiserie, entre nous. Où la liberté existera-t-elle si ce n'est dans la passion?

Eh bien! non. *De mon temps*, nous ne faisions pas de vœux pareils et on était amoureux! et crânement! Mais tout s'associait dans un large éclectisme, et si l'on s'écartait *des dames,* c'était par orgueil, par défi envers soi-même, comme

tour de force. Enfin, nous étions des romantiques rouges, d'un ridicule accompli, mais d'une efflorescence complète. Le peu de bon qui me reste vient de ce temps-là.

XII

... 1866.

Ne vous ayant pas près de moi, je vous lis ou plutôt relis. J'ai pris *Consuelo,* que j'avais dévoré jadis dans la *Revue Indépendante.*

J'en suis, derechef, *charmé.* Quel talent, nom de Dieu! quel talent! C'est le cri que je pousse par intervalles, dans « le silence du cabinet ». J'ai tantôt pleuré pour de vrai, au baiser que Porpora met sur le front de Consuelo... Je ne peux mieux vous comparer qu'à un grand fleuve d'Amérique. Énormité et douceur.

Je n'ai pas encore lu les *Odeurs* du grand homme nommé Veuillot. S'il n'y a pas d'injures contre nous, c'est incomplet. Et des gens d'esprit admirent tout cela, pourtant! Oh! saint Polycarpe!

XIII

... 1866.

Je suis arrivé ici samedi au soir ; toutes mes courses sont finies et je me remets cet après-midi au travail.

Sainte-Beuve me paraît très malade. Je crois qu'il n'en a pas pour longtemps.

J'ai dîné avant-hier et hier avec Tourgueneff. Cet homme-là a une si belle puissance d'images, même dans la conversation, qu'il m'a *montré* G. Sand accoudée sur un balcon dans le château de Mme Viardot, à Rosay. Il y avait sous la tourelle un fossé, dans le fossé un bateau, et Tourgueneff assis sur le banc de cette barque vous regardait d'en bas, le soleil couchant frappait sur vos cheveux noirs.

XIV

Mercredi ... 1866.

J'ai reçu hier le volume de votre fils. Je vais m'y mettre quand je serai débarrassé de lectures moins amusantes probablement. Ne l'en remerciez pas moins en attendant, chère maître.

D'abord, parlons de vous, « de l'arsenic ». Je crois bien! Il FAUT boire du fer, se promener et dormir et aller dans le Midi, quoi qu'il en coûte, voilà! Autrement, la *femme en bois* se brisera. Quant à de l'argent, on en trouve; et le temps, on le prend. Vous ne ferez rien de ce que je vous conseille, naturellement. Eh bien! vous avez tort, et vous m'affligez.

Non, je n'ai pas ce qui s'appelle des soucis d'argent; mes revenus sont très restreints, mais sûrs. Seulement, comme il est dans l'habitude de votre ami d'anticiper sur iceux, il se trouve gêné, par moments, et il grogne « dans le silence du cabinet », mais pas ailleurs. A moins de boule-

versements extraordinaires, j'aurai toujours de quoi manger et me chauffer jusqu'à la fin de mes jours. Mes héritiers sont ou seront riches (car c'est moi qui suis le pauvre de la famille). Donc, zut!

Quant à gagner de l'argent avec ma plume, c'est une prétention que je n'ai jamais eue, m'en reconnaissant radicalement incapable.

Il faut donc vivre en petit rentier de campagne, ce qui n'est pas extrêmement drôle. Mais tant d'autres qui valent mieux que moi n'ayant pas le sol, ce serait injuste de se plaindre. Accuser la Providence est d'ailleurs une manie si commune, qu'on doit s'en abstenir par simple bon ton.

Encore un mot sur la pécune et qui sera seulement entre nous. Je peux, sans que ça me gêne en rien, dès que je serai à Paris, c'est-à-dire du 20 au 23 courant, vous prêter mille francs, si vous en avez besoin pour aller à Cannes. Je vous fais cette proposition carrément, comme je la ferais à Bouilhet, ou à tout autre intime. Pas de cérémonie! voyons!

Entre gens du monde, ça ne serait pas conve-

nable, je le sais, mais entre Troubadours on se passe bien des choses.

Vous êtes bien gentille avec votre invitation d'aller à Nohant. J'irai, car j'ai grande envie de voir votre maison. Je suis gêné de ne pas la connaître, quand je pense à vous. Mais il me faut reculer ce plaisir-là jusqu'à l'été prochain. J'ai actuellement besoin de rester à Paris quelque temps. Trois mois ne sont pas de trop pour tout ce que je veux y faire.

Je vous renvoie la page de ce bon Barbès, dont je connais la vraie biographie fort imparfaitement. Tout ce que je sais de lui, c'est qu'il est honnête et héroïque. Donnez-lui une poignée de main de ma part, pour le remercier de sa sympathie. Est-il, *entre nous*, aussi intelligent que brave?

J'aurais besoin, maintenant, que des hommes de ce monde-là fussent un peu francs avec moi. Car je vais me mettre à étudier la Révolution de 48. Vous m'avez promis de me chercher dans votre bibliothèque de Nohant : 1° un article de vous sur les faïences; 2° un roman du père X..., jésuite, sur la sainte Vierge.

Mais quelle sévérité pour le père Beuve qui n'est ni jésuite ni vierge! Il regrette, dites-vous, « ce qu'il y a de moins regrettable, entendu comme il l'entendait ». Pourquoi cela? Tout dépend de l'*intensité* qu'on met à la chose.

Les hommes trouveront toujours que la chose la plus sérieuse de leur existence, c'est jouir.

La femme, pour nous tous, est l'ogive de l'infini. Cela n'est pas noble, mais tel est le vrai fond du mâle. On blague sur tout cela, démesurément. Dieu merci, pour la littérature, et pour le bonheur individuel aussi.

Ah! je vous ai bien regrettée tantôt. Les marées sont superbes, le vent mugit, la rivière blanchit et déborde. Elle vous a des airs d'Océan qui font du bien.

XV

1er novembre 1866.

Chère maître,

J'ai été aussi honteux qu'attendri hier au soir en recevant votre « tant gente » épître. Je suis un

misérable de n'avoir pas répondu à la première. Comment cela se fait-il? Car ordinairement je ne manque pas d'exactitude.

Le travail ne va pas trop mal. J'espère avoir fini ma seconde partie au mois de février. Mais pour avoir tout terminé dans deux ans, il faut que d'ici là votre vieux ne bouge de son fauteuil. C'est ce qui fait que je ne vais pas à Nohant. Huit jours de vacances, c'est pour moi trois mois de rêverie. Je ne ferais plus que songer à vous, aux vôtres, au Berry, à tout ce que j'aurais vu. Mon malheureux esprit naviguerait dans des eaux étrangères. J'ai si peu de force.

Je ne cache pas le plaisir que m'a fait votre petit mot sur *Salammbô*. Ce bouquin-là aurait besoin d'être allégé de certaines inversions; il y a trop d'*alors*, de *mais* et de *et*. On sent le travail.

Quant à celui que je fais (1), j'ai peur que la conception n'en soit vicieuse, ce qui est irrémédiable; des caractères aussi mous intéresseront-ils? On n'arrive à de grands effets qu'avec des choses simples, des passions tranchées. Mais je ne vois de simplicité nulle part dans le monde moderne.

(1) *L'Éducation sentimentale.*



Triste monde! Est-ce assez déplorable et lamentablement grotesque, les affaires d'Italie! Tous ces ordres, contre-ordres de contre-ordres des contre-ordres! La Terre est une planète très inférieure, décidément.

Vous ne m'avez pas dit si vous étiez contente des reprises de l'Odéon. Quand irez-vous dans le Midi? Et où cela dans le Midi?

D'aujourd'hui en huit, c'est-à-dire du 7 au 10 novembre, je serai à Paris, ayant besoin de flâner dans Auteuil pour y découvrir des petits coins. Ce qui serait gentil, ce serait de nous en revenir à Croisset ensemble. Vous savez bien que je vous en veux beaucoup pour vos deux derniers voyages en Normandie.

A bientôt, hein? Pas de blague! Je vous embrasse comme je vous aime, chère maître, c'est-à-dire très tendrement.

Voici un morceau que j'envoie à votre cher fils, amateur de ce genre de friandises :

Un soir, attendu par Hortense,
Sur la pendule ayant les yeux fixés,
Et sentant son cœur battre à mouvements pressés,
Le jeune Alfred séchait d'impatience.

(*Mémoires de l'Académie de Saint-Quentin.*)

XVI

Croisset, nuit de samedi... 1867.

Non, chère maître, vous n'êtes pas près de votre fin. Tant pis pour vous, peut-être. Mais vous vivrez vieille et très vieille, comme vivent les géants, puisque vous êtes de cette race-là : seulement il *faut* se reposer. Une chose m'étonne, c'est que vous ne soyez pas morte vingt fois, ayant tant pensé, tant écrit et tant souffert. Allez donc un peu, comme vous en avez envie, au bord de la Méditerranée. L'azur détend et retrempe. Il y a des pays de Jouvence, comme la baie de Naples. En de certains moments, ils rendent peut-être plus triste ? Je n'en sais rien.

La vie n'est pas facile! Quelle affaire compliquée et dispendieuse! J'en sais quelque chose. Il faut de l'argent pour *tout!* si bien qu'avec un revenu modeste et un métier improductif il faut se résigner à *peu*. Ainsi fais-je! Le pli en est pris, mais les jours où le travail ne marche pas,

ce n'est pas drôle. Ah! oui, ah! oui, je veux bien vous suivre dans une autre planète. Et à propos d'argent, c'est là ce qui rendra la nôtre inhabitable dans un avenir rapproché, car il sera impossible d'y vivre, même aux plus riches, sans s'occuper de *son bien;* il faudra que tout le monde passe plusieurs heures par jour à tripoter ses capitaux. Charmant! Moi, je continue à tripoter mon roman, et je m'en irai à Paris quand je serai à la fin de mon chapitre, vers le milieu du mois prochain.

Et, quoique vous en supposiez, « aucune belle dame » ne vient me voir. Les belles dames m'ont beaucoup occupé l'esprit, mais m'ont pris très peu de temps. Me traiter d'anachorète est peut-être une comparaison plus juste que vous ne croyez.

Je passe des semaines entières sans échanger un mot avec un être humain, et à la fin de la semaine il m'est impossible de me rappeler un seul jour, ni un fait quelconque. Je vois ma mère et ma nièce les dimanches, et puis c'est tout. Ma seule compagnie consiste en une bande de rats qui font dans le grenier, au-dessus de ma tête,

un tapage infernal, quand l'eau ne mugit pas et que le vent ne souffle plus. Les nuits sont noires comme de l'encre, et un silence m'entoure, pareil à celui du désert. La sensibilité s'exalte démesurément dans un pareil milieu. J'ai des battements de cœur pour rien.

Tout cela résulte de nos jolies occupations. Voilà ce que c'est que de se tourmenter l'âme et le corps. Mais si ce tourment-là est la seule chose propre qu'il y ait ici-bas?

Je vous ai dit, n'est-ce pas, que j'avais relu *Consuelo* et la *Comtesse de Rudolstadt;* cela m'a pris quatre jours. Nous en causerons très longuement, quand vous voudrez. Pourquoi suis-je amoureux de Siverain? C'est que j'ai les deux sexes, peut-être

XVII

... 1867.

Chère maître,

Vous devriez vraiment aller voir le soleil quelque part; c'est bête d'être toujours souffrante;

voyagez donc ; reposez-vous ; la résignation est la pire des vertus.

J'aurais besoin d'en avoir pour supporter toutes les bêtises que j'entends dire! Vous n'imaginez pas à quel point on en est. La France, qui a été prise quelquefois de la danse de saint Guy (comme sous Charles VI), me paraît maintenant avoir une paralysie du cerveau. On est idiot de peur. Peur de la Prusse, peur des grèves, peur de l'Exposition qui « ne marche pas », peur de tout. Il faut remonter jusqu'en 1849 pour trouver un pareil degré de crétinisme.

On a tenu, au dernier Magny, de telles conversations de portiers, que je me suis juré intérieurement de n'y pas remettre les pieds. Il n'a été question tout le temps que de M. de Bismarck et du Luxembourg. J'en suis encore gorgé! Au reste, je ne deviens pas facile à vivre! Loin de s'émousser, ma sensibilité s'aiguise ; un tas de choses insignifiantes me font souffrir. Pardonnez-moi cette faiblesse, vous qui êtes si forte et si tolérante!

Le roman ne marche pas du tout. Je suis plongé dans la lecture des journaux de 48. Il m'a

fallu faire (et je n'en ai pas fini) différentes courses à Sèvres, à Creil, etc.

Le père Sainte-Beuve prépare un discours sur la libre pensée, qu'il lira au Sénat, à propos de la loi sur la presse. Il a été très crâne, savez-vous.

Vous direz à votre fils Maurice que je l'aime beaucoup, d'abord parce que c'est votre fils et *secundo* parce que c'est *lui*. Je le trouve bon, spirituel, lettré, pas poseur, enfin charmant « et du talent ».

XVIII

... 1867.

Je m'ennuie de ne pas avoir de vos nouvelles, chère maître. Que devenez-vous? Quand vous reverrai-je?

Mon voyage à Nohant est manqué. Voici pourquoi : ma mère a eu, il y a huit jours, une petite attaque. Il n'en reste rien, mais cela peut recommencer. Elle s'ennuie de moi, et je vais hâter mon retour à Croisset. Si elle va bien vers le

mois d'août et que je sois sans inquiétude, pas n'est besoin de vous dire que je me précipiterai vers vos pénates.

En fait de nouvelles, Sainte-Beuve me paraît gravement malade, et Bouilhet vient d'être nommé bibliothécaire à Rouen.

Depuis que les bruits de guerre se calment, on me semble un peu moins idiot. L'écœurement que la lâcheté publique me causait, s'apaise.

J'ai été deux fois à l'Exposition; cela est écrasant. Il y a des choses splendides et extra-curieuses. Mais l'homme n'est pas fait pour avaler l'infini; il faudrait savoir toutes les sciences et tous les arts pour s'intéresser à tout ce qu'on voit dans le Champ de Mars. N'importe; quelqu'un qui aurait à soi trois mois entiers, et qui viendrait là tous les matins prendre des notes, s'épargnerait par la suite bien des lectures et bien des voyages.

On se sent là très loin de Paris, dans un monde nouveau et laid, un monde énorme qui est peut-être celui de l'avenir. La première fois que j'y ai déjeuné, j'ai pensé tout le temps à l'Amérique, et j'avais envie de parler nègre.

XIX

... 1867.

J'ai passé trente-six heures à Paris au commencement de cette semaine, pour assister au bal des Tuileries. Sans blague aucune, c'était splendide. Paris, du reste, tourne au colossal. Cela devient fou et démesuré. Nous retournons peut-être au vieil Orient. Il me semble que des idoles vont sortir de terre. On est menacé d'une Babylone.

Pourquoi pas? L'*individu* a été tellement nié, par la démocratie, qu'il s'abaissera jusqu'à un affaissement complet, comme sous les grands despotismes théocratiques.

Le czar de Russie m'a profondément déplu; je l'ai trouvé pignouf. En parallèle avec le sieur Floquet qui crie, sans danger aucun : « Vive la Pologne, » nous avons des gens chic qui se sont fait inscrire à l'Élysée. Oh! la bonne époque!

Mon roman va *piano*. A mesure que j'avance,

les difficultés surgissent. Quelle lourde charrette de moellons à traîner! Et vous vous plaignez, vous, d'un travail qui dure six mois!

J'en ai encore pour deux ans, au moins (*du mien*). Comment diable faites-vous pour trouver la liaison de vos idées? C'est cela qui me retarde. Ce livre-là, d'ailleurs, me demande des recherches fastidieuses (1). Ainsi, lundi, j'ai été successivement au Jockey-Club, au café Anglais et chez un avoué.

Aimez-vous la préface de Victor Hugo à *Paris-Guide?* Pas trop, n'est-ce pas? La philosophie d'Hugo me semble toujours vague.

Je me suis pâmé, il y a huit jours, devant un campement de Bohémiens qui s'étaient établis à Rouen. Voilà la troisième fois que j'en vois et toujours avec un nouveau plaisir. L'admirable, c'est qu'ils excitaient la *haine* des bourgeois, bien qu'inoffensifs comme des moutons.

Je me suis fait très mal voir de la foule en leur donnant quelques sols, et j'ai entendu de jolis mots à la Prudhomme. Cette haine-là tient

(1) *L'Éducation sentimentale.*

à quelque chose de très profond et de complexe. On la retrouve chez tous les *gens d'ordre*.

C'est la haine que l'on porte au bédouin, à l'hérétique, au philosophe, au solitaire, au poète, et il y a de la peur dans cette haine. Moi, qui suis toujours pour les minorités, elle m'exaspère. Il est vrai que beaucoup de choses m'exaspèrent. Du jour où je ne serai plus indigné, je tomberai à plat, comme une poupée à qui on retire son bâton.

Ainsi, *le pal* qui m'a soutenu cet hiver, c'était l'indignation que j'avais contre notre grand historien national, M. Thiers, lequel était passé à l'état de demi-dieu, et la brochure Trochu, et l'éternel Changarnier revenant sur l'eau. Dieu merci, le délire de l'Exposition nous a délivrés momentanément de *ces grands hommes*.

XX

Samedi... 1867.

Il faut rayer ce mot-là, chère maître ; je n'étais pas assez *plongé* dans le travail pour n'avoir pas

envie de vous voir. J'ai fait à la littérature assez de sacrifices jusqu'à présent sans y ajouter ce dernier. La raison était que : on a repeint mon logis. Si bien que j'ai passé quinze jours à Rouen dans le logement de ma mère, puis une semaine dans le petit pavillon qui est au bout du jardin. Voilà pourquoi on n'a pas prié son *vieux* de venir.

Mais qui empêche de nous voir ici à partir du mois de septembre? Je vais être absent tout le mois d'août. Adressez-moi vos lettres boulevard du Temple, 42.

Et le travail? Que devient *Cadio ?*

Je me sens vieux comme une pyramide et fatigué comme un âne. Ma mère ne contribue pas à me rendre gai. Elle s'affaiblit, s'aigrit, s'attriste et m'attriste. C'est pour la distraire un peu que je la mène à l'Exposition.

Nonobstant, je continue mon sillon et j'espère à la fin de cette année avoir fini ma seconde partie. Le tout ne sera pas fait avant deux ans! et puis adieu pour jamais aux bourgeois. Rien n'est épuisant comme de creuser la bêtise humaine!

A propos de bêtise, il paraît que le monde

officiel est furieux contre le père Sainte-Beuve. L'affliction de Camille Doucet touche au sublime.

Au point de vue de la liberté future, il faut peut-être bénir cette hypocrisie religieuse des gens du monde qui nous révolte tant! Plus tard la question sera vidée, mieux elle sera vidée. Ils ne peuvent que s'affaiblir et *nous*, nous fortifier.

XXI

Chère maître,

Comment! pas de nouvelles?

Mais vous allez me répondre puisque je vous demande un service. Je lis ceci dans mes notes : « *National* de 1841. Mauvais traitements infligés à Barbès, coups de pieds sur la poitrine, on le traîne par la barbe et les cheveux pour le transférer dans un *in-pace*. Consultation d'avocats signée : E. Arago, Favre, Berryer, pour se plaindre de ces abominations. »

Informez-vous près de lui si tout cela est exact; je vous en serai obligé.

XXII

Croisset, nuit de samedi.

Tant mieux qu'on soit content à l'Odéon, chère maître.

Je m'attends à un re-Villemer et serai, bien entendu, à la première. C'est pour le mois d'avril, n'est-ce pas ? Au reste, peu importe que je sois ici ou là-bas, j'irai.

Mlle Bosquet (l'auteur de la *Normandie merveilleuse*) a publié un roman intitulé : *Une femme bien élevée*. Il y a certainement là dedans quelque chose. Je me suis permis de lui conseiller *de* vous offrir un exemplaire. Quel style ! Si vous pouviez lui faire avoir un article par Mario Proth, ou quelqu'un de vos amis, vous feriez une bonne action.

XXIII

Croisset, nuit de samedi ... 1867.

J'ai vu le citoyen Bouilhet qui a eu dans sa belle patrie un vrai triomphe. Ses compatriotes, qui l'avaient radicalement nié jusqu'alors, du moment que Paris l'applaudit, hurlent d'enthousiasme. — Il reviendra ici samedi prochain pour un banquet qu'on lui offre. — 80 couverts au moins, etc. !

Quant à Marengo l'hirondelle, il vous avait si bien gardé le secret qu'il a lu l'épître en question avec un étonnement dont j'ai été dupe.

Pauvre Marengo ! c'est une figure ! — et que vous devriez faire quelque part. Je me demande ce que seraient ses mémoires écrits dans ce style-là ? — Le mien (de style) continue à me procurer des embêtements qui ne sont pas minces. — J'espère, cependant, dans un mois, avoir passé l'endroit le plus vide ! Mais actuel-

lement je suis perdu dans un désert; enfin, à la grâce de Dieu, tant pis ! — Avec quel plaisir j'abandonnerai ce genre-là pour n'y plus revenir de mes jours !

Peindre des bourgeois modernes et français me pue au nez étrangement ! Et puis il serait peut-être temps de s'amuser un peu dans l'existence, et de prendre des sujets agréables pour l'auteur ?

Je me suis mal exprimé en vous disant « qu'il ne fallait pas écrire avec son cœur » ; j'ai voulu dire : ne pas mettre sa personnalité en scène. Je crois que le grand art est scientifique et impersonnel. Il faut, par un effort d'esprit, se transporter dans les personnages et non les attirer à soi. Voilà du moins la méthode ; ce qui arrive à dire : Tâchez d'avoir beaucoup de talent et même de génie si vous pouvez. Quelle vanité que toutes les poétiques et toutes les critiques ! — et l'aplomb des messieurs qui en font m'épate. Oh ! rien ne les gêne, ces cocos-là !

Avez-vous remarqué comme il y a dans l'air, quelquefois, des courants d'idées communes ! Ainsi, je viens de lire, de mon ami Du Camp, son

nouveau roman : *les Forces perdues*. Cela ressemble par bien des côtés à celui que je fais. C'est un livre (le sien) très naïf et qui donne une idée *juste* des hommes de notre génération devenus de vrais fossiles pour les jeunes gens d'aujourd'hui. La réaction de 48 a creusé un abîme entre les deux France.

Bouilhet m'a dit que vous aviez été à un des derniers Magny sérieusement indisposée, toute « femme en bois » que vous prétendez être.

Oh! non, vous n'êtes pas en bois, cher bon grand cœur! « Vieux troubadour aimé », il serait peut-être opportun de réhabiliter au théâtre Almanzor? Je le vois avec sa toque, sa guitare et sa tunique abricot engueulant, du haut d'un rocher, des boursiers en habit noir. Le discours pourrait être beau. Allons, bonne nuit; je vous baise sur les deux joues tendrement.

XXIV

Nuit de mercredi ... 1867.

J'ai suivi vos conseils, chère maître, *j'ai fait de l'exercice !!!*

Suis-je beau, hein?

Dimanche soir, à onze heures, il y avait un tel clair de lune sur la rivière et sur la neige que j'ai été pris d'un prurit de locomotion et je me suis promené pendant deux heures et demie, me montant le bourrichon, me figurant que je voyageais en Russie ou en Norvège. Quand la marée est venue et a fait craquer les glaçons de la Seine et l'eau gelée qui couvrait les cours, c'était, sans blague aucune, superbe. Alors j'ai pensé à vous et je vous ai regrettée.

Je n'aime pas à manger seul. Il faut que j'associe l'idée de quelqu'un aux choses qui me font plaisir. Mais ce quelqu'un est rare. Je me demande, moi aussi, pourquoi je vous aime. Est-ce parce que vous êtes un grand homme ou un être

charmant? Je n'en sais rien. Ce qu'il y a de sûr, c'est que j'éprouve pour vous un sentiment *particulier* et que je ne peux pas définir.

Et à ce propos, croyez-vous (vous qui êtes un maître en psychologie) qu'on aime deux personnes de la même façon? et qu'on éprouve jamais deux sensations identiques? Je ne le crois pas, puisque notre individu change à tous les moments de son existence.

Vous m'écrivez de belles choses sur « l'affection désintéressée ». Cela est vrai, mais le contraire aussi! Nous faisons toujours Dieu à notre image. Au fond de tous nos amours et de toutes nos admirations, nous retrouvons : nous, ou quelque chose d'approchant. Qu'importe, si *nous* est bien!

Mon *moi* m'assomme pour le quart d'heure. Comme ce coco-là me pèse sur les épaules par moments! Il écrit trop lentement et ne pose pas le moins du monde quand il se plaint de son travail. Quel pensum! et quelle diable d'idée d'avoir été chercher un sujet pareil! Vous devriez bien me donner une recette pour aller plus vite; et vous vous plaignez de chercher fortune! Vous!

J'ai reçu de Sainte-Beuve un petit billet qui me rassure sur sa santé, mais qui est lugubre. Il me paraît désolé de ne pouvoir hanter les bosquets de Cypris ! Il est dans le vrai, après tout, ou du moins dans son vrai, ce qui revient au même. Je lui ressemblerai peut-être quand j'aurai son âge ? Je crois que non, cependant. N'ayant pas eu la même jeunesse, ma vieillesse sera différente.

Cela me rappelle que j'ai rêvé autrefois un livre sur Sainte-Périne. Champfleury a mal traité ce sujet-là. Car je ne vois pas ce qu'il a de comique ; moi, je l'aurais fait atroce et lamentable. Je crois que le cœur ne vieillit pas ; il y a même des gens chez qui il augmente avec l'âge. J'étais plus sec et plus âpre il y a vingt ans qu'aujourd'hui. Je me suis féminisé et attendri par l'usure, comme d'autres se racornissent, et cela m'indigne. Je sens que je deviens *vache,* il ne faut rien pour m'émouvoir ; tout me trouble et m'agite, tout m'est aquilon comme au roseau.

Un mot de vous, qui m'est revenu à la mémoire, me fait relire maintenant la *Jolie Fille de Perth*. C'est coquet, quoi qu'on en die. Ce

bonhomme avait quelque imagination, décidément.

Allons, adieu. Pensez à moi. Je vous envoie mes meilleures tendresses.

XXV

Nuit de mercredi.

Chère maître, chère amie du bon Dieu, « parlons un peu de Dozenval », rugissons contre M. Thiers ! Peut-on voir un plus triomphant imbécile, un croûtard plus abject, un plus étroniforme bourgeois ! Non, rien ne peut donner l'idée du vomissement que m'inspire ce vieux melon diplomatique, arrondissant sa bêtise sur le fumier de la bourgeoisie ! Est-il possible de traiter avec un sans-façon plus naïf et plus inepte la philosophie, la religion, les peuples, la liberté, le passé et l'avenir, l'histoire et l'histoire naturelle, tout, et le reste ! Il me semble éternel comme la médiocrité ! Il m'écrase.

Mais le beau, ce sont les braves gardes nationaux qu'il a fourrés dedans en 1848, et qui recommencent à l'applaudir! Quelle infinie démence! Ce qui prouve que tout consiste dans le tempérament. Les prostituées, — comme la France, — ont toujours un faible pour les vieux farceurs.

Je tâcherai, du reste, dans la troisième partie de mon roman (quand j'en serai à la réaction qui a suivi les journées de Juin), d'insinuer un panégyrique dudit, à propos de son livre : *De la Propriété*, et j'espère qu'il sera content de moi.

Quelle forme faut-il prendre pour exprimer parfois son opinion sur les choses de ce monde, sans risquer de passer, plus tard, pour un imbécile? Cela est un rude problème. Il me semble que le mieux est de les peindre, tout bonnement, ces choses qui vous exaspèrent. Disséquer est une vengeance.

Eh bien, ce n'est pas à lui que j'en veux, ni aux autres ; mais aux *nôtres*.

Si l'on se fût préoccupé davantage de l'instruction des classes *supérieures* en reléguant pour plus tard les comices agricoles ; si on avait mis

enfin, la tête au-dessus du ventre, nous n'en serions pas là probablement?

Je viens de lire, cette semaine, la *Préface* de Buchez à son *Histoire parlementaire*. C'est de là entre autres que sont sorties beaucoup de bêtises, dont nous portons le poids aujourd'hui.

Et puis, ce n'est pas bien de dire que je ne pense pas à « mon vieux Troubadour »; à qui donc penser? à mon bouquin peut-être? mais c'est bien plus difficile et moins agréable.

Jusques à quand restez-vous à Cannes?

Après Cannes est-ce qu'on ne reviendra pas à Paris? Moi, j'y serai vers la fin de janvier.

Pour que j'aie fini mon livre dans le printemps de 1869, il faut que d'ici là je ne me donne pas huit jours de congé! voilà pourquoi je ne vais point à Nohant. C'est toujours l'histoire des amazones. Pour mieux tirer de l'arc, elles s'écrasaient le téton. Est-ce un si bon moyen, après tout!

Adieu, chère maître, écrivez-moi, hein!

Je vous embrasse tendrement.

XXVI

1er janvier.

Ce n'est pas gentil de m'attrister avec le récit des amusements de Nohant, puisque je ne peux en prendre ma part. Il me faut tant de temps pour faire si peu que je n'ai pas une minute à perdre (ou à gagner), si je veux avoir fini mon lourd bouquin dans l'été de 1869.

Je n'ai pas dit qu'il fallait se supprimer le cœur, *mais le contenir,* hélas!

Quant au régime que je mène et qui est hors des règles de l'hygiène, ce n'est pas d'hier, j'y suis fait. J'ai néanmoins un éreintement assez conditionné et il est temps que ma seconde partie finisse, après quoi j'irai à Paris. Ce sera vers la fin de ce mois. Vous ne me dites pas quand vous reviendrez de Cannes.

Ma fureur contre M. Thiers n'est pas calmée, au contraire! Elle s'idéalise et s'accroît!

XXVII

... 1868.

Enfin, enfin on a donc de vos nouvelles, chère maître, et de bonnes, ce qui est doublement agréable.

Je compte m'en retourner vers ma maison des champs avec Mme Sand, et ma mère l'espère aussi. Qu'en dites-vous ? Car, enfin, dans tout ça on ne se voit pas, nom d'une balle !

Quant à mes déplacements, à moi, ce n'est pas l'envie de m'y livrer qui me manque. Mais je serais perdu si je bougeais d'ici la fin de mon roman. Votre ami est un bonhomme en cire; tout s'imprime dessus, s'y incruste, y entre. Revenu de chez vous, je ne songerais plus qu'à vous et aux vôtres, à votre maison, à vos paysages, aux mines des gens que j'aurais rencontrés, etc. Il me faut de grands efforts pour me recueillir; à chaque moment je déborde. Voilà pourquoi, chère bon maître adoré, je me

prive d'aller m'asseoir et rêver tout haut dans votre logis. Mais, dans l'été ou l'automne de 1869, vous verrez quel joli voyageur de commerce je fais, une fois lâché au grand air. Je suis abject, je vous en préviens.

En fait de nouvelles, il y a du re-calme depuis que l'incident Kerveguen est mort de sa belle mort. Était-ce farce? et bête !

Sainte-Beuve prépare un discours sur la loi de la presse. Il va mieux, décidément. J'ai dîné mardi avec Renan. Il a été merveilleux d'esprit et d'éloquence, et artiste ! comme jamais je ne l'avais vu. Avez-vous lu son nouveau volume? Sa préface fait du bruit.

Mon pauvre Théo m'inquiète. Je ne le trouve pas roide.

XXVIII

... 1868.

Mon chère maître,

Dans votre dernière lettre, parmi les choses gentilles que vous me dites, vous me louez de

n'être pas « hautain » ; on n'est pas hautain avec ce qui est haut. Ainsi, sous ce rapport, vous ne pouvez me connaître, je vous récuse.

Bien que je me croie un bon homme, je ne suis pas toujours un monsieur agréable, à preuve ce qui m'est arrivé jeudi dernier. Après avoir déjeuné chez une dame que j'avais appelée « imbécile », j'ai été faire une visite chez une autre que j'ai traitée de « dinde » ; telle est ma vieille galanterie française. La première m'avait assommé avec ses discours spiritualistes et ses prétentions à l'idéal ; la seconde m'a indigné en me disant que Renan était un « coquin ». Notez qu'elle m'a avoué n'avoir pas lu ses livres. Il y a des sujets sur lesquels je perds patience, et, quand on débine devant moi un ami, mon sang de sauvage revient, je vois rouge. Rien de plus sot ! car ça ne *sert à rien* et ça me fait un mal affreux.

Ce vice-là, du reste, le *lâchage des amis en société,* me semble prendre des proportions gigantesques !

XXIX

Vendredi soir ... 1868.

J'ai reçu vos deux billets, chère maître. Vous m'envoyez pour remplacer le mot « libellules » celui d' « alcyons ». Georges Pouchet m'a indiqué celui de *gerre* des lacs (genre Gerris). Eh bien ! ni l'un ni l'autre ne me convient, parce qu'ils ne font pas tout de suite image pour le lecteur ignorant.

Il faudrait donc décrire ladite bestiole? Mais ça ralentirait le mouvement! ça emplirait tout le paysage ! Je mettrai « des insectes à grandes pattes », ou « de longs insectes », ce sera clair et court.

Peu de livres m'ont plus empoigné que *Cadio*, et je partage entièrement l'admiration de Maxime.

Je vous en aurais parlé plus tôt si ma mère et ma nièce ne m'avaient pris mon exemplaire

Enfin, ce soir, on me l'a rendu; il est là sur ma table et je le feuillette tout en vous écrivant.

Et d'abord, il me semble que ça *doit avoir été comme ça!* ça se voit, on y est et on palpite. Combien de gens ont dû ressembler à Saint-Gueltas, au comte de Sauvières, à Rebec! et même à Henri, quoique les modèles aient été plus rares. Quant au personnage de Cadio, qui est plus d'invention que les autres, ce que j'aime surtout en lui, c'est sa rage féroce. *Là* est la vérité locale du caractère. L'humanité tournée en fureur, la guillotine devenue mystique, l'existence n'étant plus qu'une sorte de rêve sanglant, voilà ce qui devait se passer dans des têtes pareilles. Je trouve que vous avez une scène à la Shakespeare: celle du délégué de la Convention avec ses deux secrétaires est d'une force inouïe. C'est à faire crier! Il y en a une aussi qui m'avait fortement frappé à la première lecture: la scène où Saint-Gueltas et Henri ont chacun des pistolets dans leurs poches, et bien d'autres. Quelle splendide page (j'ouvre au hasard) que la page 161!

Dans la pièce, ne faudra-t-il pas donner un rôle plus long à la femme légitime de ce bon

Saint-Gueltas? Le drame ne doit pas être difficile à tailler. Il s'agit seulement de le condenser et de le raccourcir. Si on vous laisse jouer, je vous réponds d'un succès effrayant. Mais la censure?

Enfin, vous avez fait un maître livre, allez! et qui est *très amusant*. Ma mère prétend que ça lui rappelle des histoires qu'elle a entendues étant enfant. A propos de Vendée, saviez-vous que son grand'père paternel a été, après M. de Lescure, le chef de l'armée vendéenne? Ledit chef s'appelait M. Fleuriot d'Argentan. Je n'en suis pas plus fier pour ça; d'autant plus que la chose est problématique, car le père de ma mère, républicain violent, cachait ses antécédents politiques.

Ma mère va, dans quelques jours, s'en aller à Dieppe, chez sa petite-fille. Je serai seul une bonne partie de l'été et me propose de piocher vigoureusement :

> Je travaille beaucoup et redoute le monde.
> Ce n'est pas dans les bals que l'avenir se fonde.
>
> CAMILLE DOUCET.

Mais mon sempiternel roman m'assomme parfois d'une façon incroyable! Ces minces particu-

liers me sont lourds à remuer ! Pourquoi se donner du mal sur un fond si piètre?

Je voulais vous en écrire très long sur *Cadio;* mais il est tard et les yeux me cuisent.

Donc, merci, tout bonnement, ma chère maître.

XXX

Croisset, dimanche 5 juillet 1868.

J'ai violemment bûché depuis six semaines. Les patriotes ne me pardonneront pas ce livre, ni les réactionnaires non plus ! Tant pis; j'écris les choses comme je les sens, c'est-à-dire comme je crois qu'elles existent. Est-ce bêtise de ma part? Mais il me semble que notre malheur vient *exclusivement* des gens de notre bord. Ce que je trouve de christianisme dans le socialisme est énorme. Voilà deux petites notes qui sont là, sur ma table.

« Ce système (le sien) n'est pas un système de désordre, car il a sa source dans l'Évangile, et de

cette source *divine* ne *peuvent découler* la haine, les guerres, le froissement de tous les intérêts; car la doctrine formulée de l'Évangile est une doctrine de paix, d'union et d'amour. » (L. BLANC.).

« J'oserai même avancer qu'avec le respect du dimanche s'est éteinte dans l'âme de nos rimeurs la dernière étincelle du feu poétique. On l'a dit : Sans la religion, pas de poésie ! » (PROUDHON.)

A propos de celui-là, je vous *supplie,* chère maître, de lire à la suite de son livre sur la célébration du dimanche une histoire d'amour intitulée, je crois, *Marie et Maxime*. Il faut connaître ça pour avoir une idée du style des *Penseurs*. C'est à mettre en parallèle avec le *Voyage en Bretagne,* du grand Veuillot ! dans *Çà et Là*. Ce qui n'empêche pas que nous avons des amis très admirateurs de ces deux messieurs.

Quand je serai vieux, je ferai de la critique ; ça me soulagera, car souvent j'étouffe d'opinions rentrées. Personne, mieux que moi, ne comprend les indignations de ce brave Boileau contre le mauvais goût : « Les bêtises que j'entends dire à l'Académie hâtent ma fin. » Voilà un homme.

Toutes les fois, maintenant, que j'entends *la chaîne* des bateaux à vapeur, je songe à vous, et ce bruit-là m'irrite moins, en me disant qu'il vous plaît. Quel clair de lune il faisait cette nuit sur la rivière !

XXXI

Dieppe, lundi ... 1868.

Mais oui, chère maître, j'étais à Paris par cette chaleur *trop picale* (comme dit M. X***, le gouverneur du château de Versailles), et j'y ai sué fortement. J'ai été deux fois à Fontainebleau, et la seconde fois, selon votre avis, j'ai vu les sables d'Arbonne. C'est tellement beau que jai « cuydé » en avoir le vertige.

J'ai été aussi à Saint-Gratien. Me voilà à Dieppe, et mercredi je serai à Croisset, pour n'en plus bouger d'ici à longtemps ; il faut avancer le roman.

Hier, j'ai vu Dumas ; nous avons parlé de

vous, bien entendu, et comme je le reverrai demain, nous en reparlerons.

Je me suis mal expliqué, si je vous ai dit que mon livre « *accusera* les patriotes de tout le mal » ; je ne me reconnais le droit d'accuser personne. Je ne crois même pas que le romancier doive exprimer *son* opinion sur les choses de ce monde. Il peut la communiquer, mais je n'aime pas à ce qu'il la dise. (Cela fait partie de ma poétique, à moi.) Je me borne donc à exposer les choses telles qu'elles m'apparaissent, à exprimer ce qui me semble le vrai. Tant pis pour les conséquences; riches ou pauvres, vainqueurs ou vaincus, je n'admets rien de tout cela. Je ne veux avoir ni amour, ni haine, ni pitié, ni colère. Quant à de la sympathie, c'est différent: jamais on n'en a assez. Les réactionnaires, du reste, seront encore moins ménagés que les autres, car ils me semblent plus criminels.

Est-ce qu'il n'est pas temps de faire entrer la justice dans l'art? L'impartialité de la peinture atteindrait alors à la majesté de la loi, — et à la précision de la science!

Enfin, comme j'ai dans votre grand esprit une

confiance absolue, quand ma troisième partie sera terminée, je vous la lirai, et s'il y a dans mon travail quelque chose qui vous semble *méchant,* je l'enlèverai.

Mais je suis d'avance convaincu que vous ne me ferez pas une objection.

Quant à des allusions à des individus, il n'y en a pas l'ombre.

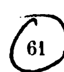
Le prince Napoléon, que j'ai vu jeudi chez sa sœur m'a demandé de vos nouvelles et m'a fait l'éloge de Maurice. La princesse Mathilde m'a dit qu'elle vous trouvait « charmante », ce qui fait que je l'aime un peu plus qu'auparavant.

Comment les répétitions de *Cadio* vous empêcheront de venir voir votre pauvre vieux cet automne? Pas possible, pas possible. Je connais Fréville, c'est un homme excellent et très lettré.

XXXII

Croisset, mercredi soir 9 septembre 1868.

Est-ce une conduite, cela, chère maître? Voilà près de deux mois que vous n'avez écrit à votre



vieux troubadour! Êtes-vous à Paris, à Nohant ou ailleurs ?

On dit que *Cadio* est présentement en répétition à la Porte Saint-Martin (vous êtes donc fâchés, vous et Chilly ?). On dit que Thuillier fera sa réapparition dans votre pièce ? (Mais je la croyais mourante, Thuillier, pas votre pièce.) Et quand le jouera-t-on, ce *Cadio ?* Êtes-vous contente? Etc., etc.

Je vis absolument comme une huître. Mon roman est le rocher qui m'attache, et je ne sais rien de ce qui se passe dans le monde.

Je ne lis même pas ou plutôt n'ai pas lu la *Lanterne!* Rochefort me scie, entre nous. Il faut de la bravoure pour oser dire timidement que ce n'est peut-être pas le premier écrivain du siècle. O Velches ! Velches ! comme soupirait (ou rugissait) M. de Voltaire ! Mais, à propos du même Rochefort, ont-ils été assez coines? Quels pauvres gens !

Et Sainte-Beuve? le voyez-vous ? Moi, je travaille furieusement. Je viens de faire une description de la forêt de Fontainebleau, qui m'a donné envie de me pendre à un de ses arbres.



Comme je m'étais interrompu pendant trois semaines, j'ai eu un mal abominable pour me remettre en train. Je suis de l'acabit des chameaux, qu'on ne peut ni arrêter quand ils marchent, ni faire partir quand ils se reposent, J'en ai encore pour un an. Après quoi, je lâche les bourgeois définitivement. C'est trop difficile, et en somme trop laid. Il serait temps de faire quelque chose de beau et qui me plaise.

Ce qui me plairait bien pour le quart d'heure, ce serait de vous embrasser. Quand sera-ce? D'ici là, mille bonnes tendresses.

XXXIII

... 1868.

Ça vous étonne, chère maître? Eh bien, pas moi! Je vous l'avais bien dit, mais vous ne vouliez pas me croire.

Je vous plains. Car c'est triste de voir les gens qu'on aime changer. Ce remplacement d'une

âme par une autre, dans un corps qui reste identique à ce qu'il était, est un spectacle navrant. On se sent trahi! J'ai passé par là, et plus d'une fois.

Mais cependant, quelle idée avez-vous donc des femmes, ô vous qui êtes du troisième sexe? Est-ce qu'elles ne sont pas, comme a dit Proudhon, « la désolation du Juste »? Depuis quand peuvent-elles se passer de chimères? Après l'amour, la dévotion; c'est dans l'ordre. Dorine n'a plus d'hommes, elle prend le bon Dieu. Voilà tout.

Ils sont rares ceux qui n'ont pas besoin du surnaturel. La philosophie sera toujours le partage des aristocrates. Vous avez beau engraisser le bétail humain, lui donner de la litière jusqu'au ventre et même dorer son écurie, il restera brute, quoi qu'on dise. Tout le progrès qu'on peut espérer, c'est de rendre la brute un peu moins méchante. Mais quant à hausser les idées de la masse, à lui donner une conception de Dieu plus large et partant moins humaine, j'en doute, j'en doute.

Je lis maintenant un honnête homme de livre

(fait par un de mes amis, un magistrat) sur la Révolution dans le département de l'Eure. C'est plein de textes écrits par des bourgeois de l'époque, de simples particuliers de petite ville. Eh bien, je vous assure qu'il y en a peu maintenant de cette force-là ! Ils étaient lettrés et braves, pleins de bon sens, d'idées et de générosité !

Le néo-catholicisme d'une part et le socialisme de l'autre ont abêti la France. Tout se meut entre l'Immaculée Conception et les gamelles ouvrières.

Je vous ai dit que je ne flattais pas les démocrates dans mon bouquin. Mais je vous réponds que les conservateurs ne sont pas ménagés. J'écris maintenant trois pages sur les abominations de la garde nationale en juin 48, qui me feront très bien voir des bourgeois ! Je leur écrase le nez dans leur turpitude, tant que je peux.

Avec tout ça, vous ne me donnez aucun détail sur *Cadio*. Quels sont les acteurs, etc. ?

Je me méfie de votre roman sur le théâtre. Vous les aimez trop, ces gens-là ! En avez-vous beaucoup connu qui aiment leur art ? Quelle

quantité d'artistes qui ne sont que des bourgeois dévoyés !

Nous nous verrons donc d'ici à trois semaines, au plus tard. J'en suis très content et je vous embrasse.

Et la censure ? J'espère bien pour vous qu'elle va faire des bêtises. D'ailleurs, ça m'affligerait si elle manquait à ses us.

Avez-vous lu ceci dans un journal : « Victor Hugo et Rochefort, les plus grands écrivains de l'époque ! » Si Badinguet maintenant ne se trouve pas vengé, c'est qu'il est bien difficile en supplices.

XXXIV

Mardi ... 1868.

Chère maître,

Vous n'imaginez pas la peine que vous me faites ! Malgré l'envie que j'en ai, je réponds « non ». Cependant, je suis déchiré par l'envie de dire

« oui ». Cela me donne des airs de monsieur indérangeable, qui sont fort ridicules. Mais je me connais : si j'allais chez vous à Nohant, j'en aurais ensuite pour un mois de rêverie sur mon voyage. Des images réelles remplaceraient dans mon pauvre cerveau les images fictives que je compose à grand'peine. Tout mon château de cartes s'écroulerait.

Il y a trois semaines, pour avoir eu la bêtise d'accepter un dîner dans une campagne des environs, j'ai perdu quatre jours (*sic*). Que serait-ce en sortant de Nohant? Vous ne comprenez pas ça, vous, être fort!

Il me semble que l'on en veut un tantinet à son vieux troubadour (mille excuses si je me trompe!) de n'être pas venu au baptême des deux amours de l'ami Maurice? Il faut que la chère maître m'écrive si j'ai tort et pour me donner de ses nouvelles!

En voici des miennes! Je travaille démesurément et suis, au fond, *réjoui* par la perspective de la *Fin* qui commence à se montrer.

Pour qu'elle arrive plus vite, j'ai pris la résolution de demeurer ici tout l'hiver, jusqu'à la

fin de mars probablement. En admettant que tout aille pour le mieux, je n'aurai pas terminé le tout avant la fin de mai. Je ne sais rien de ce qui se passe et je ne lis rien, sauf un peu de Révolution française après mes repas, pour faire la digestion. J'ai perdu la bonne coutume que j'avais autrefois de lire tous les jours du latin. Aussi n'en sais-je plus un mot! Je me remettrai au beau quand je serai délivré de mes odieux bourgeois, et je ne suis pas près d'en reprendre!

Mon seul dérangement consiste à aller dîner tous les dimanches à Rouen, chez ma mère. Je pars à six heures et je suis revenu à dix. Telle est mon existence.

Vous ai-je dit que j'avais eu la visite de Tourgueneff? Comme vous l'aimeriez!

Sainte-Beuve se soutient. Au reste, je le verrai la semaine prochaine, car je serai à Paris pendant deux jours, afin d'y trouver des renseignements dont j'ai besoin. Sur quoi les renseignements? Sur la garde nationale!!!

Ouïssez ceci : le *Figaro*, ne sachant avec quoi emplir ses colonnes, s'est imaginé de dire que mon roman racontait la vie du chancelier Pas-

quier. Là-dessus, venette de la famille dudit, qui a écrit à une autre partie de la même famille demeurant à Rouen, laquelle a été trouver un avocat dont mon frère a reçu la visite, afin que... Bref, j'ai été assez stupide pour ne pas « tirer parti de l'occasion ». Est-ce beau comme bêtise, hein ?

XXXV

Samedi soir ... 1868.

C'est un remords pour moi que de n'avoir pas répondu plus longuement à votre dernière lettre, ma chère maître. Vous m'y parliez « des misères » que l'on vous faisait. Croyez-vous que je l'ignorais? Je vous avouerai même (entre nous) qu'à votre occasion j'ai été blessé, plus encore dans mon bon goût que dans mon affection pour vous. Je n'ai pas trouvé plusieurs de vos intimes suffisamment *chauds*. « Mon Dieu! mon Dieu! comme les hommes de lettres sont bêtes! »

Fragment de la correspondance de Napoléon Ier. Quel joli fragment, hein? Ne vous semble-t-il pas qu'on le débine trop, celui-là?

L'infinie stupidité des masses me rend indulgent pour les individualités, si odieuses qu'elles puissent être. Je viens d'avaler les six premiers volumes de Buchez et Roux. Ce que j'en ai tiré de plus clair, c'est un immense dégoût à l'encontre des Français. Nom de Dieu! a-t-on été inepte de tout temps dans notre belle patrie! Pas une idée libérale qui n'ait été impopulaire, pas une chose juste qui n'ait scandalisé, pas un grand homme qui n'ait reçu des pommes cuites ou des coups de couteau!! « Histoire de l'esprit humain, histoire de la sottise humaine! » comme dit M. de Voltaire.

Et je me convaincs de plus en plus de cette vérité : la doctrine de la grâce nous a si bien pénétrés que le sens de la justice a disparu. Ce qui m'avait effrayé dans l'histoire de 48, a ses origines toutes naturelles dans la Révolution, qui ne s'est pas dégagée du moyen âge, quoi qu'on dise. J'ai retrouvé dans Marat des fragments entiers de Proudhon (*sic*) et je parie qu'on

les retrouverait dans les prédicateurs de la Ligue.

Quelle est la mesure que les plus avancés proposèrent après Varennes? La dictature et la dictature militaire. On ferme les églises, mais on élève des temples, etc.

Je vous assure que je deviens stupide avec la Révolution. C'est un gouffre qui m'attire.

Cependant, je travaille à mon roman comme plusieurs bœufs. J'espère, au jour de l'an, n'avoir plus que cent pages à écrire, c'est-à-dire encore six bons mois de travail. J'irai à Paris le plus tard possible. Mon hiver va se passer dans une solitude complète, bon moyen de faire écouler la vie rapidement.

XXXVI

Nuit de la Saint-Sylvestre, 1 heure, 1869.

Pourquoi ne commencerais-je pas l'année 1869 en vous la souhaitant, à vous et aux vôtres,

« bonne et heureuse, accompagnée de plusieurs autres » ? C'est rococo, mais ça me plaît. Maintenant, causons.

Non, « je ne me brûle pas le sang », car jamais je ne me suis mieux porté. On m'a trouvé à Paris « frais comme une jeune fille », et les gens qui ignorent ma biographie ont attribué cette apparence de santé à l'air de la campagne. Voilà ce que c'est que les idées reçues. Chacun a son hygiène. Moi, quand je n'ai pas faim, la seule chose que je puisse manger c'est du pain sec. Et les mets les plus indigestes, tels que des pommes à cidre vertes et du lard, sont ce qui me retire les maux d'estomac. Ainsi de suite. Un homme qui n'a pas le sens commun ne doit pas vivre d'après les règles du sens commun.

Quant à ma rage de travail, je la comparerai à une dartre. Je me gratte en criant. C'est à la fois un plaisir et un supplice. Et je ne fais rien de ce que je veux ! Car on ne choisit pas ses sujets, ils s'imposent. Trouverai-je jamais le mien ? Me tombera-t-il du ciel une idée en rapport complet avec mon tempérament ? Pourrai-je faire un livre où je me donnerai tout entier ? Il

me semble, dans mes moments de vanité, que je commence à entrevoir ce que doit être un roman. Mais j'en ai encore trois ou quatre à écrire avant celui-là (qui est d'ailleurs fort vague), et au train dont je vais, c'est tout au plus si j'écrirai ces trois ou quatre. Je suis comme M. Prudhomme, qui trouve que la plus belle église serait celle qui aurait à la fois la flèche de Strasbourg, la colonnade de Saint-Pierre, le portique du Parthénon, etc. J'ai des *idéaux* contradictoires. De là embarras, arrêt, impuissance.

Que « la claustration où je me condamne soit un état de délices », non. Mais que faire? Se griser avec de l'encre vaut mieux que se griser avec de l'eau-de-vie. La muse, si revêche qu'elle soit, donne moins de chagrins que la femme. *Je ne peux accorder l'une avec l'autre*. Il faut opter. Mon choix est fait et depuis longtemps. Reste l'histoire des sens. Ils ont toujours été mes serviteurs. Même au temps de ma plus verte jeunesse, j'en faisais absolument ce que je voulais. Je touche à la cinquantaine et ce n'est pas leur fougue qui m'embarrasse.

Ce régime-là n'est pas drôle, j'en conviens.

On a des moments de vide et d'horrible ennui. Mais ils deviennent de plus en plus rares à mesure qu'on vieillit. Enfin, *vivre* me semble un métier pour lequel je ne suis pas fait, et cependant !

Je suis resté à Paris trois jours, que j'ai employés à chercher des renseignements et à faire des courses pour mon bouquin. J'étais si exténué vendredi dernier, que je me suis couché à sept heures du soir. Telles sont mes folles orgies dans la capitale.

J'ai trouvé les de Goncourt dans l'admiration frénétique (*sic*) d'un ouvrage intitulé : *Histoire de ma vie, par G. Sand.* Ce qui prouve de leur part plus de bon goût que d'érudition. Ils voulaient même vous écrire pour vous exprimer toute leur admiration. (En revanche, j'ai trouvé *** stupide. Il compare Feydeau à Chateaubriand, admire beaucoup le *Lépreux de la cité d'Aoste,* trouve *Don Quichotte* ennuyeux, etc.)

Remarquez-vous combien le sens littéraire est rare ? La connaissance des langues, l'archéologie, l'histoire, etc., tout cela devrait servir, pourtant ! Eh bien, pas du tout ! Les gens soi-disant éclairés

deviennent de plus en plus ineptes en fait d'art. Ce qui est l'art même leur échappe. Les gloses sont pour eux chose plus importante que le texte. Ils font plus de cas des béquilles que des jambes.

XXXVII

Jeudi soir... 1869.

Savez-vous, chère maître, que c'est très gentil à nous deux de nous être écrit simultanément pendant la nuit de la Saint-Sylvestre? Il y a un fort croc, décidément.

Je ne vois personne, je ne sais rien, je vis comme un ours empaillé. La semaine dernière, cependant, j'ai été à Rouen, dans les salons de la préfecture! Oui, pour signer le contrat de mariage de la fille du préfet. Mes compatriotes ont des binettes gigantesques et je me suis très amusé.

Pourquoi ne sent-on pas le comique, quand on est jeune?

J'ai envoyé votre lettre aux Goncourt, tout de suite, bien entendu. Je vous assure (derechef) qu'ils sont très gentils, et il y a tant de pignoufs!

C'est un produit du XIXe siècle que pignouf. Nous arrivons même à pignouflard qui est son fils et à pignouflarde qui est sa bru.

Connaissez-vous des détails sur l'incident Sainte-Beuve? Moi, pas un. Est-ce qu'il lâche décidément l'Empire? Il a donc cédé à *celui* de la colère? Pardon.

XXXVIII

Nuit de mardi ... 1869.

Ce que j'en dis, chère maître? S'il faut exalter ou réprimer la sensibilité des enfants? Il me semble qu'il ne faut avoir là-dessus aucun parti pris. C'est selon qu'ils inclinent vers le trop ou

le trop peu. On ne change pas le fond, d'ailleurs. Il y a des natures tendres et des natures sèches, irrémédiablement. Et puis, le même spectacle, la même leçon peut produire des effets opposés. Rien n'aurait dû me durcir plus que d'avoir été élevé dans un hôpital et d'avoir joué, tout enfant, dans un amphithéâtre de dissection? Personne n'est pourtant plus apitoyable que moi sur les douleurs physiques. Il est vrai que je suis le fils d'un homme qui était extrêmement humain, sensible dans la bonne acception du mot. La vue d'un chien souffrant lui mouillait les paupières. Il n'en faisait pas moins bien ses opérations chirurgicales, et il en a inventé quelques-unes de terribles.

« Ne montrer aux petits que le doux et le bon de la vie jusqu'au moment où la raison peut les aider à accepter ou à combattre le mauvais. » Tel n'est pas mon avis. Car il doit se produire alors dans leur cœur quelque chose d'affreux, un désenchantement infini. Et puis, comment la raison pourrait-elle se former, si elle ne s'applique pas (ou si on ne l'applique pas journellement) à distinguer le bien du mal? La vie doit

être une éducation incessante, il faut tout apprendre, depuis parler jusqu'à mourir.

Vous me dites des choses bien vraies sur l'inscience des enfants. Celui qui lirait nettement dans ces petits cerveaux y saisirait les racines mêmes du genre humain, l'origine des dieux, la sève qui produit plus tard les actions, etc. Un nègre qui parle à son idole, et un enfant à sa poupée, me semblent près l'un de l'autre.

L'enfant et le barbare (le primitif) ne distinguent pas le réel du fantastique. Je me souviens très nettement qu'à cinq ou six ans je voulais « envoyer mon cœur » à une petite fille dont j'étais amoureux (je dis mon cœur matériel). Je le voyais au milieu de la paille, dans une bourriche, une bourriche d'huîtres !

Mais personne n'a été si loin que vous dans ces analyses. Il y a dans l'*Histoire de ma vie* des pages là-dessus qui sont d'une profondeur démesurée. Ce que je dis est vrai, puisque les esprits les plus éloignés du vôtre sont restés ébahis devant elles. Témoin les de Goncourt.

Ce bon Tourgueneff doit être à Paris à la fin de

mars. Ce qui serait gentil, ce serait de dîner tous les trois ensemble.

Je repense à Sainte-Beuve. Sans doute on peut se passer de 30,000 livres de rente. Mais il y a quelque chose de plus facile encore : c'est, quand on les a, de ne pas débagouler, toutes les semaines, dans les journaux. Pourquoi ne fait-il pas de livres puisqu'il est riche et qu'il a du talent?

Je relis en ce moment *Don Quichotte*. Quel gigantesque bouquin! Y en a-t-il un plus beau?

XXXIX

Croisset, mardi 2 février 1869.

Ma chère maître,

Vous voyez en votre vieux troubadour un homme éreinté. J'ai passé huit jours à Paris, à la recherche de renseignements assommants (sept à neuf heures de fiacre tous les jours, ce

qui est un joli moyen de faire fortune avec la littérature). Enfin!

Je viens de relire mon plan. Tout ce que j'ai encore à écrire m'épouvante ou plutôt m'écœure à vomir. Il en est toujours ainsi, quand je me remets au travail. C'est alors que je m'ennuie, que je m'ennuie, que je m'ennuie! Mais cette fois dépasse toutes les autres! Voilà pourquoi je redoute tant les interruptions dans la pioche. Je ne pouvais faire autrement, cependant. Je me suis trimballé aux Pompes funèbres, au Père-Lachaise, dans la vallée de Montmorency, le long des boutiques d'objets religieux, etc.

Bref, j'en ai encore pour quatre ou cinq mois. Quel bon « ouf » je pousserai quand ce sera fini, et que je ne suis pas près de refaire des bourgeois! Il est temps que je m'amuse.

J'ai vu Sainte-Beuve et la princesse Mathilde, et je connais à fond l'histoire de leur rupture qui me paraît irrévocable. Sainte-Beuve a été indigné contre Dalloz et est passé au *Temps*. La princesse l'a supplié de n'en rien faire. Il ne l'a pas écoutée. Voilà tout. Mon jugement là-dessus, si vous tenez à le savoir, est celui-ci. Le premier tort est

à la princesse qui a été vive; mais le second et le plus grave est au père Beuve qui ne s'est pas conduit en galant homme. Quand on a pour ami un aussi bon bougre, et que cet ami vous a donné trente mille livres de rente, on lui doit des égards. Il me semble qu'à la place de Sainte-Beuve j'aurais dit : « Ça vous déplaît, n'en parlons plus! » Il a manqué de manières et d'attitude. Ce qui m'a un peu dégoûté, entre nous, c'est l'éloge qu'il m'a fait de l'empereur! oui, à moi, l'éloge de Badinguet! — Et nous étions seuls!

La princesse avait pris, dès le début, la chose trop sérieusement. Je le lui ai écrit, en donnant raison à Sainte-Beuve, lequel, j'en suis sûr, m'a trouvé froid. C'est alors que, pour se justifier par devers moi, il m'a fait ces protestations d'amour Isidorien qui m'ont un peu humilié; car c'était me prendre pour un franc imbécile.

Je crois qu'il se prépare des funérailles à la Béranger et que la popularité d'Hugo le rend jaloux. Pourquoi écrire dans les journaux quand on peut faire des livres et qu'on ne crève pas de faim? Il est loin d'être un sage, celui-là; il n'est pas comme vous!

Votre force me charme et me stupéfie. Je dis la force de toute la personne, pas celle du cerveau seulement.

Vous me parlez de la critique dans votre dernière lettre, en me disant qu'elle disparaîtra prochainement. Je crois, au contraire, qu'elle est tout au plus à son aurore. On a pris le contrepied de la précédente, mais rien de plus. Du temps de La Harpe on était grammairien, du temps de Sainte-Beuve et de Taine on est historien. Quand sera-t-on artiste, rien qu'artiste, mais bien artiste? Où connaissez-vous une critique qui s'inquiète de l'œuvre en *soi*, d'une façon intense? On analyse très finement le milieu où elle s'est produite et les causes qui l'ont amenée; mais la poétique *insciente ?* d'où elle résulte? sa composition, son style? le point de vue de l'auteur? Jamais.

Il faudrait pour cette critique-là une grande imagination et une grande bonté, je veux dire une faculté d'enthousiasme toujours prête, et puis du *goût,* qualité rare, même dans les meilleurs, si bien qu'on n'en parle plus du tout.

Ce qui m'indigne tous les jours, c'est de voir

mettre sur le même rang un chef-d'œuvre et une turpitude. On exalte les petits et on rabaisse les grands, rien n'est plus bête ni plus immoral.

J'ai été pris au Père-Lachaise d'un dégoût de l'humanité profond et douloureux. Vous n'imaginez pas le fétichisme des tombeaux. Le vrai Parisien est plus idolâtre qu'un nègre! Ça m'a donné envie de me coucher dans une des fosses.

Et les gens *avancés* croient qu'il n'y a rien de mieux à faire que de réhabiliter Robespierre! Voir le livre de Hamel! Si la République revenait, ils rebéniraient les arbres de la liberté par politique et croyant cette mesure-là forte.

Quand se verra-t-on? Je compte être à Paris de Pâques à la fin de mai. Cet été, j'irai vous voir à Nohant. Je le jure.

XL

... 1869.

Ma prédiction s'est réalisée; mon ami X... n'a gagné à sa candidature que du ridicule. C'est bien

fait. Quand un homme de style s'abaisse à l'action, il déchoit et doit être puni. Et puis, est-ce qu'il s'agit de politique, maintenant! Les citoyens qui s'échauffent pour ou contre l'Empire ou la République, me semblent aussi utiles que ceux qui discutaient sur la grâce efficace ou la grâce efficiente. La politique est morte comme la théologie! Elle a eu trois cents ans d'existence, c'est bien assez.

Moi, présentement, je suis perdu dans les Pères de l'Église. Quant à mon roman *l'Éducation sentimentale*, je n'y pense plus, Dieu merci. Il est recopié. D'autres mains y ont passé. Donc la chose n'est plus mienne. Elle n'existe plus, bonsoir. J'ai repris ma vieille toquade de *Saint Antoine*. J'ai relu mes notes, je refais un nouveau plan et je dévore les mémoires ecclésiastiques de Le Nain de Tillemont. J'espère parvenir à trouver un lien logique (et partant un intérêt dramatique) entre les différentes hallucinations du Saint. Ce milieu extravagant me plaît et je m'y plonge, voilà.

Mon pauvre Bouilhet m'embête. Il est dans un tel état nerveux qu'on lui a conseillé de faire un

petit voyage dans le midi de la France. Il est gagné par une hypocondrie invincible. Est-ce drôle! lui qui était si gai, autrefois!

Mon Dieu! comme la vie des Pères du désert est chose belle et farce! Mais c'étaient tous boudhistes, sans doute. Voilà un problème chic à travailler et sa solution importerait plus que l'élection d'un académicien. Oh! hommes de peu de foi! Vive saint Polycarpe!

Fangeat, reparu ces jours derniers, est le citoyen qui le 25 février 1848 a demandé la mort de Louis-Philippe « sans jugement ». C'est comme ça qu'on sert la cause du progrès.

XLI

... 1869.

Quelle bonne et charmante lettre que la vôtre, maître adoré! Il n'y a donc plus que vous, ma parole d'honneur! Je finis par le croire. Un vent de bêtise et de folie souffle maintenant sur le

monde. Ceux qui se tiennent debout, fermes et droits, sont rares.

Voici ce que j'ai voulu dire en écrivant que le temps de la politique était passé. Au XVIIIe siècle, l'affaire capitale était la diplomatie. « Le secret des cabinets » existait réellement. Les peuples se laissaient encore assez conduire pour qu'on les séparât et qu'on les confondît. Cet ordre de choses me paraît avoir dit son dernier mot en 1815. Depuis lors, on n'a guère fait autre chose que de disputer sur la forme extérieure qu'il convient de donner à l'être fantastique et odieux appelé l'État.

L'expérience prouve (il me semble) qu'aucune forme ne contient le bien en soi ; orléanisme, république, empire, ne veulent plus rien dire, puisque les idées les plus contradictoires peuvent entrer dans chacun de ces casiers. Tous les drapeaux ont été tellement souillés de sang et de m.... qu'il est temps de n'en plus avoir du tout. A bas les mots ! Plus de symboles ni de fétiches ! La grande moralité de ce règne-ci sera de prouver que le suffrage universel est aussi bête que le droit divin, quoiqu'un peu moins odieux!

La question est donc déplacée. Il ne s'agit plus de rêver la meilleure forme de gouvernement, puisque toutes se valent, mais de faire prévaloir la science. Voilà le plus pressé. Le reste s'ensuivra fatalement. Les hommes purement intellectuels ont rendu plus de services au genre humain que tous les Saint-Vincent de Paul du monde! Et la politique sera une éternelle niaiserie tant qu'elle ne sera pas une dépendance de la science. Le gouvernement d'un pays doit être une section de l'Institut, et la dernière de toutes.

Avant de vous occuper de caisses de secours, et même d'agriculture, envoyez dans tous les villages de France des Robert Houdin pour faire des miracles! Le plus grand crime d'Isidore, c'est la crasse où il laisse notre belle patrie. *Dixi.*

J'admire les occupations de Maurice et sa vie si salubre. Mais je ne suis pas capable de l'imiter. La nature, loin de me fortifier, m'épuise. Quand je me couche sur l'herbe, il me semble que je suis déjà sous terre et que les pieds de salade commencent à pousser dans mon ventre. Votre troubadour est un homme naturellement mal-

sain. Je n'aime la campagne qu'en voyage, parce qu'alors l'indépendance de mon individu me fait passer par-dessus la conscience de mon néant.

XLII

... 1869.

Chère bon maître adoré,

Je veux, depuis plusieurs jours, vous écrire une longue lettre où je vous aurais dit tout ce que j'ai ressenti depuis un mois. C'est drôle. J'ai passé par des états différents et bizarres. Mais je n'ai pas de temps ni de repos d'esprit pour me recueillir suffisamment.

Ne vous inquiétez pas de votre troubadour. Il aura toujours « son indépendance et sa liberté », parce qu'il fera comme il a toujours fait. Il a tout lâché plutôt que de subir une obligation quelconque, et puis, avec l'âge, les besoins diminuent. Je ne souffre plus de ne pas vivre dans des Alhambra.

Ce qui me ferait du bien maintenant, ce serait de me jeter furieusement dans *Saint Antoine*, mais je n'ai même pas le temps de lire.

Ouïssez ceci : Votre pièce primitivement devait passer après *Aïssé ;* puis il a été convenu qu'elle passerait *avant*. Or, Chilly et Duquesnel veulent maintenant qu'elle passe après, uniquement pour « profiter de l'occasion », pour profiter de la mort de mon pauvre Bouilhet. Ils vous donneront un « dédommagement quelconque ». Eh bien, moi, qui suis le propriétaire et le maître d'*Aïssé* comme si j'en étais l'auteur, je ne veux pas de ça. Je ne veux pas, entendez-vous, que vous vous gêniez en rien.

Vous croyez que je suis doux comme un mouton? Détrompez-vous, et faites absolument comme si *Aïssé* n'existait pas ; et surtout pas de délicatesse, hein? Ça m'offenserait. Entre simples amis, on se doit des égards et des politesses, mais de vous à moi, ça me semblerait peu convenable ; nous ne nous devons rien du tout que nous aimer.

Je crois que les directeurs de l'Odéon regretteront Bouilhet de toutes les manières. Je serai

moins commode que lui aux répétitions. Je voudrais bien vous lire *Aïssé,* afin d'en causer un peu; quelques-uns des acteurs qu'on propose, sont, selon moi, impossibles. C'est dur d'avoir affaire à des illettrés.

XLIII

... 1869.

Non, chère maître! Je ne suis pas malade, mais j'ai été occupé par mon déménagement de Paris et par ma réinstallation à Croisset. Puis ma mère a été fortement indisposée. Elle va bien maintenant; puis j'ai eu à débrouiller le reste des papiers de mon pauvre Bouilhet, dont j'ai commencé la notice. J'ai écrit cette semaine près de six pages, ce qui pour moi est bien beau; ce travail m'est très pénible de toute façon. Le difficile, c'est de savoir quoi ne pas dire. Je me soulagerai un peu en dégoisant deux ou trois opinions dogmatiques sur l'art d'écrire. Ce sera

l'occasion d'exprimer ce que je pense; chose douce et dont je me suis toujours privé.

Vous me dites des choses bien belles et bien bonnes aussi pour me redonner du courage. Je n'en ai guère, mais je fais comme si j'en avais, ce qui revient peut-être au même.

Je ne sens plus le besoin d'écrire, parce que j'écrivais spécialement pour un seul être qui n'est plus. Voilà le vrai! et cependant je continuerai à écrire. Mais le goût n'y est plus, l'entraînement est parti. Il y a si peu de gens qui aiment ce que j'aime, qui s'inquiètent de ce qui me préoccupe! Connaissez-vous dans ce Paris, qui est si grand, une *seule* maison où l'on parle de littérature? Et quand elle se trouve abordée incidemment, c'est toujours par ses côtés subalternes et extérieurs, la question de succès, de moralité, d'utilité, d'à-propos, etc. Il me semble que je deviens un fossile, un être sans rapport avec la création environnante.

Je ne demanderais pas mieux que de me rejeter sur une affection nouvelle. Mais comment? Presque tous mes vieux amis sont mariés, officiels, pensent à leur petit commerce tout le long

de l'année, à la chasse pendant les vacances et au whist après leur dîner. Je n'en connais pas un qui soit capable de passer avec moi une après-midi à lire un poète. Ils ont leurs affaires; moi, je n'ai pas d'affaires. Notez que je suis dans la même position sociale où je me trouvais à dix-huit ans. Ma nièce, que j'aime comme ma fille, n'habite pas avec moi, et ma pauvre bonne femme de mère devient si vieille que toute conversation (en dehors de sa santé) est impossible avec elle. Tout cela fait une existence peu folichonne.

Quant aux dames, « ma petite localité » n'en fournit pas, et puis, quand même! Je n'ai jamais pu emboîter Vénus avec Apollon. C'est l'un ou l'autre, étant un homme d'excès, un monsieur tout entier à ce qu'il pratique.

Je me répète le mot de Gœthe : « Par delà les tombes en avant », et j'espère m'habituer à mon vide, mais rien de plus.

Plus je vous connais, vous, plus je vous admire ; comme vous êtes forte!

Mais vous êtes trop bonne d'avoir écrit derechef à l'enfant d'Israël. *Qu'il garde son or!!!* Ce

gaillard-là ne se doute pas de sa beauté. Il se croyait peut-être très généreux en me proposant de me prêter de l'argent sans intérêt, *mais à condition* que je me lierais par un nouveau traité. Je ne lui en veux pas du tout, car il ne m'a pas blessé ; il n'a pas trouvé le joint sensible.

A part un peu de Spinoza et de Plutarque, je n'ai rien lu depuis mon retour, étant tout occupé par mon travail présent. C'est une besogne qui me mènera jusqu'à la fin de juillet. J'ai hâte d'en être quitte pour me relancer dans les extravagances du bon Saint Antoine, mais j'ai peur de n'être pas *assez monté*.

C'est une belle histoire, n'est-ce pas, que celle de *Mademoiselle d'Hauterive*. Ce suicide d'amoureux pour fuir la misère doit inspirer de belles phrases morales à Prudhomme. Moi, je le comprends. Ce n'est pas américain ce qu'ils ont fait, mais comme c'est latin et antique ! Ils n'étaient pas forts, mais peut-être très délicats.

XLIV

Chère maître,

Non! pas de sacrifices! tant pis! Si je ne regardais les affaires de Bouilhet comme miennes absolument, j'aurais accepté tout de suite votre proposition. Mais 1° c'est mon affaire; 2° les morts ne doivent pas nuire aux vivants.

Mais j'en veux à ces messieurs, je ne vous le cache pas, de ne nous avoir rien dit du Latour Saint-Ybars. Car ledit Latour est reçu depuis longtemps. Pourquoi n'en savions-nous rien?

Bref, que Chilly m'écrive la lettre dont nous sommes convenus mercredi et qu'il n'en soit plus question.

Il me semble que vous pouvez être jouée le 15 décembre, si l'*Affranchie* commence vers le 20 novembre. Deux mois et demi font environ cinquante représentations; si vous les dépassez, *Aïssé* ne se présentera que l'année prochaine.

Donc, c'est convenu puisqu'on ne peut pas

supprimer Latour Saint-Ybars; vous passerez après lui et *Aïssé* ensuite, si je le juge convenable.

Nous nous verrons samedi à l'enterrement du pauvre Sainte-Beuve. Comme la petite bande diminue! comme les rares naufragés du radeau de la Méduse disparaissent!

Mille tendresses.

XLV

... 1870.

Chère bon maître,

Votre vieux troubadour est fortement dénigré par les feuilles. Lisez le *Constitutionnel* de lundi dernier, le *Gaulois* de ce matin, c'est carré et net. On me traite de crétin et de canaille. L'article de Barbey d'Aurevilly (*Constitutionnel*) est, en ce genre, un modèle, et celui du bon Sarcey, quoique moins violent, ne lui cède en rien. Ces messieurs réclament au nom de la morale et de

l'Idéal! J'ai eu aussi des éreintements dans le *Figaro* et dans *Paris*, par Cesena et Duranty. Je m'en fiche profondément! ce qui n'empêche pas que je suis étonné par tant de haine et de mauvaise foi.

La *Tribune*, le *Pays* et l'*Opinion nationale* m'ont en revanche fort exalté... Quant aux amis, aux personnes qui ont reçu un exemplaire orné de ma griffe, elles ont peur de se compromettre et on me parle de tout autre chose. Les braves sont rares. Le livre se vend néanmoins très bien malgré la politique, et Lévy m'a l'air content.

Je sais que les bourgeois de Rouen sont furieux contre moi, « à cause du père Roque et du cancan des Tuileries ». Ils trouvent qu'on devrait empêcher de publier des livres comme ça (textuel), que je donne la main aux Rouges, que je suis bien capable d'attiser les passions révolutionnaires, etc., etc! Bref, je recueille, jusqu'à présent, très peu de lauriers, et aucune feuille de rose ne me blesse.

Je vous ai dit, n'est-ce pas, que je retravaillais la Féerie? (Je fais maintenant un tableau des courses et j'ai enlevé tout ce qui me semblait

poncif). Raphaël Félix ne m'a pas l'air empressé de la connaître. Problème!

Tous les journaux citent comme preuve de ma bassesse l'épisode de la Turque que l'on dénature, bien entendu, et Sarcey me compare au marquis de Sade, qu'il avoue n'avoir pas lu!..

Tout ça ne me dévisse nullement. Mais je me demande à quoi bon imprimer?

XLVI

Mardi, 4 h. 1870.

Chère maître,

Votre vieux troubadour est trépigné et d'une façon inouïe. Les gens qui ont lu mon roman craignent de m'en parler, par peur de se compromettre ou par pitié pour moi. Les plus indulgents trouvent que je n'ai fait que des tableaux et que la composition, le dessin manquent absolument!

Saint-Victor, qui prône les livres d'Arsène

Houssaye, ne veut pas faire d'article sur le mien, le trouvant trop mauvais. Voilà. Théo est absent, et personne, absolument personne, ne prend ma défense.

Autre histoire : hier Raphaël et Michel Lévy ont entendu la lecture de la Féerie. Applaudissements, enthousiasme. J'ai vu le moment où le traité allait être signé, séance tenante. Raphaël a si bien compris la pièce, qu'il m'a fait deux ou trois critiques *excellentes*. Je l'ai trouvé, d'ailleurs, un charmant garçon. Il m'a demandé jusqu'à samedi pour me donner une réponse défini tive. Puis, tout à l'heure, lettre (fort polie) dudit Raphaël où il me déclare que la Féerie l'entraînerait à des dépenses trop considérables pour lui. Enfoncé derechef. Il faut se tourner d'un autre côté. Rien de neuf à l'Odéon.

Sarcey a republié un second article contre moi. Barbey d'Aurevilly prétend que je salis le ruisseau en m'y lavant (*sic*). Tout cela ne me démonte nullement.

XLVII

Vendredi, 10 h. du soir, 1870.

Chère maître, bon comme du bon pain,

Je vous ai, tantôt, envoyé par le télégraphe ce mot : « A Girardin. » La *Liberté* insérera votre article, tout de suite. Que dites-vous de mon ami Saint-Victor, qui a refusé d'en faire un, trouvant « le livre mauvais »? Vous n'avez pas tant de conscience que cela, vous!

Je continue à être roulé dans la fange. La *Gironde* m'appelle Prudhomme. Cela me paraît neuf.

Comment vous remercier? J'éprouve le besoin de vous dire des tendresses. J'en ai tant dans le cœur qu'il ne m'en vient pas une au bout des doigts. Quelle brave femme vous faites, et quel brave homme! Sans compter le reste!

XLVIII

Mercredi après-midi ... 1870.

Chère maître,

Votre commission était faite hier à une heure. La princesse a, devant moi, pris une petite note sur votre affaire pour s'en occuper immédiatement. Elle m'a paru très contente de pouvoir vous rendre service.

On ne parle que de la mort de Noir! Le sentiment général est la peur, pas autre chose!

Dans quelles tristes mœurs nous sommes plongés! Il y a tant de bêtise dans l'air qu'on devient féroce. Je suis moins indigné que dégoûté! Que dites-vous de ces messieurs qui viennent parlementer munis de pistolets et de cannes à dard? Et de cet autre, de ce prince qui vit au milieu d'un arsenal et qui en use? Joli! Joli!

Quelle chouette lettre vous m'avez écrite avant-hier! Mais votre amitié vous aveugle, chère bon

maître. Je n'appartiens pas à la famille de ceux dont vous parlez. Moi qui me connais, je sais ce qui me manque! Et il me manque énormément!

En perdant mon pauvre Bouilhet, j'ai perdu mon accoucheur, celui qui voyait dans ma pensée plus clairement que moi-même. Sa mort m'a laissé un vide dont je m'aperçois chaque jour davantage.

A quoi bon faire des concessions? Pourquoi se forcer? Je suis bien résolu, au contraire, à écrire désormais pour mon agrément personnel, et sans nulle contrainte. Advienne que pourra!

XLIX

17 mars 1870.

Chère maître,

J'ai reçu hier au soir un télégramme de Mme Cornu portant ces mots : « Venez chez moi,

affaire pressée. » Je me suis donc transporté chez elle, aujourd'hui, et voici l'histoire.

L'impératrice prétend que vous avez fait à sa personne des allusions fort désobligeantes dans le dernier numéro de la *Revue!* « Comment? moi que tout le monde attaque maintenant! Je n'aurais pas cru ça! et je voulais la faire nommer de l'Académie! Mais que lui ai-je donc fait? etc., etc. » Bref, elle est désolée, et l'empereur aussi! Lui n'était pas indigné, *mais prostré* (*sic*).

Mme Cornu lui a représenté en vain qu'elle se trompait et que vous n'aviez voulu faire aucune allusion.

Ici, une théorie de la manière dont on compose des romans.

« Eh bien, alors, qu'elle écrive dans les journaux qu'elle n'a pas voulu me blesser.

— C'est ce qu'elle ne fera pas, j'en réponds.

— Écrivez-lui pour qu'elle vous le dise.

— Je ne me permettrai pas cette démarche.

— Mais je voudrais savoir la vérité, cependant! Connaissez-vous quelqu'un qui... Alors Mme Cornu m'a nommé.

— Oh! ne dites pas que je vous ai parlé de ça! »

Tel est le dialogue que Mme Cornu m'a rapporté. Elle désire que vous m'écriviez une lettre où vous me direz que l'impératrice ne vous a pas servi de modèle. J'enverrai cette lettre à Mme Cornu, qui la fera passer à l'impératrice.

Je trouve cette histoire stupide et ces gens-là sont bien délicats! On nous en dit d'autres à nous!

Maintenant, chère maître du bon Dieu, vous ferez absolument ce qui vous conviendra.

L'impératrice a toujours été très aimable pour moi et je ne serais pas fâché de lui être agréable. J'ai lu le fameux passage. Je n'y vois rien de blessant. Mais les cervelles de femme sont si drôles!

Je suis bien fatigué de la mienne (ma cervelle) ou plutôt elle est bien bas pour le quart d'heure! J'ai beau travailler, ça ne va pas! ça ne va pas! Tout m'irrite et me blesse; et comme je me contiens devant le monde, je suis pris, de temps à autre, par des crises de larmes où il me semble que je vais crever. Je sens enfin une chose toute

nouvelle : les approches de la vieillesse. L'ombre m'envahit, comme dirait Victor Hugo.

Mme Cornu m'a parlé avec enthousiasme d'une lettre que vous lui avez écrite sur une méthode d'enseignement.

L

... 1870.

Chère maître,

Je viens d'envoyer votre lettre (dont je vous remercie) à Mme Cornu, en l'insérant dans une épître de votre troubadour où je me permets de dire vertement ma façon de penser.

Les deux papiers seront mis sous les yeux de la *dame* et lui apprendront un peu d'esthétique.

Hier soir j'ai vu l'*Autre*, et j'ai pleuré à diverses reprises. Ça m'a fait du bien. Voilà! Comme c'est tendre et exaltant! Quelle jolie œuvre, et comme on aime l'auteur! Vous m'avez bien manqué. J'avais besoin de vous bécotter

comme un petit enfant. Mon cœur oppressé s'est détendu, merci. Je crois que ça va aller mieux! Il y avait beaucoup de monde. Berton et son fils ont été rappelés deux fois.

LI

Lundi matin, 11 heures, 1870.

Je sentais qu'il vous était arrivé quelque chose de fâcheux, puisque je venais de vous écrire pour savoir de vos nouvelles, quand on m'a apporté votre lettre de ce matin. J'ai repêché la mienne chez le portier; en voici une seconde.

Pauvre chère maître! Comme vous avez dû être inquiète? et Mme Maurice aussi! Vous ne me dites pas ce qu'il a eu (Maurice)? Dans quelques jours, avant la fin de la semaine, écrivez-moi pour m'affirmer que tout est bien fini. La faute en est, je crois, à l'abominable hiver dont nous sortons! On n'entend parler que de maladies et d'enterrements! Mon pauvre larbin est toujours

à la maison Dubois et je suis navré quand je vais le voir. Voilà deux mois qu'il reste sur son lit, en proie à des souffrances atroces.

Quant à moi, ça va mieux. J'ai lu énormément. Je me suis surmené et me revoilà à peu près sur pattes. L'amas de noir que j'ai au fond du cœur est un peu plus gros, voilà tout. Mais, dans quelque temps, je l'espère, on ne s'en apercevra pas. Je passe mes jours à la bibliothèque de l'Institut. Celle de l'Arsenal me prête des livres que je lis le soir, et je recommence le lendemain. Au commencement de mai, je m'en retournerai à Croisset. Mais je vous verrai d'ici là. Tout va se remettre avec le soleil.

La belle dame en question m'a fait, à votre endroit, les excuses les plus convenables, m'affirmant qu'elle n'avait « jamais eu l'intention d'insulter le génie ».

Certainement, je veux bien connaître M. F*** ; puisqu'il est un des vôtres, je l'aimerai.

LII

Mardi matin... 1870.

Chère maître,

Ce n'est pas le séjour de Paris qui me fatigue, mais la série de chagrins que j'ai reçus depuis huit mois ! Je ne travaille pas trop, car sans le travail, que serais-je devenu ? J'ai bien du mal à être raisonnable, cependant. Je suis submergé par une mélancolie noire, qui revient à propos de tout et de rien, plusieurs fois dans la journée. Puis, ça se passe et ça recommence. Il y a peut-être trop longtemps que je n'ai écrit ? Le déversoir nerveux fait défaut.

Dès que je serai à Croisset, je commencerai la notice sur mon pauvre Bouilhet, besogne pénible et douloureuse dont j'ai hâte d'être débarrassé pour me mettre à *Saint Antoine*. Comme c'est un sujet extravagant, j'espère qu'il me divertira.

J'ai vu votre médecin, le sieur F***, qui m'a

paru fort étrange et un peu fol, entre nous. Il doit être content de moi, car je l'ai laissé parler tout le temps. Il y a de grands éclairs dans ses conversations, des choses qui éblouissent un moment, puis on n'y voit plus goutte.

LIII

Paris, jeudi.

M. X*** m'a envoyé de vos nouvelles samedi : ainsi donc je sais que tout va bien là-bas et que vous n'avez plus d'inquiétude, chère maître. Mais vous, personnellement, comment ça va-t-il? La quinzaine est près d'expirer et je ne vous vois pas venir.

L'humeur continue à n'être pas folichonne. Je me livre toujours à des lectures abominables, mais il est temps que je m'arrête, car je commence à me dégoûter de mon sujet.

Lisez-vous le fort bouquin de Taine? Moi, j'ai avalé le premier volume avec infiniment de plaisir. Dans cinquante ans, peut-être ce sera la

philosophie qui sera enseignée dans les collèges.

Et la préface des *Idées de M. Aubray?*

Comme j'ai envie de vous voir et de jaboter avec vous !

LIV

Vendredi, 9 heures du soir... 1870.

Chère bon maître,

Michel Lévy est entré chez moi, tout à l'heure, à six heures, et après m'avoir parlé de choses et d'autres : « Mme Sand m'a écrit que vous étiez gêné. »

C'est vrai ! je le suis toujours !

Eh bien, là-dessus il s'est embarqué dans une série de phrases tendant à me prouver qu'il ne gagnait pas d'argent dans son métier, qu'il était même obligé d'en emprunter pour sa bâtisse près de l'Opéra et qu'il n'avait pas encore fait ses frais avec l'*Éducation sentimentale*. Bref,

savez-vous ce qu'il me propose? Me *prêter*, sans intérêt, trois à quatre mille francs, à *condition* que mon prochain roman lui appartiendra aux mêmes conditions, c'est-à-dire moyennant huit mille francs le volume. S'il ne m'a pas répété trente fois : « C'est pour vous obliger, ma parole d'honneur, » je veux être pendu.

Je ne manque pas d'amis, à commencer par vous, qui me prêteraient de l'argent *sans intérêt*. Mais, Dieu merci, je n'en suis pas là. A moins d'un besoin *pressant*, je ne comprends pas qu'on fasse des emprunts, car il faut tôt ou tard les rendre, et on n'en est pas plus avancé.

Problème psychologique : Pourquoi suis-je *très gai* depuis la visite de Michel Lévy? Mon pauvre Bouilhet me disait souvent : « Il n'y a pas d'homme plus moral, ni qui aime plus l'immoralité que toi : une sottise te réjouit. » Il y a du vrai là dedans. Est-ce un effet de mon orgueil? ou par une certaine perversité?

Bonsoir, après tout! Ce ne sont pas ces choses-là qui m'émeuvent. Je me contente de répéter, avec Athalie :

Dieu des Juifs, tu l'emportes!

Et je n'y pense plus.

Je vous prie même de ne plus en parler à Lévy quand vous lui écrirez ou le verrez. Il aura de moi la préface du volume de vers de Bouilhet. Quant au reste, j'entends désormais être parfaitement libre.

N I ni, c'est fini !

J'ai revu le docteur *** hier chez Dumas. « Estrange bonhomme. » J'aurais besoin d'un dictionnaire pour le comprendre.

Vous n'avez pas l'idée du degré de bêtise où le plébiscite plonge les Parisiens ! C'est à en crever d'ennui. Aussi je m'esbigne.

Avez-vous lu les deux volumes de Taine ?

Je connaissais l'*Éthique de Spinoza,* mais pas du tout le *Tractatus Theologico-politicus*, lequel m'épate, m'éblouit, me transporte d'admiration. Nom de Dieu ! quel homme ! quel cerveau ! quelle science et quel esprit ! Il était plus fort que M. Caro, décidément.

Quand se verra-t-on? Est-ce que je ne peux pas compter sur une petite visite à Croisset? non pas petite, mais une bonne visite. J'ai à vous parler longuement de deux plans.

LV

Dimanche, 26 juin 1870.

On oublie son troubadour qui vient encore d'enterrer un ami ! De sept que nous étions au début des dîners Magny, nous ne sommes plus que trois ! Je suis gorgé de cercueils comme un vieux cimetière ! J'en ai assez, franchement.

Et au milieu de tout cela je continue à travailler ! J'ai fini hier, vaille que vaille, la notice de mon pauvre Bouilhet. Je vais voir s'il n'y a pas moyen de recaler une comédie de lui, en prose. Après quoi, je me mettrai à *Saint Antoine*.

Et vous, chère maître, que devenez-vous avec tous les vôtres ? Ma nièce est dans les Pyrénées et je vis seul avec ma mère qui devient de plus en plus sourde, de sorte que mon existence man-

que de folichonneries absolument. J'aurais besoin d'aller dormir sur une plage chaude. Mais pour cela il me manque le temps et l'argent. Donc il faut pousser ses ratures et piocher le plus possible.

J'irai à Paris au commencement d'août. Puis j'y passerai tout le mois d'octobre pour les répétitions d'*Aïssé*. Mes vacances se borneront à une huitaine de jours passés à Dieppe vers la fin d'août. Voilà mes projets.

C'était lamentable, l'enterrement de Jules de Goncourt. Théo y pleurait à seaux.

LVI

Samedi soir, 2 juillet 1870.

Chère bon maître,

La mort de Barbès m'a bien affligé à cause de vous. L'un et l'autre, nous avons nos deuils. Quel défilé de morts depuis un an! J'en suis abruti

comme si on m'avait donné des coups de bâton sur la tête. Ce qui me désole (car nous rapportons tout à nous), c'est l'effroyable solitude où je vis. Je n'ai plus personne, je dis personne avec qui causer, « qui s'occupe aujourd'hui de faconde et de style ».

A part vous et Tourgueneff, je ne connais pas un mortel avec qui m'épancher sur les choses qui me tiennent le plus au cœur; et vous habitez loin de moi, tous les deux !

Je continue à travailler cependant. J'ai résolu de me mettre à mon *Saint Antoine*, demain ou après-demain. Mais pour commencer un ouvrage de longue haleine il faut avoir une certaine allégresse qui me manque. J'espère cependant que ce travail extravagant va m'empoigner. Oh! comme je voudrais ne plus penser à mon pauvre *moi*, à ma misérable carcasse ! Elle va très bien, la carcasse. Je dors énormément ! « Le coffre est bon », comme disent les bourgeois.

J'ai, dans ces derniers temps, lu des choses théologiques assommantes, que j'ai entremêlées d'un peu de Plutarque et de Spinoza. Je n'ai rien de plus à vous dire.

Le pauvre Edmond de Goncourt est en Champagne chez ses parents. Il m'a promis de venir ici à la fin de ce mois. Je ne crois pas que l'espoir de revoir son frère dans un monde meilleur le console de l'avoir perdu dans celui-ci.

On se paye de mots dans cette question de l'immortalité, car la question est de savoir si le *moi* persiste. L'affirmative me paraît une outrecuidance de notre orgueil, une protestation de notre faiblesse contre l'ordre éternel. La mort n'a peut-être pas plus de secrets à nous révéler que la vie?

Quelle année de malédiction! Il me semble que je suis perdu dans le désert, et je vous assure, chère maître, que je suis brave, pourtant, et que je fais des efforts prodigieux pour être stoïque. Mais la pauvre cervelle est affaiblie par moments. Je n'ai besoin que d'une chose (et celle-là, on ne se la donne pas), c'est d'avoir un enthousiasme quelconque!

Votre avant-dernière était bien triste. Vous aussi, être héroïque, vous vous sentez las! Que sera-ce donc de nous!

Je viens de relire les entretiens de Gœthe et d'Eckermann. Voilà un homme, ce Gœthe! Mais il avait tout celui-là, tout pour lui.

LVII

Croisset, mercredi soir... 1870.

Que devenez-vous, chère maître, vous et les vôtres?

Moi, je suis écœuré, navré, par la bêtise de mes compatriotes. L'irrémédiable barbarie de l'humanité m'emplit d'une tristesse noire. Cet enthousiasme, qui n'a pour mobile aucune idée, me donne envie de crever pour ne plus le voir.

Le bon Français veut se battre : 1° parce qu'il se croit provoqué par la Prusse ; 2° parce que l'état naturel de l'homme est la sauvagerie ; 3° parce que la guerre contient en soi un élément mystique qui transporte les foules.

En sommes-nous revenus aux guerres de races? J'en ai peur. L'effroyable boucherie qui

se prépare n'a pas même un prétexte. C'est l'envie de se battre pour se battre.

Je pleure les ponts coupés, les tunnels défoncés, tout ce travail humain perdu, enfin une négation si radicale.

Le congrès de la paix a tort pour le moment. La civilisation me paraît loin. Hobbes avait raison : *Homo homini lupus*.

J'ai commencé *Saint Antoine,* et ça marcherait peut-être assez bien si je ne pensais pas à la guerre. Et vous ?

Le bourgeois d'ici ne tient plus. Il trouve que la Prusse était trop insolente et veut « se venger ». Vous avez vu qu'un monsieur a proposé à la Chambre le pillage du duché de Bade ! Ah ! que ne puis-je vivre chez les Bédouins !

LVIII

Croisset, mercredi 3 août 1870.

Comment ! chère maître, vous aussi démoralisée, triste ? Que vont devenir les faibles alors ?

Moi, j'ai le cœur serré d'une façon qui m'étonne, et je roule dans une mélancolie sans fond, malgré le travail, malgré le bon *Saint Antoine* qui devait me distraire. Est-ce la suite de mes chagrins réitérés ? C'est possible. Mais la guerre y est pour beaucoup. Il me semble que nous entrons dans le *noir*.

Voilà donc l'*homme naturel*. Faites des théories maintenant ! Vantez le progrès, les lumières et le bon sens des masses, et la douceur du peuple français ! Je vous assure qu'ici on se ferait assommer si on s'avisait de prêcher la paix. Quoi qu'il advienne, nous sommes reculés pour longtemps.

Les guerres de races vont peut-être recommencer? On verra, avant un siècle, plusieurs millions d'hommes s'entre-tuer en une séance. Tout l'Orient contre toute l'Europe, l'ancien monde contre le nouveau ! Pourquoi pas ? Les grands travaux collectifs comme l'isthme de Suez sont peut-être, sous une autre forme, des ébauches et des préparations de ces conflits monstrueux dont nous n'avons pas l'idée !

Peut-être aussi la Prusse va-t-elle recevoir une

forte raclée qui entrait dans les desseins de la Providence pour rétablir l'équilibre européen? Ce pays-là tendait à s'hypertrophier comme la France l'a fait sous Louis XIV et Napoléon. Les autres organes s'en trouvent gênés. De là un trouble universel. Des saignées formidables seraient-elles utiles?

Ah! lettrés que nous sommes! l'humanité est loin de notre idéal! et notre immense erreur, notre erreur funeste c'est de la croire pareille à nous et de vouloir la traiter en conséquence.

Le respect, le fétichisme qu'on a pour le suffrage universel me révolte plus que l'infaillibilité du pape (lequel vient de rater joliment son effet, par parenthèse). Croyez-vous que si la France, au lieu d'être gouvernée, en somme, par la foule, était au pouvoir des mandarins, nous en serions là? Si, au lieu d'avoir voulu éclairer les basses classes, on se fût occupé d'instruire les hautes, vous n'auriez pas vu M. de Kératry proposer le pillage du duché de Baden, mesure que le public trouve très juste!

Étudiez-vous Prudhomme par ces temps-ci? Il est gigantesque! Il admire le Rhin de Musset

et demande si Musset a fait autre chose ? Voilà Musset passé poète national et dégotant Béranger ! Quelle immense bouffonnerie que... tout ! Mais une bouffonnerie peu gaie.

La misère s'annonce bien. Tout le monde est dans la gêne, à commencer par moi ! Mais nous étions peut-être trop habitués au confortable et à la tranquillité. Nous nous enfoncions dans la matière ! Il faut revenir à la grande tradition, ne plus tenir à la vie, au bonheur, à l'argent, ni à rien ; être ce qu'étaient nos grands-pères, des personnes légères, gazeuses.

Autrefois, on passait son existence à crever de faim. La même perspective pointe à l'horizon. C'est abominable ce que vous me dites sur le pauvre Nohant. La campagne ici a moins souffert que chez vous.

LIX

Croisset, mercredi... 1870.

Je suis arrivé à Paris lundi et j'en suis reparti mercredi. Je connais maintenant le fond du Pa-

risien et j'ai fait dans mon cœur des excuses aux plus féroces politiques de 1793. Maintenant, je les comprends! Quelle bêtise! quelle ignorance! quelle présomption! Mes compatriotes me donnent envie de vomir. Ils sont à mettre dans le même sac qu'Isidore!

Ce peuple mérite peut-être d'être châtié, et j'ai peur qu'il le soit.

Il m'est impossible de lire n'importe quoi, à plus forte raison d'écrire. Je passe mon temps comme tout le monde à attendre des nouvelles. Ah! si je n'avais pas ma mère, comme je serais déjà parti!

LX

Samedi... 1870.

Chère maître,

Nous voilà au fond de l'abîme! Une paix honteuse ne sera peut-être pas acceptée! Les Prussiens veulent détruire Paris! C'est leur rêve.

Je ne crois pas que le siège de Paris soit très prochain. Mais pour forcer Paris à céder, on va : 1° l'effrayer par l'apparition des canons, et 2° ravager les provinces environnantes.

A Rouen, nous nous attendons à la visite de ces Messieurs, et comme je suis (depuis dimanche) lieutenant de ma compagnie, j'exerce mes hommes et je vais à Rouen prendre des leçons d'art militaire.

Ce qu'il y a de déplorable, c'est que les avis sont partagés, les uns étant pour la défense à outrance et les autres pour la paix à tout prix.

Je meurs de chagrin. Quelle maison que la mienne! Quatorze personnes qui gémissent et vous énervent! Je maudis les femmes! c'est par elles que nous périssons.

Je m'attends à ce que Paris va avoir le sort de Varsovie, et vous m'affligez, vous, avec votre enthousiasme pour la République. Au moment où nous sommes vaincus par le positivisme le plus net, comment pouvez-vous croire encore à des fantômes? Quoi qu'il advienne, les gens qui sont maintenant au pouvoir seront sacrifiés, et la République suivra leur sort. Notez que je la

défends, cette pauvre République; mais je n'y crois pas.

Voilà tout ce que j'ai à vous dire. Maintenant j'aurais bien d'autres choses, mais je n'ai pas la tête libre. Ce sont comme des cataractes, des fleuves, des océans de tristesse qui déferlent sur moi. Il n'est pas possible de souffrir davantage. Par moments, j'ai peur de devenir fou. La figure de ma mère, quand je tourne les yeux sur elle, m'ôte toute énergie.

Voilà où nous a amenés la rage de ne pas vouloir voir la vérité! L'amour du factice et de la blague! Nous allons devenir une Pologne, puis une Espagne. Puis ce sera le tour de la Prusse, qui sera mangée par la Russie.

Quant à moi, je me regarde comme un homme fini. Ma cervelle ne se rétablira pas. On ne peut plus écrire quand on ne s'estime plus. Je ne demande qu'une chose, c'est à crever pour être tranquille.

LXI

Mercredi... 1870.

Je ne suis plus triste. J'ai repris hier mon *Saint Antoine*. Tant pis, il faut s'y faire! Il faut s'habituer à ce qui est l'état naturel de l'homme, c'est-à-dire au mal.

Les Grecs du temps de Périclès faisaient de l'art sans savoir s'ils auraient de quoi manger le lendemain. Soyons Grecs. Je vous avouerai, cependant, chère maître, que je me sens plutôt sauvage. Le sang de mes aïeux les Natchez ou les Hurons bouillonne dans mes veines de lettré, et j'ai sérieusement, bêtement, animalement envie de me battre!

Expliquez-moi ça! L'idée de faire la paix maintenant m'exaspère, et j'aimerais mieux qu'on incendiât Paris (comme Moscou) que d'y voir entrer les Prussiens. Mais nous n'en sommes pas là; je crois que le vent tourne.

J'ai lu quelques lettres de soldats qui sont des

modèles. On n'avale pas un pays où l'on écrit des choses pareilles. La France est une rosse qui a du fond et qui se relèvera.

Quoi qu'il advienne, un autre monde va commencer, et je me sens bien vieux pour me plier à des mœurs nouvelles.

Ah! comme vous me manquez, comme j'ai envie de vous voir!

Nous sommes décidés ici à marcher tous sur Paris si les compatriotes d'Hegel en font le siège. Tâchez de monter le bourrichon à vos Berrichons. Criez-leur : Venez à moi pour empêcher l'ennemi de boire et de manger dans un pays qui lui est étranger!

La guerre (je l'espère) aura porté un grand coup aux « autorités ». L'individu, nié, écrasé par le monde moderne, va-t-il reprendre de l'importance? Souhaitons-le!

LXII

Mardi, 11 octobre 1870.

Chère maître,

Vivez-vous encore? Où êtes-vous, Maurice et les autres?

Je ne sais pas comment je ne suis pas mort, tant je souffre atrocement depuis six semaines.

Ma mère s'est réfugiée à Rouen. Ma nièce est à Londres. Mon frère s'occupe des affaires de la ville, et moi je suis seul ici à me ronger d'impatience et de chagrin! Je vous assure que j'ai voulu faire le bien; impossible.

Quelle misère! J'ai eu aujourd'hui à ma porte deux cent soixante et onze pauvres, et on leur a donné à tous! Que sera-ce cet hiver?

Les Prussiens sont maintenant à douze heures de Rouen, et nous n'avons pas d'ordre, pas de commandement, pas de discipline, rien, rien. On nous berne toujours avec l'armée de la Loire.

Où est-elle? En savez-vous quelque chose? Que fait-on dans le centre de la France?

Paris finira par être affamé, et on ne lui porte aucun secours!

Les bêtises de la République dépassent celles de l'Empire. Se joue-t-il en dessous quelque abominable comédie? Pourquoi tant d'inaction!

Ah! comme je suis triste! Je sens que le monde latin s'en va!

LXIII

Dimanche soir... 1870.

Je vis encore, chère maître, mais je n'en vaux guère mieux, tant je suis triste! Si je ne vous ai pas écrit plus tôt, c'est que j'attendais de vos nouvelles. Je ne savais pas où vous étiez.

Voilà six semaines que nous attendons de jour en jour la visite des Prussiens. On tend l'oreille, croyant entendre au loin le bruit du canon. Ils entourent la Seine-Inférieure dans un

rayon de quatorze à vingt lieues. Ils sont même plus près, puisqu'ils occupent le Vexin, qu'ils ont complètement dévasté. Quelles horreurs! C'est à rougir d'être homme!

Si nous avons un succès sur la Loire, leur apparition sera retardée. Mais l'aurons-nous? Quand il me vient de l'espoir, je tâche de le repousser, et cependant, au fond de moi-même, en dépit de tout, je ne peux me défendre d'en garder un peu, un tout petit peu.

Je ne crois pas qu'il y ait en France un homme plus triste que moi! (Tout dépend de la sensibilité des gens.) Je meurs de chagrin. Voilà le vrai, et les consolations m'irritent. Ce qui me navre, c'est : 1° la férocité des hommes; 2° la conviction que nous allons entrer dans une ère stupide. On sera utilitaire, militaire, Américain et catholique! très catholique! vous verrez! La guerre de Prusse termine la Révolution française et la détruit.

Mais si nous étions vainqueurs? me direz-vous. Cette hypothèse-là est contraire à tous les précédents de l'histoire. Où avez-vous vu le Midi battre le Nord, et les catholiques dominer les

protestants? La race latine agonise. La France va suivre l'Espagne et l'Italie, et le pignouflisme commence!

Quel effondrement! quelle chute! quelle misère! quelles abominations! Peut-on croire au progrès et à la civilisation devant tout ce qui se passe? A quoi donc sert la science, puisque ce peuple, plein de savants, commet des abominations dignes des Huns et pires que les leurs, car elles sont systématiques, froides, voulues, et n'ont pour excuse ni la passion ni la faim?

Pourquoi nous exècrent-ils si fort? Ne vous sentez-vous pas écrasé par la haine de quarante millions d'hommes? Cet immense gouffre infernal me donne le vertige.

Les phrases toutes faites ne manquent pas : La France se relèvera! Il ne faut pas désespérer! C'est un châtiment salutaire! Nous étions vraiment trop immoraux! etc.! Oh! éternelle blague! Non! on ne se relève pas d'un coup pareil! Moi, je me sens atteint jusqu'à la moelle!

Si j'avais vingt ans de moins, je ne penserais peut-être pas tout cela, et si j'en avais vingt de plus, je me résignerais.

Pauvre Paris! je le trouve héroïque. Mais, si nous le retrouvons, ce ne sera plus notre Paris! Tous les amis que j'y avais sont morts ou disparus. Je n'ai plus de centre. La littérature me semble une chose vaine et inutile! Serai-je jamais en état d'en refaire?

Oh! si je pouvais m'enfuir dans un pays où l'on ne voie plus d'uniformes, où l'on n'entende pas le tambour, où l'on ne parle pas de massacre, où l'on ne soit pas obligé d'être citoyen! Mais la terre n'est plus habitable pour les pauvres mandarins.

LXIV

Dieppe, 11 mars 1871.

Chère maître,

Quand se reverra-t-on? Paris ne m'a pas l'air drôle. Ah! dans quel monde nous allons entrer!

Paganisme, christianisme, muflisme : voilà les trois grandes évolutions de l'humanité ! Il est triste de se trouver au début de la troisième.

Je ne vous dirai pas tout ce que j'ai souffert depuis le mois de septembre. Comment n'en suis-je pas crevé? Voilà ce qui m'étonne! Personne n'a été plus désespéré que moi. Pourquoi cela? J'ai eu de mauvais moments dans ma vie, j'ai subi de grandes pertes, j'ai beaucoup pleuré, j'ai ravalé beaucoup d'angoisses. Eh bien! toutes ces douleurs accumulées ne sont rien en comparaison de celle-là. Et je n'en reviens pas! Je ne me console pas! Je n'ai aucune espérance!

Je ne me croyais pas progressiste et humanitaire, cependant. N'importe; j'avais des illusions! Quelle barbarie! Quelle reculade! J'en veux à mes contemporains de m'avoir donné des sentiments d'une brute du XIIe siècle! Le fiel m'étouffe! Ces officiers qui cassent des glaces, en gants blancs, qui savent le sanscrit et qui se ruent sur le champagne, qui vous volent votre montre et vous envoient ensuite leur carte de visite, cette guerre pour de l'argent, ces civilisés sauvages me font plus horreur que les cannibales. Et tout

le monde va les imiter, va être soldat! La Russie en a maintenant quatre millions. Toute l'Europe portera l'uniforme. Si nous prenons notre revanche, elle sera ultra-féroce, et notez qu'on ne va penser qu'à cela, à se venger de l'Allemagne! Le gouvernement, quel qu'il soit, ne pourra se maintenir qu'en spéculant sur cette passion. Le meurtre en grand va être le but de tous nos efforts, l'idéal de la France!

Je caresse le rêve suivant : aller vivre au soleil dans un pays tranquille!

Attendons-nous à des hypocrisies nouvelles : déclamations sur la vertu, diatribes sur la corruption, austérité d'habits, etc. Cuistrerie complète!

J'ai actuellement à Croisset douze Prussiens. Dès que mon pauvre logis (que j'ai en horreur maintenant) sera vidé et nettoyé, j'y retournerai; puis j'irai sans doute à Paris, malgré son insalubrité! Mais de cela je me fiche profondément.

LXV

Neuville près Dieppe, vendredi 31 mars 1871.

Chère maître,

Demain, enfin, je me résigne à rentrer dans Croisset! C'est dur! mais il le faut! Je vais tâcher de reprendre mon pauvre *Saint Antoine* et d'oublier la France.

Ma mère reste ici chez sa petite-fille, jusqu'à ce qu'on sache où aller sans crainte de Prussiens ni d'émeute.

Il y a quelques jours, je suis parti d'ici avec Dumas pour Bruxelles, d'où je comptais revenir directement à Paris. Mais « la nouvelle Athènes » me semble dépasser le Dahomey en férocité et en bêtise.

Est-ce la fin de la *blague?* En aura-t-on fini avec la métaphysique creuse et les idées reçues? Tout le mal vient de notre gigantesque igno-

rance. Ce qui devrait être étudié est cru sans discussion. Au lieu de regarder, on affirme !

Il faut que la Révolution française cesse d'être un dogme et qu'elle rentre dans la science, comme le reste des choses humaines. Si on eût été plus savant, on n'aurait pas cru qu'une formule mystique est capable de faire des armées et qu'il suffit du mot République, pour vaincre un million d'hommes bien disciplinés. On aurait laissé Badinguet sur le trône *exprès* pour faire la paix, quitte à le mettre au bagne ensuite. Si on eût été plus savant, on aurait su ce qu'avaient été les volontaires de 92 et la retraite de Brunswick, gagné à prix d'argent par Danton et Westermann. Mais non! toujours les rengaines! toujours la blague! Voilà maintenant la Commune de Paris qui en revient au pur moyen âge! C'est carré! la question des loyers, particulièrement, est splendide! Le gouvernement se mêle maintenant de droit naturel; il intervient dans les contrats entre particuliers. La Commune affirme qu'on ne doit pas ce qu'on doit et qu'un service ne se paie pas par un autre service. C'est énorme d'ineptie et d'injustice.

Beaucoup de conservateurs qui, par amour de l'ordre, voulaient conserver la République, vont regretter Badinguet et appellent dans leur cœur les Prussiens. Les gens de l'Hôtel de Ville ont déplacé la haine. C'est de cela que je leur en veux. Il me semble qu'on n'a jamais été plus bas.

Nous sommes ballottés entre la société de Saint-Vincent de Paul et l'Internationale. Mais cette dernière fait trop de bêtises pour avoir la vie longue. J'admets qu'elle batte les troupes de Versailles et renverse le gouvernement, les Prussiens entreront dans Paris et « l'ordre régnera à Varsovie ». Si, au contraire, elle est vaincue, la réaction sera furieuse et toute liberté étranglée.

Que dire des socialistes qui imitent les procédés de Badinguet et de Guillaume : réquisitions, suppressions de journaux, exécutions capitales sans jugement, etc.? Ah! quelle immorale bête que la foule! et qu'il est humiliant d'être homme!

Je vous embrasse.

LXVI

Croisset, lundi soir, 2 h..., 1871.

Chère maître,

Pourquoi pas de lettres? Vous n'avez donc pas reçu les miennes envoyées de Dieppe? Êtes-vous malade? Vivez-vous encore? Qu'est-ce que ça veut dire? J'espère bien que vous (ni aucun des vôtres) n'êtes à Paris, capitale des arts, foyer de la civilisation, centre des belles manières et de l'urbanité?

Savez-vous le pire de tout cela? *C'est qu'on s'y habitue.* Oui! on s'y fait. On s'accoutume à se passer de Paris, à ne plus s'en soucier, et presque à croire qu'il n'existe plus.

Pour moi, je ne suis pas comme les bourgeois; je trouve que, après l'invasion, il n'y a plus de malheurs. La guerre de Prusse m'a fait l'effet

d'un grand bouleversement de la nature, d'un de ces cataclysmes comme il en arrive tous les six mille ans; tandis que l'insurrection de Paris est, à mes yeux, une chose très claire, et presque toute simple.

Quels rétrogrades! quels sauvages! comme ils ressemblent aux gens de la Ligue et aux maillotins! Pauvre France, qui ne se dégagera jamais du moyen âge! qui se traîne encore sur l'idée gothique de la commune, qui n'est autre que le municipe romain.

Ah! j'en ai gros sur le cœur, je vous le jure!

Et la petite réaction que nous allons avoir après cela? Comme les bons ecclésiastiques vont refleurir!

Je me suis remis à *Saint Antoine,* et je travaille violemment.

LXVII

... 1871.

Je réponds tout de suite à vos questions sur ce qui me concerne personnellement. Non! les Prussiens n'ont pas saccagé mon logis. Ils ont *chipé* quelques petits objets sans importance, un nécessaire de toilette, un carton, des pipes; mais, en somme, ils n'ont pas fait de mal. Quant à mon cabinet, il a été respecté. J'avais enterré une grande boîte pleine de lettres et mis à l'abri mes volumineuses notes sur *Saint Antoine*. J'ai retrouvé tout cela intact.

Le pire de l'invasion pour moi, c'est qu'elle a vieilli de dix ans ma pauvre bonne femme de mère! Quel changement! Elle ne peut plus marcher seule et elle est d'une faiblesse navrante! Comme c'est triste de voir les êtres qu'on chérit se dégrader peu à peu!

Pour ne plus songer aux misères publiques et aux miennes, je me suis replongé avec furie dans

Saint Antoine, et si rien ne me dérange et que je continue de ce train-là, je l'aurai fini l'hiver prochain. J'ai joliment envie de vous lire les soixante pages qui sont faites. Quand on pourra recirculer sur les chemins de fer, venez donc me voir un peu. Il y a si longtemps que votre vieux troubadour vous attend ! Votre lettre de ce matin m'a attendri. Quel fier bonhomme vous faites, et quel immense cœur vous avez !

Je ne suis pas comme beaucoup de gens que j'entends se désoler sur la guerre de Paris. Je la trouve, moi, plus tolérable que l'invasion. Car, après l'invasion, il n'y a plus de désespoir possible, et voilà ce qui prouve, une fois de plus, notre avilissement. « Ah ! Dieu merci, les Prussiens sont là ! » est le cri universel des bourgeois. Je mets dans le même sac messieurs les ouvriers, et qu'on f.... le tout ensemble dans la rivière ! ça en prend le chemin d'ailleurs, et puis le calme renaîtra. Nous allons devenir un grand pays plat et industriel comme la Belgique. La disparition de Paris (comme centre du gouvernement) rendra la France incolore et lourde. Elle n'aura plus de cœur, plus de centre, et, je crois, plus d'esprit.

Quant à la Commune, qui est en train de râler, c'est la dernière manifestation du moyen âge. La dernière, espérons-le!

Je hais la démocratie (telle du moins qu'on l'entend en France), c'est-à-dire l'exaltation de la grâce au détriment de la justice, la négation du droit, en un mot l'anti-sociabilité.

La Commune réhabilite les assassins, tout comme Jésus pardonnait aux larrons, et on pille les hôtels des riches, parce qu'on a appris à maudire Lazare, qui était, non pas un mauvais riche, mais simplement un riche. « La République est au-dessus de toute discussion, » équivaut à cette croyance : « Le pape est infaillible! » Toujours des formules! toujours des dieux!

L'avant-dernier dieu, qui était le suffrage universel, vient de faire à ses adeptes une farce terrible en nommant « les assassins de Versailles ». A quoi faut-il donc croire? A rien! c'est le commencement de la sagesse. Il serait temps de se défaire « des principes » et d'entrer dans la science, dans l'examen. La seule chose raisonnable (j'en reviens toujours là), c'est un gouvernement de mandarins, pourvu que les mandarins

sachent quelque chose et même qu'ils sachent beaucoup de choses. Le peuple est un éternel mineur, et il sera toujours (dans la hiérarchie des éléments sociaux) au dernier rang, puisqu'il est le nombre, la masse, l'illimité. Peu importe que beaucoup de paysans sachent lire et n'écoutent plus leur curé, mais il importe infiniment que beaucoup d'hommes comme Renan ou Littré puissent vivre et soient écoutés ! Notre salut n'est maintenant que dans une *aristocratie légitime,* j'entends par là une majorité qui se composera d'autre chose que de chiffres.

Si l'on eût été plus éclairé, s'il y avait eu à Paris plus de gens connaissant l'histoire, nous n'aurions subi ni Gambetta, ni la Prusse, ni la Commune. Comment faisaient les catholiques pour conjurer un grand péril ? Ils se signaient en se recommandant à Dieu et aux saints. Nous autres, qui sommes avancés, nous allons crier : « Vive la République ! » en évoquant le souvenir de 92; et on ne doutait pas de la réussite, notez-le. Le Prussien n'existait plus, on s'embrassait de joie et on se retenait pour ne pas courir vers les défilés de l'Argonne, où il n'y a plus de défi-

lés; n'importe, c'est de tradition. J'ai un ami à Rouen qui a proposé à un club la fabrication de *piques* pour lutter contre des chassepots !

Ah! qu'il eût été plus pratique de garder Badinguet, afin de l'envoyer au bagne une fois la paix faite! L'Autriche ne s'est pas mise en révolution après Sadowa, ni l'Italie après Novare, ni la Russie après Sébastopol! Mais les bons Français s'empressent de démolir leur maison dès que le feu prend à la cheminée.

Enfin, il faut que je vous communique une idée atroce : j'ai *peur* que la destruction de la colonne Vendôme ne nous sème la graine d'un troisième empire! Qui sait si, dans vingt ans ou dans quarante ans, un petit-fils de Jérôme ne sera pas notre maître?

Pour le quart d'heure, Paris est complètement épileptique. C'est le résultat de la congestion que lui a donné le siège. La France, du reste, vivait, depuis quelques années, dans un état mental extraordinaire. Le succès de la *Lanterne* et Troppman en ont été des symptômes bien évidents. Cette folie est la suite d'une trop grande bêtise, et cette bêtise vient d'un excès de

blague, car à force de mentir, on était devenu idiot. On avait perdu toute notion du bien et du mal, du beau et du laid. Rappelez-vous la critique de ces dernières années. Quelle différence faisait-elle entre le sublime et le ridicule? Quel irrespect! quelle ignorance! quel gâchis! « Bouilli ou rôti, même chose! » et en même temps, quelle servilité envers l'opinion du jour, le plat à la mode !

Tout était faux! faux réalisme, fausse armée, faux crédit et même fausses catins. On les appelait « marquises », de même que les grandes dames se traitaient familièrement de « cochonnettes ». Les filles qui restaient dans la tradition de Sophie Arnould, comme Lagier, faisaient horreur. Vous n'avez pas vu les respects de Saint-Victor pour la Païva. Et cette fausseté (qui est peut-être une suite du romantisme, prédominance de la passion sur la forme et de l'inspiration sur la règle), s'appliquait surtout dans la manière de juger. On vantait une actrice, non comme actrice, mais comme bonne mère de famille! On demandait à l'art d'être moral, à la philosophie d'être claire, au vice d'être décent et

à la science de se ranger à la portée du peuple.

Mais voilà une lettre bien longue. Quand je me mets à engueuler mes contemporains, je n'en finis plus.

LXVIII

Croisset, dimanche soir, 10 juin 1871.

Chère maître,

Jamais je n'ai eu plus envie, plus besoin de vous voir que maintenant. J'arrive de Paris et je ne sais à qui parler. J'étouffe. Je suis accablé ou plutôt écœuré.

L'odeur des cadavres me dégoûte moins que les miasmes d'égoïsme s'exhalant par toutes les bouches. La vue des ruines n'est rien auprès de l'immense bêtise parisienne. A de très rares exceptions près, tout le monde m'a paru bon à lier.

Une moitié de la population a envie d'étran-

gler l'autre, qui lui porte le même intérêt. Cela se lit clairement dans les yeux des passants.

Et les Prussiens n'existent plus! On les excuse et on les admire. Les « gens raisonnables » veulent se faire naturaliser Allemands. Je vous assure que c'est à désespérer de l'espèce humaine.

J'étais à Versailles jeudi. La droite fait peur par ses excès. Le vote sur les Orléans est une concession qu'on lui a faite, pour ne pas l'irriter et avoir le temps de se préparer contre elle.

J'excepte de la folie générale Renan, qui m'a paru, au contraire, très philosophe, et le bon Soulié qui m'a chargé de vous dire mille choses tendres.

J'ai recueilli une foule de détails horribles et inédits dont je vous fais grâce.

Mon petit voyage à Paris m'a extrêmement troublé, et je vais avoir du mal à me remettre à la pioche.

Que dites-vous de mon ami Maury, qui a maintenu le drapeau tricolore sur les Archives tout le temps de la Commune? Je crois peu de gens capables d'une pareille crânerie.

Quand l'histoire débrouillera l'incendie de Paris, elle y trouvera bien des éléments, parmi lesquels il y a, sans aucun doute, 1° la Prusse, et 2° les gens de Badinguet; on n'a plus *aucune* preuve écrite contre l'Empire, et Haussmann va se présenter hardiment aux élections de Paris.

Avez-vous lu, parmi les documents trouvés aux Tuileries en septembre dernier, un plan de roman par Isidore? Quel scénario!

LXIX

25 juillet 1871.

Je trouve Paris un peu moins affolé qu'au mois de juin, à la surface du moins. On commence à haïr la Prusse d'une façon naturelle, c'est-à-dire qu'on rentre dans la tradition française. On ne fait plus de phrases à la louange de ses civilisations. Quant à la Commune, on s'attend à la voir renaître plus tard, et les « gens d'ordre » ne font absolument rien pour en em-

pêcher le retour. A des maux nouveaux on applique de vieux remèdes, qui n'ont jamais guéri (ou prévenu) le moindre mal. Le rétablissement du cautionnement me paraît gigantesque d'ineptie. Un de mes amis a fait là-contre un bon discours ; c'est le filleul de votre ami Michel de Bourges, Bardoux, maire de Clermont-Ferrand.

Je crois, comme vous, que la République bourgeoise peut s'établir. Son manque d'élévation est peut-être une garantie de solidité. C'est la première fois que nous vivons sous un gouvernement qui n'a pas de principe. L'ère du positivisme en politique va commencer.

L'immense dégoût que me donnent mes contemporains me rejette sur le passé, et je travaille mon bon *Saint Antoine* de toutes mes forces. Je suis venu à Paris uniquement pour lui, car il m'est impossible de me procurer à Rouen les livres dont j'ai besoin actuellement ; je suis perdu dans les religions de la Perse. Je tâche de me faire une idée nette du Dieu Hom, ce qui n'est pas facile. J'ai passé tout le mois de juin à étudier le bouddhisme, sur lequel j'avais déjà beaucoup de notes. Mais j'ai voulu épuiser la matière au-

tant que possible. Aussi ai-je fait un petit Bouddha, que je crois aimable. Comme j'ai envie de vous lire ce bouquin-là (le mien)!

Je ne vais pas à Nohant parce que je n'ose plus maintenant m'éloigner de ma mère. Sa compagnie m'afflige et m'énerve, ma nièce Caroline se relaye avec moi pour soutenir ce cher et pénible fardeau.

Dans une quinzaine, je serai revenu à Croisset. Du 15 au 20 août, j'y attends le bon Tourguéneff. Vous seriez bien gentille de lui succéder, chère maître. Je dis succéder, car nous n'avons qu'une chambre de propre depuis le séjour des Prussiens. Voyons, un bon mouvement. Venez au mois de septembre.

Avez-vous des nouvelles de l'Odéon? Il m'est impossible d'obtenir du sieur de Chilly une réponse quelconque. J'ai été chez lui plusieurs fois et je lui ai écrit trois lettres: pas un mot! Ces gaillards-là vous ont des façons de grand seigneur qui sont charmantes. Je ne sais pas s'il est encore directeur, ou si la direction est donnée à la société Berton, Laurent, Bernard?

Berton m'a écrit pour le (et les) recommander

à d'Osmoy, député et président de la commission dramatique, mais depuis lors je n'entends plus parler de rien.

LXX

Croisset, mercredi soir, 6 septembre.

Eh bien! chère maître, il me semble qu'on oublie son troubadour? Vous êtes donc bien accablée de besogne! Comme il y a longtemps que je n'ai vu vos bonnes grosses lignes! Comme il y a longtemps que nous n'avons causé ensemble! Quel dommage que nous vivions si loin l'un de l'autre! J'ai un grand besoin de vous.

Je n'ose plus quitter ma pauvre mère! Quand je suis obligé de m'absenter, Caroline vient me remplacer. Sans cela, j'irais à Nohant. Y resterez-vous indéfiniment? Faut-il attendre jusqu'au milieu de l'hiver pour s'embrasser?

Je voudrais bien vous lire *Saint Antoine*, qui

en est à sa première moitié, puis m'épandre et rugir à vos côtés.

Quelqu'un qui sait que je vous aime et qui vous admire m'a apporté un numéro du *Gaulois*, où se trouvaient des fragments d'un article de vous sur les ouvriers, publié dans le *Temps*. Comme c'est ça ! Comme c'est juste et bien dit! Triste! triste! Pauvre France! et on m'accuse d'être sceptique!

Que dites-vous de Mlle Papavoine, une pétroleuse, qui a subi au milieu d'une barricade les assauts de dix-huit citoyens! Cela enfonce la fin de l'*Éducation sentimentale* où on se borne à offrir des fleurs.

Mais ce qui dépasse tout maintenant, c'est le parti conservateur qui ne va même plus voter, et qui ne cesse de trembler! Vous n'imaginez pas la venette des Parisiens. « Dans six mois, Monsieur, la Commune sera établie partout », est la réponse ou plutôt le gémissement universel.

Je ne crois pas à un cataclysme prochain, parce que rien de ce qui est prévu n'arrive. L'Internationale finira peut-être par triompher, mais pas comme elle l'espère, pas comme on le

redoute. Ah ! comme je suis las de l'ignoble ouvrier, de l'inepte bourgeois, du stupide paysan et de l'odieux ecclésiastique !

C'est pourquoi je me perds, tant que je peux, dans l'antiquité. Actuellement, je fais parler tous les dieux, à l'état d'agonie. Le sous-titre de mon bouquin pourra être : *le Comble de l'insanité*. Et la typographie se recule dans mon esprit, de plus en plus. Pourquoi publier? Qui donc s'inquiète de l'art maintenant? Je fais de la littérature pour moi comme un bourgeois tourne des ronds de serviette dans son grenier. Vous me direz qu'il vaudrait mieux être utile. Mais comment l'être? Comment se faire écouter?

Tourguéneff m'a écrit qu'à partir du mois d'octobre il venait se fixer à Paris pour tout l'hiver. Ce sera quelqu'un à qui parler. Car je ne peux plus parler de quoi que ce soit avec qui que ce soit.

Je me suis occupé aujourd'hui de la tombe de mon pauvre Bouilhet; aussi, ce soir, ai-je un redoublement d'amertume.

LXXI

Croisset, 8 septembre 1871.

Ah! comme elles sont gentilles! Quels amours! Quelles bonnes petites têtes sérieuses et douces! Ma mère en a été tout attendrie et moi aussi. Cela s'appelle une attention délicate, chère maître, et je vous en remercie bien. J'envie Maurice, son existence n'est pas aride comme la mienne.

Nos deux lettres se sont croisées encore une fois. Cela prouve sans doute que nous sentons les mêmes choses en même temps et au même degré.

Pourquoi êtes-vous si triste? L'humanité n'offre rien de nouveau. Son irrémédiable misère m'a empli d'amertume, dès ma jeunesse. Aussi, maintenant, n'ai-je aucune désillusion. Je crois que la foule, le troupeau sera toujours haïssable. Il n'y a d'important qu'un petit groupe d'esprits,

toujours les mêmes, et qui se repassent le flambeau. Tant qu'on ne s'inclinera pas devant les mandarins, tant que l'Académie des sciences ne sera pas le remplaçant du pape, la politique tout entière et la société, jusque dans ses racines, ne sera qu'un ramassis de blagues écœurantes. Nous pataugeons dans l'arrière-faux de la Révolution, qui a été un avortement, une chose ratée, un four, « quoi qu'on dise ». Et cela parce qu'elle procédait du moyen âge et du christianisme. L'idée d'égalité (qui est toute la démocratie moderne) est une idée essentiellement chrétienne et qui s'oppose à celle de justice. Regardez comme la grâce, maintenant, prédomine. Le sentiment est tout, le droit rien. On ne s'indigne même plus contre les assassins, et les gens qui ont incendié Paris sont moins punis que le calomniateur de M. Favre.

Pour que la France se relève, il faut qu'elle passe de l'inspiration à la science, qu'elle abandonne toute métaphysique, qu'elle entre dans la critique, c'est-à-dire dans l'examen des choses.

Je suis persuadé que nous semblerons à la postérité extrêmement bêtes. Les mots républi-

que et monarchie la feront rire, comme nous rions, nous autres, du réalisme et du nominalisme. Car je défie qu'on me montre une différence essentielle entre ces deux termes. Une république moderne et une monarchie constitutionnelle sont identiques. N'importe! on se chamaille là-dessus, on crie, on se bat!

Quant au bon peuple, l'instruction « gratuite et obligatoire » l'achèvera. Quand tout le monde pourra lire le *Petit Journal* et le *Figaro,* on ne lira pas autre chose, puisque le bourgeois, le monsieur riche ne lit rien de plus. La presse est une école d'abrutissement, parce qu'elle dispense de penser. Dites cela, vous serez brave, et, si vous le persuadez, vous aurez rendu un fier service.

Le premier remède serait d'en finir avec le suffrage universel, la honte de l'esprit humain. Tel qu'il est constitué, un seul élément prévaut au détriment de tous les autres : le nombre domine l'esprit, l'instruction, la race et même l'argent, qui vaut mieux que le nombre.

Mais une société (qui a toujours besoin d'un bon Dieu, d'un Sauveur) n'est peut-être pas capable de se défendre? Le parti conservateur n'a

pas même l'instinct de la brute (car la brute, au moins, sait combattre pour sa tanière et ses vivres). Il sera divisé par les internationaux, les jésuites de l'avenir. Mais ceux du passé, qui n'avaient non plus ni patrie ni justice, n'ont pas réussi, et l'Internationale sombrera, parce qu'elle est dans le faux. Pas d'idées, rien que des convoitises !

Ah ! chère bon maître, si vous pouviez haïr ! C'est là ce qui vous a manqué : la haine. Malgré vos grands yeux de sphinx, vous avez vu le monde à travers une couleur d'or. Elle venait du soleil de votre cœur; mais tant de ténèbres ont surgi, que vous voilà maintenant ne reconnaissant plus les choses. Allons donc ! criez ! tonnez ! Prenez votre grande lyre et pincez la corde d'airain : les monstres s'enfuiront. Arrosez-nous avec les gouttes du sang de Thémis blessée.

Pourquoi sentez-vous « les grandes attaches rompues » ? Qu'y a-t-il de rompu ? Vos attaches sont indestructibles, votre sympathie ne peut aller qu'à l'éternel.

Notre ignorance de l'histoire nous fait calom-

nier notre temps. On a toujours été comme ça. Quelques années de calme nous ont trompés. Voilà tout. Moi aussi, je croyais à l'adoucissement des mœurs. Il faut rayer cette erreur et ne pas s'estimer plus qu'on ne s'estimait du temps de Périclès ou de Shakespeare, époques atroces où on a fait de belles choses. Dites-moi que vous relevez la tête et que vous pensez à votre vieux troubadour qui vous chérit.

LXXII

14 novembre.

Ouf! je viens de finir *mes Dieux*, c'est-à-dire la partie mythologique de mon *Saint Antoine*, sur laquelle je suis depuis le commencement de juin. Comme j'ai envie de vous lire ça, chère maître du bon Dieu!

Pourquoi avez-vous résisté à votre bon mouvement? Pourquoi n'êtes-vous pas venue, cet automne? Il ne faut pas rester si longtemps sans

voir Paris. Moi, j'y serai après-demain et je ne m'y amuserai pas de tout l'hiver, avec *Aïssé*, un volume de vers à imprimer (je voudrais bien vous montrer la préface), que sais-je encore? Une foule de choses peu drôles.

Je n'ai pas reçu le second feuilleton annoncé? Votre vieux troubadour a la tête cuite. Mes plus longues nuits, depuis trois mois, n'ont pas été au delà de cinq heures. J'ai pioché d'une manière frénétique. Aussi, je crois avoir amené mon bouquin à un joli degré d'insanité. L'idée des bêtises qu'il fera dire au bourgeois me soutient, ou plutôt je n'ai pas besoin d'être soutenu, un pareil milieu me plaisant naturellement.

Il est de plus en plus stupide, ce bon bourgeois! il ne va même pas voter! Les bêtes brutes le dépassent dans le sentiment de la conservation personnelle. Pauvre France! pauvres nous!

Savez-vous ce que je lis pour me distraire maintenant? Bichat et Cabanis, qui m'amusent énormément. On savait faire des livres dans ce temps-là. Ah! que nos docteurs d'aujourd'hui sont loin de ces hommes!

Nous ne souffrons que d'une chose : la bêtise.

Mais elle est formidable et universelle. Quand on parle de l'abrutissement de la plèbe, on dit une chose injuste, incomplète. Conclusion : il faut éclairer les classes éclairées. Commencez par la tête, c'est ce qui est le plus malade, le reste suivra.

Vous n'êtes pas comme moi, vous! Vous êtes pleine de mansuétude. Moi, il y a des jours où la colère m'étouffe. Je voudrais noyer mes contemporains dans les latrines, ou tout au moins faire pleuvoir sur leurs crêtes des torrents d'injures, des cataractes d'invectives. Pourquoi cela? Je me le demande à moi-même.

Quelle espèce d'archéologie occupe Maurice? Embrassez bien vos fillettes pour moi.

Votre vieux.

LXXIII

...1871.

Chère maître,

J'ai reçu votre feuilleton hier, et j'y répondrais longuement si je n'étais au milieu des pré-

paratifs de mon départ pour Paris. Je vais tâcher d'en finir avec *Aïssé*.

Le milieu de votre lettre m'a fait *verser un pleur*, sans me convertir, bien entendu. J'ai été ému, voilà tout, mais non persuadé.

Je cherche chez vous un mot que je ne trouve nulle part : justice, et tout notre mal vient d'oublier absolument cette première notion de la morale, et qui, selon moi, compose toute la morale. La grâce, l'humanitarisme, le sentiment, l'idéal, nous ont joué d'assez vilains tours pour qu'on essaye du droit et de la science.

Si la France ne passe pas, d'ici à peu de temps, à l'état critique, je la crois irrévocablement perdue. L'instruction gratuite et obligatoire n'y fera rien qu'augmenter le nombre des imbéciles. Renan a dit cela supérieurement dans la préface de « ses questions contemporaines ». Ce qu'il nous faut avant tout, c'est une aristocratie naturelle, c'est-à-dire légitime. On ne peut rien faire sans tête, et le suffrage universel tel qu'il existe est plus stupide que le droit divin. Vous en verrez de belles si on le laisse vivre! La masse, le nombre, est toujours idiot. Je n'ai pas beau-

coup de convictions, mais j'ai celle-là fortement. Cependant il faut respecter la masse, si inepte qu'elle soit, parce qu'elle contient des germes d'une fécondité incalculable. Donnez-lui la liberté, mais non le pouvoir.

Je ne crois pas plus que vous aux distinctions des classes. Les castes sont de l'archéologie. Mais je crois que les pauvres haïssent les riches et que les riches ont peur des pauvres. Cela sera éternellement. Prêcher l'amour aux uns comme aux autres est inutile. Le plus pressé est d'instruire les riches, qui, en somme, sont les plus forts. Éclairez le bourgeois d'abord, car il ne sait rien, absolument rien. Tout le rêve de la démocratie est d'élever le prolétaire au niveau de bêtise du bourgeois. Le rêve est en partie accompli. Il lit les mêmes journaux et a les mêmes passions.

Les trois degrés de l'instruction ont donné leurs preuves depuis un an : 1° l'instruction supérieure a fait vaincre la Prusse ; 2° l'instruction secondaire, bourgeoise, a produit les hommes du 4 septembre ; 3° l'instruction primaire nous a donné la Commune. Son ministre de l'instruction

publique était le grand Vallès, qui se vantait de mépriser Homère!

Dans trois ans, tous les Français peuvent savoir lire. Croyez-vous que nous en serons plus avancés? Imaginez au contraire que, dans chaque commune, il y ait *un* bourgeois, un seul ayant lu Bastiat, et que ce bourgeois-là soit respecté, les choses changeraient.

Cependant je ne suis pas découragé comme vous, et le gouvernement actuel me plaît, parce qu'il n'a aucun principe, aucune métaphysique, aucune blague. Je m'exprime très mal. Vous méritez pourtant une autre réponse, mais je suis fort pressé.

J'apprends aujourd'hui que la masse des Parisiens regrette Badinguet. Un plébiscite se prononcerait pour lui, je n'en doute pas, tant le suffrage universel est une belle chose.

LXXIV

... 1871.

Jamais de la vie, chère bon maître, vous n'avez donné une pareille preuve de votre inconcevable candeur! Comment, sérieusement, vous croyez m'avoir offensé! La première page ressemble presque à des excuses! Ça m'a fait bien rire! vous pouvez, d'ailleurs, tout me dire, moi! tout! Vos coups me seront caresses.

Donc recausons! Je rabâche en insistant de nouveau sur la justice! Voyez comme on est arrivé à la nier partout? Est-ce que la critique moderne n'a pas abandonné l'art pour l'histoire? La valeur intrinsèque d'un livre n'est rien dans l'école Sainte-Beuve, Taine. On y prend tout en considération, sauf le talent. De là, dans les petits journaux, l'abus de la personnalité, les biographies, les diatribes. Conclusion : irrespect du public.

Au théâtre, même histoire. On ne s'inquiète pas de la pièce, mais de l'idée à prêcher. Notre ami Dumas rêve la gloire de Lacordaire, ou plutôt de Ravignan! Empêcher de retrousser les cotillons est devenu, chez lui, une idée fixe. Faut-il que nous soyons encore peu avancés puisque *toute* la morale consiste pour les femmes à se priver d'adultère et pour les hommes à s'abstenir de vol! Bref, la première injustice est pratiquée par la littérature qui n'a souci de l'esthétique, laquelle n'est qu'une justice supérieure. Les romantiques auront de beaux comptes à rendre, avec leur sentimentalité immorale. Rappelez-vous une pièce de Victor Hugo, dans la *Légende des siècles,* où un sultan est sauvé parce qu'il a eu pitié d'un cochon; c'est toujours l'histoire du bon larron, béni parce qu'il s'est repenti! Se repentir est bien, mais ne pas faire de mal est mieux. L'école des réhabilitations nous a amenés à ne voir aucune différence entre un coquin et un honnête homme. Je me suis, une fois, emporté devant témoins, contre Sainte-Beuve, en le priant d'avoir autant d'indulgence pour Balzac qu'il en avait pour Jules Lecomte. Il m'a répondu

en me traitant de ganache! Voilà où mène *la largeur*.

On a tellement perdu tout sentiment de la proportion que le conseil de guerre de Versailles traite plus durement Pipe-en-Bois que M. Courbet, Maroteau est condamné à mort comme Rossel! C'est du vertige! Ces messieurs, du reste, m'intéressent fort peu. Je trouve qu'on aurait dû condamner aux galères toute la Commune et forcer ces sanglants imbéciles à déblayer les ruines de Paris, la chaîne au cou, en simples forçats. Mais cela aurait blessé l'*humanité*. On est tendre pour les chiens enragés et point pour ceux qu'ils ont mordu.

Cela ne changera pas tant que le suffrage universel sera ce qu'il est. Tout homme (selon moi), si infime qu'il soit, a droit à *une* voix, la sienne, mais n'est pas l'égal de son voisin, lequel peut le valoir cent fois. Dans une entreprise industrielle (Société anonyme), chaque actionnaire vote en raison de son apport. Il en devrait être ainsi dans le gouvernement d'une nation. Je vaux bien vingt électeurs de Croisset. L'argent, l'esprit et la race même doivent être comptés, bref toutes

les forces. Or, jusqu'à présent je n'en vois qu'une : le nombre ! Ah ! chère maître, vous qui avez tant d'autorité,. vous devriez bien attacher le grelot ! On lit beaucoup vos articles du *Temps* qui ont un grand succès, et qui sait? Vous rendriez peut-être à la France un immense service?

Aïssé m'occupe énormément, ou plutôt m'agace. Je n'ai pas vu Chilly, et j'ai donc à faire à Duquesnel. On me retire positivement le vieux Berton et on me propose son fils. Il est fort gentil, mais il n'a rien du type conçu par l'auteur. Les Français ne demanderaient peut-être pas mieux que de prendre *Aïssé?* Je suis fort perplexe, et il va falloir que je me décide. Quant à attendre qu'un vent littéraire se lève, comme il ne se lèvera pas, moi vivant, il vaut mieux risquer la chose tout de suite.

Ces affaires théâtrales me dérangent beaucoup, car j'étais bien en train. Depuis un mois, j'étais même dans une exaltation qui frisait la démence !

J'ai rencontré l'inéluctable Harisse, homme qui connaît tout le monde et qui se connaît à

tout, théâtre, romans, finances, politique, etc. Quelle race que celle de l'homme éclairé !!! J'ai vu la Plessy, charmante et toujours belle. Elle m'a chargé de vous envoyer mille amitiés.

Moi, je vous envoie cent mille tendresses.

Votre vieux.

LXXV

1er décembre.

Chère maître,

Votre lettre que je retrouve me donne des remords, car je n'ai pas encore fait votre commission auprès de la princesse.

J'ai été pendant plusieurs jours sans savoir où était la princesse. Elle devait venir se caser à Paris et me prévenir de son arrivée. Aujourd'hui, enfin, j'apprends qu'elle reste à Saint-Gratien, où j'irai probablement dimanche soir. En tout cas, votre commission sera faite la semaine prochaine.

Il faut m'excuser, car je n'ai pas eu, depuis quinze jours, dix minutes de liberté. Il m'a fallu *repousser* la reprise de *Ruy Blas* qui allait passer par-dessus *Aïssé* (la besogne était rude). Enfin, les répétitions commencent lundi prochain. J'ai lu aujourd'hui la pièce aux acteurs, et demain on collationne les rôles. Je crois que ça ira bien. Je fais imprimer le volume de vers de Bouilhet, dont j'ai re-écrit la préface. Bref, je suis exténué ! et triste ! triste à en crever.

Quand il faut que je me livre à l'action, je me jette dedans tête baissée. Mais le cœur m'en saute de dégoût. Voilà le vrai.

Je n'ai encore vu personne de nos amis, sauf Tourguéneff que j'ai trouvé plus charmant que jamais.

Embrassez bien Aurore pour son gentil mot, et qu'elle vous le rende de ma part.

Votre vieux.

LXXVI

Lundi soir, 3 février.

Chère maître,

J'ai l'air de vous oublier et de ne pas vouloir faire le voyage de Nohant? Il n'en est rien! mais, depuis un mois, toutes les fois que je prends l'air, je suis re-empoigné par la grippe qui devient plus forte à chaque reprise. Je tousse abominablement et je salis des mouchoirs de poche innombrablement! Quand cela finira-t-il?

J'ai pris le parti de ne plus franchir mon seuil jusqu'à complète guérison, et j'attends toujours le bon vouloir des membres de la commission pour la fontaine Bouilhet! Depuis bientôt deux mois il ne m'est pas possible de faire se trouver ensemble, à Rouen, six habitants de Rouen! Voilà comme sont les amis! Tout est difficile, la plus petite entreprise demande de grands efforts.

Je lis maintenant de la chimie (à laquelle je ne

comprends goutte) et de la médecine Raspail, sans compter le *Potager moderne* de Gressent et l'*Agriculture* de Gasparin. A ce propos, Maurice serait bien gentil de recueillir pour moi ses souvenirs agronomiques, afin que je sache quelles sont les fautes qu'il a faites, et par quels raisonnements il les a faites.

De quels renseignements n'ai-je pas besoin pour le livre que j'entreprends? Je suis venu à Paris, cet hiver, dans l'intention d'en recueillir; mais si mon affreux rhume se prolonge, mon séjour ici sera inutile! Vais-je devenir comme ce chanoine de Poitiers, dont parle Montaigne, et qui, depuis trente ans, n'était pas sorti de sa chambre « par l'incommodité de sa mélancolie » et qui, pourtant, se trouvait fort bien « sauf un rheume qui lui était tombé sur l'estomach ». C'est vous dire que je vois fort peu de monde. D'ailleurs qui fréquenter? La guerre a creusé des abîmes.

Je n'ai pu me procurer votre article sur Badinguet. Je compte le lire chez vous.

En fait de lectures, je viens d'avaler *tout* l'odieux Joseph de Maistre. Nous a-t-on assez scié

le dos avec ce monsieur-là ! et les socialistes modernes qui l'ont exalté! à commencer par les Saint-Simoniens pour finir par A. Comte. La France est ivre d'autorité, quoi qu'on die. Voici une belle idée que je trouve dans Raspail, *Les médecins devraient être des magistrats*, afin qu'ils puissent forcer, etc.

Votre vieille ganache romantique et libérale vous embrasse tendrement.

LXXVII

Dimanche.

Enfin, j'ai un moment de tranquillité, et je puis vous écrire. Mais j'ai tant de choses à vous dégoiser que je ne m'y reconnais plus. 1° Votre petite lettre du 4 janvier, qui m'est arrivée le matin même de la première d'*Aïssé,* m'a touché jusqu'aux larmes, chère maître bien-aimé. Il n'y a que vous pour avoir de ces délicatesses.

La première a été splendide, et puis, c'est

tout. Le lendemain, salle à peu près vide. La presse s'est montrée, en général, stupide et ignoble. On m'a accusé d'avoir voulu faire une réclame, en *intercalant* une tirade incendiaire! Je passe pour un rouge (*sic*)! Vous voyez où on en est!

La direction de l'Odéon n'a rien fait pour la pièce! Au contraire. Le jour de la première c'est moi qui ai apporté de mes mains les accessoires du premier acte! Et à la troisième représentation, je conduisais les figurants.

Pendant tout le temps des répétitions, ils ont fait annoncer dans les journaux la reprise de *Ruy Blas*, etc., etc. Ils m'ont forcé à étrangler *la Baronne* tout comme *Ruy Blas* étranglera *Aïssé*. Bref, l'héritier de Bouilhet gagnera fort peu d'argent. L'honneur est sauf, c'est tout.

J'ai imprimé *Dernières Chansons*. Vous recevrez ce volume en même temps que *Aïssé* et qu'une *lettre* de moi au *Conseil municipal de Rouen*. Cette petite élucubration a paru tellement violente au *Nouvelliste de Rouen* qu'il n'a pas osé l'imprimer; mais elle paraîtra mercredi dans le *Temps*, puis, à Rouen, en brochure.

Quelle sotte vie j'ai menée depuis deux mois

et demi ! Comment n'en suis-je pas crevé ! Mes plus longues nuits n'ont pas dépassé cinq heures. Que de courses ! que de lettres ! et quelles colères — rentrées — malheureusement ! Enfin, depuis trois jours, je dors tout mon soûl, et j'en suis abruti.

J'ai assisté avec Dumas à la première du *Roi Carotte*. On n'imagine pas une infection pareille ! C'est plus bête et plus vide que la plus mauvaise des féeries de Clairville. Le public a été absolument de mon avis.

Le bon Offenbach a eu un re-four à l'Opéra-Comique avec *Fantasio*. Arriverait-on à haïr la blague ? Ce serait un joli progrès dans la voie du bien !

Tourguéneff est à Paris depuis le commencement de décembre. Chaque semaine, nous prenons un rendez-vous pour lire *Saint Antoine* et dîner ensemble. Mais il survient toujours des empêchements, et nous ne nous voyons pas. Je suis plus que jamais harassé par l'existence et dégoûté de tout, ce qui n'empêche pas que jamais je ne me suis senti plus robuste. Expliquez-moi ça.

LXXVIII

Vous recevrez très prochainement : *Dernières Chansons, Aïssé*, et ma *Lettre au Conseil municipal de Rouen*, qui doit paraître demain dans le *Temps* avant de paraître en brochure.

J'ai oublié de vous prévenir de ceci, chère maître. C'est que j'ai usé de votre nom. Je vous ai *compromis* en vous citant parmi les illustres qui ont souscrit pour le monument de Bouilhet. J'ai trouvé que *ça faisait bien* dans la phrase. Un effet de style étant chose sacrée, ne me démentez pas.

Aujourd'hui, je me suis remis à mes lectures métaphysiques pour *Saint Antoine*. Samedi prochain, j'en lis cent trente pages, tout ce qui est fait, à Tourguéneff. Que n'êtes-vous là !

Je vous embrasse. Votre vieux.

LXXIX

Chère bon maître,

Pouvez-vous, pour le *Temps*, écrire un article sur *Dernières Chansons?* Cela m'obligerait beaucoup. Voilà.

J'ai été malade toute la semaine dernière. J'avais la gorge dans un état affreux. Mais j'ai beaucoup dormi et je re-suis à flot. J'ai recommencé mes lectures pour *Saint Antoine*.

Il me semble que *Dernières Chansons* peut prêter à un bel article, à une oraison funèbre de la poésie. Elle ne périra pas, mais l'éclipse sera longue et nous entrons dans ses ténèbres.

Voyez si le cœur vous en dit, et répondez-moi par un petit mot.

LXXX

... 1872.

Non! chère maître! ce n'est pas vrai. Bouilhet n'a jamais blessé les bourgeois de Rouen; personne n'était plus doux envers eux, je dis même plus couard, pour exprimer toute la vérité. Quant à moi, je m'en suis écarté. Voilà tout mon crime.

Je trouve par hasard aujourd'hui même dans les « *Mémoires du Géant* », de Nadar, un paragraphe sur moi et les Rouennais qui est de la plus extrême exactitude. Puisque vous possédez ce livre-là, voyez vers la page 100.

Si j'avais gardé le silence, on m'aurait accusé d'être un lâche. J'ai protesté naïvement, c'est-à-dire brutalement. Et j'ai bien fait.

Je crois qu'on ne doit jamais commencer l'attaque; mais quand on riposte, il faut tâcher de tuer net son ennemi. Tel est mon système. La franchise fait partie de la loyauté; pourquoi

serait-elle moins entière dans le blâme que dans l'éloge?

Nous périssons par l'indulgence, par la clémence, par la *Vacherie* et (j'en reviens à mon éternel refrain) par le manque de *Justice*!

Je n'ai d'ailleurs insulté personne, je m'en suis tenu à des généralités, — quant à M. Decorde, mes intentions sont de bonne guerre; — mais assez parlé de tout cela!

J'ai passé hier une bonne journée avec Tourguéneff à qui j'ai lu les 115 pages de *Saint Antoine* qui sont écrites. Après quoi, je lui ai lu à peu près la moitié des *Dernières Chansons*. Quel auditeur! et quel critique! Il m'a ébloui par la profondeur et la netteté de son jugement. Ah! si tous ceux qui se mêlent de juger les livres avaient pu l'entendre, quelle leçon! Rien ne lui échappe. Au bout d'une pièce de cent vers, il se rappelle une épithète faible! il m'a donné pour *Saint Antoine* deux ou trois conseils de détails exquis.

Vous me jugez donc bien bête, puisque vous croyez que je vais vous blâmer à propos de votre abécédaire. J'ai l'esprit assez philosophique pour

savoir qu'une pareille chose est une œuvre très sérieuse.

La méthode est tout ce qu'il y a de plus haut dans la critique, puisqu'elle donne le moyen de créer.

LXXXI

... 1872.

Comme il y a longtemps que je ne vous ai pas écrit, chère maître. J'ai tant de choses à vous dire que je ne sais par où commencer. Mais comme c'est bête de vivre ainsi séparés quand on s'aime.

Avez-vous dit à Paris un éternel adieu? Ne vous y verrai-je plus? Viendrez-vous cet été à Croisset entendre *Saint Antoine?*

Moi je ne puis aller à Nohant, parce que mon temps, vu l'étroitesse de ma bourse, est calculé; or, j'ai encore pour un bon mois de lectures et de recherches à Paris. Après quoi je m'en vais

avec ma mère ; nous sommes en quête d'une dame de compagnie. Ce n'est pas facile à trouver. Donc, vers Pâques, je serai revenu à Croisset, et je me remettrai à la copie. Je commence à avoir envie d'écrire.

Présentement je lis, le soir, la *Critique de la raison pure*, de Kant, traduit par Barni et je repasse mon Spinoza. Dans la journée je m'amuse à feuilleter des belluaires du moyen âge ; à chercher dans les « auteurs » tout ce qu'il y a de plus baroque comme animaux. Je suis au milieu des monstres fantastiques.

Quand j'aurai à peu près épuisé la matière, j'irai au Muséum rêvasser devant les monstres réels, et puis les recherches pour le bon *Saint Antoine* seront finies.

Vous m'avez, dans votre avant-dernière lettre, témoigné des inquiétudes sur ma santé ; rassurez-vous! Jamais je n'ai été plus convaincu qu'elle était robuste. La vie que j'ai menée cet hiver était faite pour tuer trois rhinocéros, ce qui n'empêche pas que je me porte bien. Il faut que le fourreau soit solide, car la lame est bien aiguisée ; mais tout se convertit en tristesse! L'action, quelle qu'elle

soit, me dégoûte de l'existence! J'ai mis à profit vos conseils, je me suis distrait! Mais ça m'amuse médiocrement. Décidément il n'y a que la sacro-sainte littérature qui m'intéresse.

Ma préface aux *Dernières Chansons* a suscité chez Mme Colet une fureur pindarique. J'ai reçu d'elle une lettre anonyme, en vers, où elle me représente comme un charlatan qui bat de la grosse caisse sur la tombe de son ami, un pied-plat qui fait des turpitudes devant la critique, après avoir « adulé César »! Triste exemple des passions, comme dirait Prudhomme!

A propos de César, je ne puis croire, quoi qu'on die, à son retour prochain. Malgré mon pessimisme, nous n'en sommes pas là! Cependant, si on consultait le Dieu appelé suffrage universel, qui sait?.. Ah! nous sommes bien bas, bien bas!

J'ai vu *Ruy Blas* pitoyablement joué, sauf par Sarah. Mélingue est un égoutier somnambule, et les autres sont aussi ennuyeux. Victor Hugo s'étant plaint amicalement de n'avoir pas reçu ma visite, j'ai cru devoir lui en faire une et je l'ai trouvé... charmant! Je répète le mot, pas du

tout grand homme! pas du tout pontife! Cette découverte, qui m'a fort surpris, m'a fait grand bien. Car j'ai la bosse de la vénération et j'aime à aimer ce que j'admire. Cela est une allusion personnelle à vous, chère bon maître.

J'ai fait la connaissance de Mme Viardot, que je trouve une nature bien curieuse. C'est Tourguéneff qui m'a amené chez elle.

Embrassez très fort vos petites-filles pour moi, et à vous mes meilleures, mes plus hautes tendresses.

LXXXII

... 1872.

Chère maître,

J'ai reçu les dessins fantastiques qui m'ont diverti. Peut-être y a-t-il un symbole profond caché dans le dessin de Maurice? Mais je ne l'ai pas découvert... Rêverie!

Il y a deux très jolis monstres : 1° un fœtus en

forme de ballon et à quatre pattes; 2° une tête de mort emmanchée à un ver intestinal.

Nous n'avons pas encore découvert une dame de compagnie. Cela me paraît difficile. Il nous faudrait une personne pouvant faire la lecture et qui fût très douce; on la chargerait aussi de tenir un peu le ménage. Cette dame n'aurait pas de grands soins corporels à lui donner, puisque ma mère garderait sa femme de chambre.

Il nous faudrait quelqu'un d'aimable, avant tout, et de parfaitement probe. Les principes religieux ne sont pas réclamés! Le reste est laissé à votre perspicacité, chère maître! Voilà tout.

Je suis inquiet de Théo. Je trouve qu'il vieillit étrangement.

Il doit être très malade, d'une maladie de cœur, sans doute? Encore un qui s'apprête à me quitter.

Non! la littérature n'est pas ce que j'aime le plus au monde, je me suis mal expliqué (dans ma dernière lettre). Je vous parlais de distractions et de rien de plus. Je ne suis pas si cuistre que de préférer des phrases à des êtres. Plus je vais, plus ma sensibilité s'exaspère. Mais le des-

sus est solide et la machine continue. Et puis, après la guerre de Prusse, il n'y a plus de grand embêtement possible.

Et la *Critique de la raison pure* du nommé Kant traduit par Barni est une lecture plus lourde que la *Vie Parisienne* de Marcelin : n'importe! j'arriverai à la comprendre!

J'ai à peu près fini l'esquisse de la dernière partie de *Saint Antoine*. J'ai hâte de me mettre à l'écrire. Voilà trop longtemps que je n'ai écrit. Il m'ennuie du style!

Et de vous, encore plus, chère bon maître! Donnez-moi, tout de suite, des nouvelles de Maurice et dites-moi si vous pensez que la dame de votre connaissance puisse nous convenir.

Et là-dessus je vous embrasse tous à pleins bras.

Votre vieux troubadour toujours agité, toujours HHHindigné comme saint Polycarpe.



LXXXIII

... 1872.

Me voilà revenu ici, chère bon maître, et peu gai ; ma mère m'inquiète. Sa décadence augmente de jour en jour et presque d'heure en heure. Elle a voulu revenir chez elle bien que les peintres n'aient pas fini leur ouvrage, et nous sommes très mal logés. A la fin de la semaine prochaine, elle aura une dame de compagnie qui m'allégera dans mes sottes occupations de ménage.

J'ai eu, il y a dix jours, une violente contestation avec mon éditeur.

C'était à l'occasion de *Dernières Chansons*. Savez-vous ce que *Aïssé* et *Dernières Chansons* auront produit à l'héritier de Bouilhet? Tout compte fait, il aura à payer quatre cents francs. Je vous épargne le détail de la chose, mais c'est ainsi. Et voilà comme la vertu est toujours récompensée.

Si elle était récompensée, elle ne serait pas la vertu.

N'importe, cette dernière histoire m'a énervé comme une trop forte saignée. Il est humiliant de voir qu'on ne réussit pas, et quand on a donné pour rien tout son cœur, son esprit, ses nerfs, ses muscles et son temps, on retombe à plat écrasé.

Mon pauvre Bouilhet a bien fait de mourir, le temps n'est pas doux.

Pour moi, je suis bien décidé à ne pas faire gémir les presses d'ici à de longues années, uniquement pour ne pas avoir « d'affaires », pour éviter tout rapport avec les imprimeurs, les éditeurs et les journaux, et surtout pour qu'on ne me parle pas d'argent.

Mon incapacité, sous ce rapport, se développe dans des proportions effrayantes. Pourquoi la vue d'un compte me met-elle en fureur? Cela touche à la démence. *Aïssé* n'a pas fait d'argent. *Dernières chansons* a failli me faire avoir un procès. L'Histoire de la fontaine n'est pas finie. Je suis las, profondément las de tout.

Pourvu que je ne rate pas aussi *Saint Antoine*.

Je vais m'y remettre dans une huitaine, quand j'en aurai fini avec Kant et avec Hegel. Ces deux grands hommes contribuent à m'abrutir, et quand je sors de leur compagnie, je tombe avec voracité sur mon vieux et trois fois grand Spinoza. Quel génie, quelle œuvre que l'*Éthique!*

LXXXIV

Mardi, 16 avril 1872.

Chère bon maître,

J'aurais dû répondre tout de suite à votre première lettre si tendre! Mais j'étais trop triste. La force physique me manquait (1).

Aujourd'hui enfin, je recommence à entendre les oiseaux chanter et à voir les feuilles verdir. Le soleil ne m'irrite plus, ce qui est un bon signe.

(1) Sa mère était morte le 6 avril.

Si je pouvais reprendre goût au travail, je serais sauvé.

Votre seconde lettre (celle d'hier) m'a attendri jusqu'aux larmes! Êtes-vous bonne! Quel excellent être vous faites! Je n'ai pas besoin d'argent présentement, merci. Mais si j'en avais besoin, c'est bien à vous que j'en demanderais.

Ma mère a laissé Croisset à Caroline, à condition que j'y garderais mon appartement. Donc, jusqu'à la liquidation complète de la succession, je reste ici. Avant de me décider sur l'avenir, il faut que je sache ce que j'aurai pour vivre, après quoi nous verrons.

Aurai-je la force de vivre absolument tout seul dans la solitude? J'en doute. Je deviens vieux. Caroline ne peut maintenant habiter ici. Elle a déjà deux logis et la maison de Croisset est dispendieuse.

Je crois que j'abandonnerai le logement de Paris. Rien ne m'appelle plus à Paris. Tous mes amis sont morts, et le dernier, le pauvre Théo, n'en a pas pour longtemps! j'en ai peur! Ah! c'est dur de refaire peau neuve à cinquante ans!

Je me suis aperçu, depuis quinze jours, que ma pauvre bonne femme de maman était l'être que j'ai le plus aimé! C'est comme si on m'avait arraché une partie des entrailles.

LXXXV

Quelle bonne nouvelle, chère maître! Dans un mois et même avant un mois je vous verrai enfin!

Arrangez-vous pour n'être pas trop pressée à Paris, afin que nous ayons le temps de causer. Ce qui serait bien gentil, ce serait de revenir ici avec moi passer quelques jours. Nous serions plus tranquilles que là-bas; « ma pauvre vieille » vous aimait beaucoup. Il me serait doux de vous voir chez elle, quand il y a encore peu de temps qu'elle en est partie.

Je me suis remis à travailler, car l'existence n'est tolérable que si on oublie sa misérable personne.

Je serai longtemps avant de savoir ce que j'au-

rai pour vivre. Car toute la fortune qui nous revient est en bien-fonds, et pour faire le partage il va falloir vendre tout.

Quoi qu'il advienne, je garderai mon appartement de Croisset. Ce sera mon refuge, et peut-être même mon unique habitation. Paris ne m'attire plus guère. Dans quelque temps, je n'y aurai plus d'amis. L'être humain (y compris l'éternel féminin) m'amuse de moins en moins.

Savez-vous que mon pauvre Théo est très malade? Il se meurt d'ennui et de misère! Personne ne parle plus sa langue! Nous sommes ainsi quelques fossiles qui subsistent égarés dans un monde nouveau!

LXXXVI

Chère maître,

Cruchard aurait dû vous remercier plus vite pour l'envoi de votre dernier volume; mais le révérend travaille comme 18,000 nègres, voilà

son excuse. Ce qui ne l'empêche pas d'avoir lu *Impressions et Souvenirs*. J'en connaissais une partie pour l'avoir lue dans « le *Temps* » (un calembour).

Voici pour moi ce qui était nouveau et qui m'a frappé : 1° le premier fragment ; 2° le second où il y a une page charmante et juste sur l'impératrice. Comme c'est vrai ce que vous dites sur le prolétaire ! Espérons que son règne passera, comme celui des bourgeois, et pour les mêmes causes, en punition de la même bêtise et d'un égoïsme pareil.

La *Réponse à un ami* m'est connue, puisqu'elle m'était adressée.

Le *Dialogue avec Delacroix* est instructif ; deux pages curieuses sur ce qu'il pensait du père Ingres.

Je ne suis pas complètement de votre avis sur la ponctuation. C'est-à-dire que j'ai là-dessus l'exagération qui vous choque ; et je ne manque, bien entendu, de bonnes raisons pour la défendre.

J'allume le fagot, etc., tout ce long fragment m'a charmé.

Dans les *Idées d'un maître d'école*, j'admire votre esprit pédagogique, chère maître, et il y a de bien jolies phrases d'abécédaire.

Merci de ce que vous dites de mon pauvre Bouilhet!

J'adore votre *Pierre Bonin*. J'en ai connu de son espèce, et puisque ces pages-là sont dédiées à Tourguéneff, c'est l'occasion de vous demander : Avez-vous lu l'*Abandonnée?* Moi, je trouve cela simplement sublime. Ce Scythe est un immense bonhomme.

Je ne suis pas maintenant dans une littérature aussi haute. Tant s'en faut! Je bûche et surbûche le *Sexe faible*. En huit jours, j'ai écrit le premier acte. Il est vrai que mes journées sont longues. J'en ai fait une, la semaine dernière, de dix-huit heures, et Cruchard est frais comme une jeune fille, pas fatigué, sans mal de tête. Bref, je crois que je serai débarrassé de ce travail-là dans trois semaines. Ensuite, à la grâce de Dieu!

Ce serait drôle, si la bizarrerie de Carvalho était couronnée de succès!

J'ai peur que Maurice n'ait perdu sa dinde

truffée, car j'ai envie de remplacer les trois vertus théologales par la face du Christ qui apparaît dans le soleil. Qu'en dites-vous? Quand cette correction sera faite et que j'aurai renforcé le massacre à Alexandrie et clarifié ce symbolisme des bêtes fantastiques, *Saint Antoine* sera irrévocablement fini, et je me mettrai à mes deux bonshommes laissés de côté pour la comédie.

Quelle vilaine manière d'écrire que celle qui convient à la scène! Les ellipses, les suspensions, les interrogations et les répétitions doivent être prodiguées si l'on veut qu'il y ait du mouvement, et tout cela en soi est fort laid.

Je me mets peut-être le doigt dans l'œil, mais je crois faire maintenant quelque chose de très rapide et facile à jouer. Nous verrons.

Adieu, chère bon maître, embrassez tous les vôtres pour moi.

Votre vieille bedolle Cruchard, ami de Chalumeau.

Notez ce nom-là. C'est une histoire gigantesque, mais qui demande qu'on se piète pour la raconter convenablement.

LXXXVII

1872.

Les heures que je pourrai vous donner, chère maître ! Mais toutes mes heures, maintenant, tantôt et toujours.

Je comptais m'en aller vers Paris à la fin de la semaine prochaine, le 14 ou le 16. Y serez-vous encore? Sinon, j'avancerai mon départ.

Mais j'aimerais beaucoup mieux que vous vinssiez ici. Nous y serions plus tranquilles, sans visites ni importuns ! Plus que jamais, j'aimerais à vous avoir maintenant dans mon pauvre Croisset.

Il me semble que nous avons de quoi causer sans débrider pendant vingt-quatre heures. Puis je vous lirais *Saint Antoine,* auquel il ne manque plus qu'une quinzaine de pages pour être fini. Cependant ne venez pas si votre coqueluche continue. J'aurais peur que l'humidité ne vous fît du mal.

Le maire de Vendôme m'a invité à « honorer de ma présence » l'inauguration de la statue de Ronsard, qui aura lieu le 23 de ce mois; j'irai. Et je voudrais même *y prononcer un discours* qui serait une protestation contre le *Panmuflisme* moderne. Le prétexte est bon. Mais pour écrire congrûment *un vrai morceau*, la vigousse et l'alacrité me manquent.

A bientôt, chère maître. Votre vieux troubadour qui vous embrasse.

LXXXVIII

Bagnères-de-Luchon, 12 juillet.

Me voilà ici depuis dimanche soir, chère maître, et pas plus gai qu'à Croisset, un peu moins même, car je suis très désœuvré. On fait tant de bruit dans la maison que nous habitons, qu'il est impossible d'y travailler. La vue des bourgeois qui nous entourent m'est d'ailleurs insuppor-

table. Je ne suis pas fait pour les voyages. Le moindre dérangement m'incommode. Votre vieux troubadour est bien vieux, décidément! Le docteur Lambron, le médecin de céans, attribue ma susceptibilité nerveuse à l'abus du tabac. Par docilité, je vais fumer moins; mais je doute fort que ma sagesse me guérisse!

Je viens de lire *Pickwick* de Dickens. Connaissez-vous cela? Il y a des parties superbes; mais quelle composition défectueuse! Tous les écrivains anglais en sont là. Walter Scott excepté, ils manquent de plan. Cela est insupportable pour nous autres latins.

Le sieur *** est décidément nommé, à ce qu'il paraît. Tous les gens qui ont affaire à l'Odéon, à commencer par vous, chère maître, se repentiront de l'appui qu'ils lui ont donné. Quant à moi, qui, Dieu merci, n'ai plus rien à démêler avec cet établissement, je m'en bats l'œil.

Comme je vais commencer un bouquin qui exigera de moi de grandes lectures, et que je ne veux pas me ruiner en livres, connaissez-vous à Paris un libraire quelconque qui pourrait me louer tous les livres que je lui désignerais?

Que faites-vous maintenant? Nous nous sommes peu et mal vus la dernière fois.

Cette lettre est stupide. Mais on fait tant de bruit au-dessus de ma tête que je ne l'ai pas libre (la tête).

Au milieu de mon ahurissement, je vous embrasse, ainsi que les vôtres. Votre vieille ganache qui vous aime.

LXXXIX

Croisset, jeudi.

Chère maître,

Dans la lettre que j'ai reçue de vous à Luchon, il y a un mois, vous me disiez que vous faisiez vos paquets, et puis c'est tout. Plus de nouvelles ! « Je me suis laissé conter », comme dirait ce bon Brantôme, que vous étiez à Cabourg ! Quand en revenez-vous ? Où irez-vous ensuite ? A Paris ou à Nohant? Problème.

Quant à moi, je ne sors pas de Croisset du

1er au 20 ou 25 septembre. Il faut que je vagabonde un peu pour mes affaires. Je passerai par Paris. Donc, écrivez-moi rue Murillo.

J'aurais bien envie de vous voir : 1° pour vous voir ; 2° puis pour vous lire *Saint Antoine,* puis pour vous parler d'un autre livre plus important, etc., etc., et pour causer de mille autres choses longuement seul à seul.

XC

Nuit de lundi.. octobre 1872.

Vous avez deviné, chère maître, que j'avais un redoublement de chagrin, et vous m'avez écrit une bonne lettre bien tendre, merci, et je vous embrasse plus fortement encore que d'habitude.

Bien que prévue, la mort du pauvre Théo m'a navré. C'est le dernier de mes amis *intimes* qui s'en va. Il clôt la liste. Qui verrai-je maintenant quand j'irai à Paris? Avec qui causer de ce qui

m'intéresse? Je connais des penseurs (du moins des gens qu'on appelle ainsi), mais un artiste, où est-il?

Moi, je vous dis qu'il est mort de la « charognerie moderne ». C'était son mot, et il me l'a répété cet hiver plusieurs fois : « Je crève de la Commune, etc. »

Le 4 Septembre a inauguré un ordre de choses où les gens comme lui n'ont plus rien à faire dans le monde. Il ne faut pas demander des pommes aux orangers. Les ouvriers de luxe sont inutiles dans une société où la plèbe domine. Comme je le regrette! Lui et Bouilhet me manquent absolument, et rien ne peut les remplacer. Il était si bon d'ailleurs, et, quoi qu'on dise, si simple. On reconnaîtra plus tard (si jamais on revient à s'occuper de littérature) que c'était un grand poète. En attendant, c'est un auteur absolument inconnu. Pierre Corneille l'est bien.

Il a eu deux haines : la haine des épiciers dans sa jeunesse, celle-là lui a donné du talent; la haine du voyou dans son âge mûr, cette dernière l'a tué. Il est mort de colère rentrée, et par la rage de ne pouvoir dire ce qu'il pensait. Il a été

opprimé par Girardin, par Fould, par Dalloz et par la présente République. Je vous dis cela parce que *j'ai vu* des choses abominables et que je suis le seul homme, peut-être, auquel il ait fait des confidences entières. Il lui manquait ce qu'il y a de plus important dans la vie pour soi comme pour les autres : *le caractère*. Avoir manqué l'Académie a été pour lui un effroyable chagrin. Quelle faiblesse! et comme il faut peu s'estimer! La recherche d'un honneur quelconque me semble, d'ailleurs, un acte de modestie incompréhensible.

Je n'ai pas été à son enterrement par la faute de Catulle Mendès, qui m'a envoyé un télégramme trop tard. Il y avait foule. Un tas de gredins et de farceurs sont venus là pour se faire de la réclame, comme d'habitude, et aujourd'hui lundi, jour du feuilleton théâtral, il doit y avoir des *morceaux* dans les feuilles, *ça fera de la copie*. En résumé, je ne le plains pas, *je l'envie*. Car, franchement, la vie n'est pas drôle.

Non, je ne crois pas le *bonheur possible*, mais bien la tranquillité. C'est pourquoi je m'écarte de ce qui m'irrite. Un voyage à Paris est pour moi

maintenant une grosse affaire. Sitôt que j'agite la vase, la lie remonte et trouble tout. Le moindre dialogue avec qui que ce soit m'exaspère, parce que je trouve tout le monde idiot. Mon sentiment de la justice est continuellement révolté. On ne parle *que* de politique, et de quelle façon! Où y a-t-il une apparence d'idée? A quoi se raccrocher? Pour quelle cause se passionner?

Je ne me crois pas cependant un monstre d'égoïsme. Mon moi s'éparpille tellement dans les livres que je passe des journées entières sans le sentir. J'ai de mauvais moments, il est vrai, mais je me remonte par cette réflexion : « Personne, au moins, ne m'embête. » Après quoi je me retrouve d'aplomb. Enfin, il me semble que je marche dans ma voie naturelle : donc je suis dans le vrai?

Quant à vivre avec une femme, à me marier comme vous me le conseillez, c'est un horizon que je trouve fantastique. Pourquoi? Je n'en sais rien. Mais c'est comme ça. Expliquez le problème. L'être féminin n'a jamais été emboîté dans mon existence; et puis, je ne suis pas assez riche, et puis, et puis... je suis trop vieux... et puis trop

propre pour infliger à perpétuité ma personne à une autre. Il y a en moi un fond d'ecclésiastique qu'on ne connaît pas. Nous causerons de tout cela bien mieux de vive voix que par lettres.

Je vous verrai à Paris au mois de décembre, mais à Paris on est dérangé par les autres. Je vous souhaite trois cents représentations pour *Mademoiselle de la Quintinie*. Mais vous aurez bien des embêtements avec l'Odéon. C'est une boutique où j'ai rudement souffert l'hiver dernier. Toutes les fois que je me suis livré à l'action, il m'en a cuit. Donc, assez! assez! « Cache ta vie », maxime d'Épictète. Toute mon ambition maintenant est de fuir les embêtements, et je suis certain par là de n'en pas causer aux autres ce qui est beaucoup.

Je travaille comme un furieux, je lis de la médecine, de la métaphysique, de la politique, de tout. Car j'ai entrepris un ouvrage de grande envergure, et qui va me demander bien du temps, perspective qui me plaît.

Depuis un mois, j'attends Tourguéneff de semaine en semaine. La goutte le retient toujours.

XCI

Lundi soir, 11 h.

Chère maître,

Voilà une nuit et un jour que je passe avec vous. J'avais fini *Nanon* à quatre heures du matin et *Francia* à trois heures de l'après-midi. Tout cela me danse encore dans la tête. Je vais tâcher de recueillir mes idées, pour vous parler de ces deux excellents livres. Ils m'ont fait du bien. Merci donc, chère bon maître. Oui, ç'a été comme une large bouffée d'air et, après avoir été attendri, je me sens ranimé.

Dans *Nanon*, j'ai d'abord été charmé par le style, par mille choses simples et fortes qui sont comprises dans la trame de l'œuvre et qui la constituent telles que celle-ci : « Comme la somme me parut énorme, la bête me sembla belle. » Et puis je n'ai plus fait attention à rien, j'ai été empoigné comme le plus vulgaire des lecteurs. (Je ne crois pas cependant que le vulgaire puisse admirer

autant que moi.) La vie des moines, les premières relations d'Émilien et de Nanon, la peur que causent les brigands et l'incarcération du P. Fructueux qui pouvait être poncive et qui ne l'est nullement. Quelle page que la page 113 ! et comme c'était difficile de rester dans la mesure ! « A partir de ce jour, je sentis du bonheur dans tout et comme une joie d'être au monde ! »

La Roche aux Fades est une idylle exquise. On voudrait partager la vie de ces trois braves gens.

Je trouve que l'intérêt baisse un peu quand Nanon se met en tête de devenir riche ? Elle devient trop forte, trop intelligente ! Je n'aime pas non plus l'épisode des voleurs. La rentrée d'Émilien avec son bras amputé m'a re-ému et j'ai versé un pleur sur la dernière page, au portrait de la marquise de Franqueville, vieille.

Je vous soumets les doutes suivants : Émilien me semble bien fort en philosophie politique ? A cette époque-là, y avait-il des gens voyant d'aussi haut que lui ? Même objection pour le prieur, que je trouve d'ailleurs charmant, au milieu du livre surtout. Mais comme tout cela est

bien amené, entraîné, entraînant, charmant! Quel être vous faites!!! quelle puissance!

Je vous donne, sur les deux joues, deux bécots de nourrice et je passe à *Francia!* Autre style, mais non moins bon. Et d'abord j'admire énormément votre Dodore. Voilà la première fois qu'on fait un gamin de Paris *vrai;* il n'est ni trop généreux ni trop crapule, ni trop vaudevilliste. Le dialogue avec sa sœur, quand il consent à ce qu'elle devienne une femme entretenue, est un joli tour de force. Votre Mme de Thièvre avec son cachemire, qu'elle fait jouer sur ses grasses épaules, est-elle assez Restauration! Et l'oncle qui veut souffler au neveu sa grisette! Et Antoine, le bon gros ferblantier si poli au théâtre! Le Russe est un simple, un homme naturel, ce qui n'est pas facile à faire.

Quand j'ai vu Francia lui enfoncer son poignard dans le cœur, j'ai d'abord froncé le sourcil, craignant que ce ne fût une vengeance classique, qui dénaturât le charmant caractère de cette bonne fille? Mais pas du tout! Je me trompais, cet assassinat inconscient complète votre héroïne.

Ce qui me frappe dans ce livre-là, c'est qu'il est très spirituel et très juste. On est en plein dans l'époque.

Je vous remercie du fond du cœur pour cette double lecture. Elle m'a détendu. Tout n'est donc pas mort ! Il y a encore du beau et du bon dans le monde.

XCII

Mercredi, décembre 1872.

Chère maître,

Je relève une phrase dans votre dernière lettre : « L'éditeur aurait du goût si le public en avait... ou si le public le forçait à en avoir. » Mais c'est demander l'impossible. Ils ont des *idées littéraires,* croyez-le bien, ainsi que MM. les directeurs de théâtre. Les uns et les autres prétendent *s'y connaître,* et leur esthétique se mêlant à leur mercantilisme, ça fait un joli résultat.

D'après les éditeurs, votre dernier livre est toujours inférieur au précédent! que je sois pendu si ce n'est pas vrai! Pourquoi Lévy admire-t-il bien plus Ponsard et Octave Feuillet que le père Dumas et vous? Lévy est académique. Je lui ai fait gagner plus d'argent que Cuvillier-Fleury, n'est-ce pas? Eh bien, faites un parallèle entre nous deux, et vous verrez comme vous serez reçue. Vous n'ignorez pas qu'il n'a pas voulu vendre de *Dernières Chansons* plus de 1,200 exemplaires, et les 800 qui restent sont dans le grenier à foin de ma nièce, rue de Clichy! C'est très étroit de ma part, j'en conviens. Mais j'avoue que ce procédé m'a simplement enragé. Il me semble que ma prose pouvait être plus respectée par un homme à qui j'ai fait gagner quelques sous.

Comme je ne veux plus reparler au dit Michel, c'est mon neveu qui va me remplacer pour liquider ma position. Je vais lui payer l'impression de *Dernières Chansons*, et puis je me débarrasserai de toute relation avec lui.

Pourquoi publier, par l'abominable temps qui court? Est-ce pour gagner de l'argent? Quelle

dérision! Comme si l'argent était la récompense du travail! et pouvait l'être! Cela sera quand on aura détruit la spéculation : d'ici là, non! Et puis comment mesurer le travail, comment estimer l'effort? Reste donc la valeur commerciale de l'œuvre. Il faudrait pour cela supprimer tout intermédiaire entre le producteur et l'acheteur, et quand même, cette question en soi est insoluble. Car j'écris (je parle d'un auteur qui se respecte) non pour le lecteur d'aujourd'hui, mais pour tous les lecteurs qui pourront se présenter, tant que la langue vivra. Ma marchandise ne peut donc être consommée maintenant, car elle n'est pas faite exclusivement pour mes contemporains. Mon service reste donc indéfini et, par conséquent, impayable.

Pourquoi donc publier? Est-ce pour être compris, applaudi? Mais vous-même, *vous*, grand George Sand, vous avouez votre solitude.

Y a-t-il maintenant, je ne dis pas de l'admiration ou de la sympathie, mais l'apparence d'un peu d'attention pour les œuvres d'art? Quel est le critique qui lise le livre dont il ait à rendre compte?

Dans dix ans on ne saura peut-être plus faire une paire de souliers, tant on devient effroyablement stupide ! Tout cela est pour vous dire que jusqu'à des temps meilleurs (auxquels je ne crois pas) je garde *Saint Antoine* dans un bas d'armoire.

Si je le fais paraître, j'aime mieux que ce soit en même temps qu'un autre livre tout différent. J'en travaille un maintenant qui pourra lui faire pendant. Conclusion : le plus sage est de se tenir tranquille.

Pourquoi Duquesnel ne va-t-il pas trouver le général Ladmirault, Jules Simon, Thiers? Il me semble que cette démarche le regarde. Quelle belle chose que la censure ! Rassurons-nous, elle existera toujours, parce qu'elle a toujours existé! Notre ami Alex. Dumas fils, pour faire un agréable paradoxe, n'a-t-il pas vanté ses bienfaits dans la préface de la *Dame aux Camélias?*

Et vous voulez que je ne sois pas triste ! J'imagine que nous reverrons prochainement des choses abominables, grâce à l'entêtement inepte de la droite. Les bons Normands, qui sont les

gens les plus conservateurs du monde, inclinent vers la gauche *très* fortement.

Si l'on consultait maintenant la bourgeoisie, elle ferait le père Thiers roi de France. Thiers ôté, elle se jetterait dans les bras de Gambetta et j'ai peur qu'elle ne s'y jette bientôt !

Je me console en songeant que jeudi prochain j'aurai 51 ans.

Si vous ne devez pas venir à Paris au mois de février, j'irai vous voir à la fin de janvier, avant de rentrer au parc Monceau ; je me le promets.

La princesse m'a écrit pour me demander si vous étiez à Nohant. Elle veut vous écrire.

Ma nièce Caroline à qui je viens de faire lire *Nanon* en est ravie. Ce qui l'a frappée, c'est la « jeunesse » du livre. Le jugement me paraît vrai. C'est un *bouquin*, ainsi que *Francia* qui, bien que plus simple, est peut-être encore plus réussi, plus irréprochable comme œuvre.

J'ai lu, cette semaine, l'*Illustre docteur Matheus*, d'Erckmann-Chatrian. Est-ce assez pignouf ! Voilà deux cocos qui ont l'âme bien plébéienne.

Adieu, chère bon maître. Votre vieux troubadour vous embrasse.

Je pense toujours à Théo, je ne me console pas de cette perte.

XCIII

... 1872.

Le facteur, tantôt, à cinq heures, m'a apporté vos deux volumes. Je vais commencer *Nanon* tout de suite, car j'en suis fort curieux.

Ne vous inquiétez plus de votre troubadour (qui devient un sot animal, franchement), mais j'espère me remettre. J'ai passé, plusieurs fois, par des périodes sombres et j'en suis sorti. Tout s'use, l'ennui comme le reste.

Je m'étais mal expliqué : je n'ai pas dit que je méprisais « le sentiment féminin ». Mais que la femme, matériellement parlant, n'avait jamais été dans mes habitudes, ce qui est tout différent. J'ai *aimé* plus que personne, phrase présomp-

tueuse qui signifie « tout comme un autre », et peut-être même plus que le premier venu. Toutes les tendresses me sont connues, « les orages du cœur » m'ont « versé leur pluie ». Et puis le hasard, la force des choses fait que la solitude s'est peu à peu agrandie autour de moi, et maintenant je suis seul, absolument seul.

Je n'ai pas assez de rentes pour prendre une femme à moi, ni même pour vivre à Paris pendant six mois de l'année : il m'est donc impossible de changer d'existence.

Comment, je ne vous avais pas dit que *Saint Antoine* était fini depuis le mois de juin dernier? Ce que je rêve, pour le moment, est une chose plus considérable, et qui aura la prétention d'être comique. Ce serait trop long à vous expliquer, avec la plume. Nous en causerons face à face.

Adieu, chère bon maître adorable, à vous avec ses meilleures tendresses

Votre vieux

Toujours Hindigné comme saint Polycarpe.

•

Connaissez-vous, dans l'histoire universelle en y comprenant celle des Botocudos, quelque chose

de plus bête que la droite de l'Assemblée nationale? Ces messieurs qui ne veulent pas du simple et vain mot République, qui trouvent Thiers trop avancé!!! O profondeur! problème, rêverie!

XCIV

Mercredi, 13 décembre 1872.

Me pardonnerez-vous mon long retard, chère maître? Mais il me semble que je dois vous ennuyer avec mes éternelles jérémiades. Je rabâche comme un cheikh! Je deviens trop bête! J'assomme tout le monde. Bref, votre Cruchard est devenu un intolérable coco à force d'être intolérant. Et comme je n'y peux rien du tout, je dois, par considération pour les autres, leur épargner les expansions de ma bile.

Depuis six mois principalement, je ne sais pas ce que j'ai, mais je me sens profondément malade, sans pouvoir rien préciser de plus, et je

connais beaucoup de gens qui sont dans le même état. Pourquoi? Nous souffrons peut-être du mal de la France; ici, à Paris, où bat son cœur, on le sent mieux qu'aux extrémités, en province.

Je vous assure qu'il y a maintenant chez tout le monde quelque chose de trouble et d'incompréhensible. Notre ami Renan est un des plus désespérés, et le prince Napoléon pense exactement comme lui. Ceux-là ont les nerfs solides, pourtant. Mais moi, je suis atteint d'une hypocondrie bien caractérisée. Il faudrait se résigner, et je ne me résigne pas.

Je travaille le plus que je puis afin de ne pas songer à moi. Mais comme j'ai entrepris un livre absurde par les difficultés d'exécution, le sentiment de mon impuissance ajoute à mon chagrin.

Ne me dites plus que « la bêtise est sacrée comme toutes les enfances », car la bêtise ne contient aucun germe. Laissez-moi croire que les morts ne « cherchent plus » et qu'ils se reposent. On est assez tourmenté sur la terre pour qu'on soit tranquille quand on est dessous. Ah! que je vous envie, que je voudrais avoir votre

sérénité! Sans compter le reste! et vos deux chères petites que j'embrasse tendrement ainsi que vous.

XCV

Mardi, 12 mars 1873.

Chère maître,

Si je ne suis pas chez vous, la faute en est au grand Tourguéneff. Je me disposais à partir pour Nohant, quand il m'a dit : « Attendez, j'irai avec vous au commencement d'avril. » Il y a de cela quinze jours. Je le verrai demain chez Mme Viardot et je le prierai d'avancer l'époque, car ça commence à m'impatienter. J'éprouve le *besoin* de vous voir, de vous embrasser, et de causer avec vous. Voilà le vrai.

Je commence à me re-sentir d'aplomb. Qu'ai-je eu depuis quatre mois? Quel trouble se passait dans les profondeurs de mon individu? Je l'ignore. Ce qu'il y a de sûr, c'est que j'ai été

très malade, vaguement. Mais à présent, je vais mieux. Depuis le 1er janvier dernier, *Madame Bovary* et *Salammbô* m'appartiennent et je pourrais les vendre. Je n'en fais rien, aimant mieux me passer d'argent que de m'exaspérer les nerfs. Tel est votre vieux troubadour.

Je lis toutes espèces de livres et je prends des notes pour mon grand bouquin qui va me demander cinq ou six ans, et j'en médite deux ou trois autres. Voilà des rêves pour longtemps, c'est le principal.

L'art continue à être « dans le marasme », comme dit M. Prudhomme, et il n'y a plus de place dans ce monde pour les gens de goût. Il faut, comme le rhinocéros, se retirer dans la solitude, en attendant sa crevaison.

XCVI

Jeudi, 20 mars 1873.

Chère maître,

Le gigantesque Tourguéneff sort de chez moi, et nous venons de faire un serment solennel. Le

12 avril, veille de Pâques, vous nous aurez à dîner chez vous.

Ce n'a pas été une petite affaire que d'en arriver là, tant il est difficile de réussir à quoi que ce soit.

Quant à moi, rien ne m'eût empêché de partir dès demain. Mais notre ami me paraît jouir de peu de liberté, et moi-même j'ai des empêchements dans la première semaine d'avril.

Je vais ce soir à deux bals costumés ! Dites après cela que je ne suis pas jeune.

Mille tendresses de votre vieux troubadour, qui vous embrasse.

Lire comme exemple de fétidité moderne, dans le dernier numéro de la *Vie Parisienne*, l'article sur *Marion Delorme*. C'est à encadrer, si toutefois quelque chose de fétide peut être encadré. Mais à présent, on n'y regarde pas de si près.

XCVII

... 1873.

Il n'y a que cinq jours depuis notre séparation, et je m'ennuie de vous comme une bête. Je m'ennuie d'Aurore et de toute la maisonnée, jusqu'à Fadet. Oui, c'est comme ça, on est si bien chez vous! vous êtes si bons et si spirituels!

Pourquoi ne peut-on vivre ensemble, pourquoi la vie est-elle toujours mal arrangée? Maurice me semble être le type du bonheur humain. Que lui manque-t-il? Certainement, il n'a pas de plus grand envieux que moi.

Vos deux amis, Tourguéneff et Cruchard, ont philosophé sur tout cela, de Nohant à Châteauroux, très agréablement portés dans votre voiture, au grand trot de deux bons chevaux. Vivent les postillons de La Châtre! Mais le reste du voyage a été fort déplaisant, à cause de la compagnie que nous avions dans notre wagon. Je m'en suis consolé par les liqueurs fortes, car le

bon Moscove avait une gourde remplie d'excellente eau-de-vie. Nous avions l'un et l'autre le cœur un peu triste. Nous ne parlions pas, nous ne dormions pas.

Nous avons retrouvé ici la bêtise barodetienne en pleine fleur. Au pied de cette production s'est développé, depuis trois jours, Stoppfel! autre narcotique âcre! Oh! mon Dieu! mon Dieu! quel ennui que de vivre dans un pareil temps! Vous ne vous imaginez pas le torrent de démences au milieu duquel on se trouve! Que vous faites bien de vivre loin de Paris!

Je me suis remis à mes lectures, et, dans une huitaine, je commencerai mes excursions aux environs pour découvrir une campagne pouvant servir de cadre à mes deux bonshommes. Après quoi, vers le 12 ou le 15, je rentrerai dans ma maison du bord de l'eau. J'ai bien envie d'aller enfin, cet été, à Saint-Gervais pour me blanchir le museau et me retaper les nerfs. Depuis dix ans, je trouve toujours un prétexte pour m'en dispenser. Il serait temps cependant de se désenlaidir, non pas que j'aie des prétentions à plaire et à séduire par mes grâces physiques, mais je

me déplais trop à moi-même, quand je me regarde dans ma glace. A mesure qu'on vieillit, il faut se soigner davantage.

Je verrai ce soir Mme Viardot, j'irai de bonne heure et nous causerons de vous.

Quand nous reverrons-nous, maintenant? Comme Nohant est loin de Croisset?

A vous, chère bon maître, toutes mes tendresses.

GUSTAVE FLAUBERT,

Autrement dit le R. P. Cruchard des Barnabites,
directeur des Dames de la Désillusion.

XCVIII

Croisset, vendredi 5 septembre 1873.

En arrivant ici, hier, j'ai trouvé votre lettre, chère bon maître. Tout va bien chez vous, donc, Dieu soit loué!

J'ai passé tout le mois de mai à vagabonder,

car j'ai été à Dieppe, à Paris, à Saint-Gratien, dans la Brie et dans la Beauce, pour découvrir un certain paysage que j'ai en tête, et que je crois avoir enfin trouvé aux environs de Houdan. Cependant, avant de me mettre à mon effrayant bouquin, je ferai une dernière recherche sur la route qui va de la Loupe à Laigle. Après quoi, bonsoir.

Le Vaudeville s'annonce bien. Carvalho, jusqu'à présent, est charmant. Son enthousiasme est même si fort que je ne suis pas sans inquiétudes. Il faut se rappeler les bons Français qui criaient « A Berlin! » et qui ont reçu une si jolie pile.

Non seulement ledit Carvalho est content du *Sexe faible*, mais il veut que j'écrive tout de suite une autre comédie dont je lui ai montré le scénario, et qu'il voudrait donner l'autre hiver. Je ne trouve pas la chose assez mûre pour me mettre aux phrases. D'autre part, je voudrais bien en être débarrassé avant d'entreprendre l'histoire de mes deux bonshommes. En attendant, je continue à lire et à prendre des notes.

Vous ne savez pas, sans doute, qu'on a formellement interdit la pièce de Coetlogon, *parce qu'elle critiquait l'Empire*. C'est la réponse de la censure. Comme j'ai dans le *Sexe faible* un vieux général un peu ridicule. Je ne suis pas sans crainte. Quelle belle chose que la censure! Axiome : Tous les gouvernements exècrent la littérature, le pouvoir n'aime pas un autre pouvoir.

Quand on a défendu de jouer *Mademoiselle de la Quintinie*, vous avez été trop stoïque, chère maître, ou trop indifférente. Il faut toujours protester contre l'injustice et la bêtise, gueuler, écumer et écraser quand on le peut. Moi, à votre place et avec votre autorité, j'aurais fait un fier sabbat. Je trouve aussi que le père Hugo a tort de se taire pour le *Roi s'amuse*. Il affirme souvent sa personnalité dans des occasions moins légitimes.

A Rouen, on a fait des processions, mais l'effet a complètement raté, et le résultat en est déplorable pour la fusion! Quel malheur! Parmi les bêtises de notre époque, celle-là (la fusion) est peut-être la plus forte. Je ne serais pas

étonné quand nous reverrions le petit père Thiers ! D'autre part, beaucoup de rouges, par peur de la réaction cléricale, sont passés au bonapartisme. Il faut avoir une belle dose de naïveté pour garder une foi politique quelconque.

Avez-vous lu l'*Antechrist?* Moi, je trouve cela un beau bouquin, à part quelques fautes de goût, des expressions modernes appliquées à des choses antiques. Renan me semble du reste en progrès. J'ai passé dernièrement toute une soirée avec lui et je l'ai trouvé adorable.

XCIX

Jeudi.

Pourquoi me laissez-vous si longtemps sans me donner de vos nouvelles, chère bon maître? Je m'ennuie de vous, voilà !

J'en ai fini avec l'art dramatique. Carvalho est venu ici, samedi dernier, pour entendre la lecture du *Sexe faible*, et m'en a paru très content.

Il croit à un succès. Mais je me fie si peu aux lumières de tous ces malins-là, que, moi, j'en doute.

Je suis éreinté et je dors maintenant dix heures par nuit, sans compter deux heures par jour. Ça repose ma pauvre cervelle.

Je vais reprendre mes lectures pour mon bouquin, que je ne commencerai pas avant une bonne année.

Savez-vous où se trouve maintenant l'immense Tourguéneff ?

Mille tendresses à tous, et à vous les meilleures de votre vieux.

C

Dimanche ... juillet 1873.

Je ne suis pas comme M. de Vigny, je n'aime point « le son du cor au fond des bois ». Voilà deux heures qu'un imbécile posté dans l'île

en face de moi m'assassine avec son instrument. Ce misérable-là me gâte le soleil et me prive du plaisir de goûter l'été. Car il fait maintenant un temps splendide, mais j'éclate de colère. Je voudrais bien, cependant, causer avec vous un petit peu, chère maître.

Et d'abord, salut à votre septantaine, qui me paraît plus robuste que la vingtaine de bien d'autres ! Quel tempérament d'Hercule vous avez ! Se baigner dans une rivière glacée, c'est là une preuve de force qui m'épate, et la marque d'un « fond de santé » rassurante pour vos amis. Vivez longtemps. Soignez-vous pour vos chères petites filles, pour le bon Maurice, pour moi aussi, pour tout le monde, et j'ajouterais : pour la littérature, si je n'avais peur de vos dédains superbes.

Allons, bon ! encore le cor de chasse ! C'est du délire. J'ai envie d'aller chercher le garde champêtre.

Moi, je ne les partage pas, vos dédains, et j'ignore absolument, comme vous le dites, « le plaisir de rien faire ». Dès que je ne tiens plus un livre ou que je ne rêve pas d'en écrire un, il

me prend un ennui *à crier*. La vie, enfin, ne me semble tolérable que si on l'escamote. Ou bien il faudrait se livrer à des plaisirs désordonnés... et encore!

Donc, j'en ai fini avec le *Sexe faible*, qui sera joué. Telle est du moins la promesse de Carvalho, en janvier, si l'*Oncle Sam*, de Sardou, est rendu par la censure; dans le cas contraire, ce serait en novembre.

Comme j'avais pris l'habitude, pendant six semaines, de voir les choses théâtralement, de penser par le dialogue, ne voilà-t-il pas que je me suis mis à construire le plan d'une autre pièce! laquelle a pour titre : *le Candidat*. Mon plan écrit occupe vingt pages. Mais je n'ai personne à qui le montrer. Hélas! je vais donc le laisser dans un tiroir et me remettre à mon bouquin. Je lis l'*Histoire de la médecine*, de Daremberg, qui m'amuse beaucoup, et j'ai fini l'*Essai sur les facultés de l'entendement*, du sieur Garnier, que je trouve fort sot. Voilà mes occupations.

Il paraît se calmer. Je respire.

Je ne sais si à Nohant on parle autant du

Schah que dans nos régions. L'enthousiasme a été loin. Un peu plus, on l'aurait proclamé empereur. Son séjour à Paris a eu, sur la classe commerçante, boutiquière et ouvrière, une influence monarchique dont vous ne vous doutez pas, et messieurs les cléricaux vont bien, très bien même !

Autre côté de l'horizon, les horreurs qui se commettent en Espagne ! De telle sorte que l'ensemble de l'humanité continue à être bien gentil.

CI

Croisset, jeudi... 1873.

Quoi qu'il advienne, le catholicisme en recevra un terrible coup, et si j'étais dévot, je passerais mon temps à répéter devant un crucifix : « Gardez-nous la République, ô mon Dieu ! »

Mais *on a peur* de la monarchie. A cause d'elle-même et à cause de la réaction qui s'en-

suivrait. L'opinion publique est absolument contre elle. Les rapports de MM. les Préfets sont inquiétants ; l'armée est divisée en bonapartistes et en républicains; le haut commerce de Paris s'est prononcé contre Henri V. Voilà les renseignements que je rapporte de Paris, où j'ai passé dix jours. Bref, chère maître, je crois, maintenant qu'*ils* seront enfoncés ! Amen !

Je vous conseille de lire la brochure de *Cathelineau* et celle de Ségur. C'est curieux ! On voit le fond nettement. Ces gens-là se croient au XII[e] siècle.

Quant à Cruchard, Carvalho lui a demandé des changements qu'il a refusés. (Vous savez que Cruchard, quelquefois, n'est pas commode.) Le dit Carvalho a fini par reconnaître qu'il était impossible de rien changer au *Sexe faible* sans dénaturer l'idée même de la pièce. Mais il demande à jouer d'abord le *Candidat*, qui n'est pas fait et qui l'enthousiasme, — naturellement. Puis, quand la chose sera terminée, revue et corrigée, il n'en voudra peut-être plus. Bref, après l'*Oncle Sam,* si le *Candidat* est terminé, il le jouera. Si non, ce sera le *Sexe faible*.

Au reste, je m'en moque, tant j'ai envie de me mettre à mon roman, qui m'occupera plusieurs années. Et puis, le style théâtral commence à m'agacer. Ces petites phrases courtes, ce pétillement continu m'irrite à la manière de l'eau de Seltz, qui d'abord fait plaisir et qui ne tarde pas à vous sembler de l'eau pourrie. D'ici au mois de janvier, je vais donc dialoguer le mieux possible, après quoi, bonsoir; je reviens à des choses sérieuses.

Je suis content de vous avoir un peu divertie avec la biographie de Cruchard. Mais je la trouve hybride, et le caractère de Cruchard ne se tient pas! Un homme si fin dans la direction n'a pas autant de préoccupations littéraires. L'archéologie est de trop. Elle appartient à un autre genre d'ecclésiastique. C'est peut-être une transition qui manque? Telle est mon humble critique.

On avait dit, dans un courrier de théâtres, que vous étiez à Paris; j'ai eu une fausse joie, chère bon maître que j'adore et que j'embrasse.

CII

12 décembre 1872.

Chère bon maître,

Ne vous inquiétez pas de Lévy! et n'en parlons plus. Il n'est pas digne d'occuper notre pensée une minute. Il m'a profondément blessé dans un endroit sensible, le souvenir de mon pauvre Bouilhet! Cela est irréparable. Je ne suis pas chrétien, et l'hypocrisie du pardon m'est impossible. Je n'ai qu'à ne plus le fréquenter. Voilà tout. Je désire même ne jamais le revoir. Amen.

Ne prenez pas au sérieux les exagérations de mon *ire*. N'allez pas croire que je compte « sur la postérité pour me venger de l'indifférence de mes contemporains ». J'ai voulu dire seulement ceci : quand on ne s'adresse pas à la foule, il est juste que la foule ne vous paye pas. C'est de l'économie politique. Or, je maintiens qu'une œu-

vre d'art (digne de ce nom et faite avec conscience) est inappréciable, n'a pas de valeur commerciale, ne peut pas se payer. Conclusion : si l'artiste n'a pas de rentes, il doit crever de faim! On trouve que l'écrivain, parce qu'il ne reçoit plus de pension des grands est bien plus libre, bien plus noble. Toute sa noblesse sociale maintenant consiste à être l'égal d'un épicier. Quel progrès! Quant à moi, vous me dites : « Soyons logiques »; mais c'est là le difficile.

Je ne suis pas sûr du tout d'écrire de bonnes choses ni que le livre que je rêve maintenant puisse être bien fait, ce qui ne m'empêche pas de l'entreprendre. Je crois que l'idée en est originale, rien de plus. Et puis, comme j'espère cracher là dedans le fiel qui m'étouffe, c'est-à-dire émettre quelques vérités, j'espère par ce moyen *me purger*, et être ensuite plus olympien, qualité qui me manque absolument. Ah! comme je voudrais m'admirer!

Encore un deuil, j'ai conduit l'enterrement du père Pouchet lundi dernier. La vie de ce bonhomme a été très belle et je l'ai pleuré.

J'entre aujourd'hui dans ma cinquante-

deuxième année, et je tiens à vous embrasser aujourd'hui, c'est ce que je fais tendrement, puisque vous m'aimez si bien.

CIII

Décembre 1873.

Puisque j'ai un moment de tranquillité, j'en profite pour causer un peu avec vous, chère bon maître! Et d'abord, embrassez de ma part tous les vôtres, et recevez tous mes souhaits de bonne année!

Voici maintenant ce qu'il advient de votre P. Cruchard.

Cruchard est très occupé, mais serein (ou serin?) et fort calme, ce qui étonne tout le monde. Oui, c'est comme ça. Pas d'indignation! pas de bouillonnements! Les répétitions du *Candidat* sont commencées, et la chose paraîtra sur les planches au commencement de février. Car-

valho m'en a l'air très content! Néanmoins, il a tenu à me faire fondre deux actes en un seul, ce qui rend le premier acte d'une longueur démesurée!

J'ai exécuté ce travail en deux jours, et le Cruchard a été beau! Il a dormi sept heures en tout, depuis jeudi matin (jour de Noël) jusqu'à samedi, et il ne s'en porte que mieux.

Pour compléter mon caractère ecclésiastique, savez-vous ce que je vais faire? Je vais être parrain. Mme Charpentier, dans son enthousiasme pour *Saint Antoine*, est venue me prier d'appeler Antoine l'enfant qu'elle va mettre au monde! J'ai refusé d'infliger à ce jeune chrétien le nom d'un homme si agité, mais j'ai dû accepter l'honneur qu'on me faisait!

Voyez-vous ma vieille trombine près des fonts baptismaux, à côté du poupon, de la nourrice et des parents! O civilisation, voilà de tes coups! Belles manières, telles sont vos exigences!

J'ai été dimanche à l'enterrement civil de François-Victor Hugo. Quelle foule! et pas un cri, pas le plus petit désordre! Des journées comme celle-là sont mauvaises pour le catholicisme. Le

pauvre père Hugo (que je n'ai pu me retenir d'embrasser) était bien brisé, mais stoïque.

Que dites-vous du *Figaro* qui lui a reproché d'avoir, à l'enterrement de son fils, « un chapeau mou » !

Quant à la politique, calme plat. Le procès Bazaine est de l'histoire ancienne. Rien ne peint mieux la démoralisation contemporaine que la grâce octroyée à ce misérable! D'ailleurs, le droit de grâce (si l'on sort de la théologie) est un déni de justice. De quel droit un homme peut-il empêcher l'accomplissement de la loi?

Les bonapartistes auraient dû le lâcher ; mais pas du tout : ils l'ont défendu aigrement, en haine du 4 septembre. Pourquoi tous les partis se regardent-ils comme solidaires des coquins qui les exploitent? C'est que tous les partis sont exécrables, bêtes, injustes, aveugles! Exemple : l'histoire du sieur Azor (quel nom!). Il a volé les ecclésiastiques. N'importe! les cléricaux se considèrent comme atteints.

A propos d'Église. J'ai lu entièrement (ce que je n'avais jamais fait) l'*Essai sur l'indifférence* de Lamennais. Je connais maintenant et à fond

tous les immenses farceurs qui ont eu sur le XIXe siècle une influence désastreuse. Établir que le critérium *de la certitude* est dans le sens commun, autrement dit dans la mode et la coutume, n'était-ce pas préparer la voie au suffrage universel qui est, selon moi, la honte de l'esprit humain?

Je viens de lire, aussi, la *Chrétienne* de l'abbé Bautain. Livre curieux pour un romancier. Cela sent son époque, son Paris moderne. Pour me décrasser, j'ai avalé un volume de Garcin de Tassy sur la littérature *hindoustane*. Là dedans, au moins, on respire.

Vous voyez que votre père Cruchard n'est pas complètement abruti par le théâtre. Du reste, je n'ai pas à me plaindre du Vaudeville. Tout le monde y est poli et exact! Quelle différence avec l'Odéon!

Notre ami Chennevières est maintenant notre supérieur, puisque les théâtres se trouvent dans son compartiment. La gent artiste est enchantée.

Je vois le Moscove tous les dimanches. Il va très bien et je l'aime de plus en plus.

Saint Antoine sera imprimé en placards à la fin de janvier.

Adieu, chère maître! Quand nous reverrons-nous? Nohant est bien loin! et je vais être, tout cet hiver, bien occupé!

CIV

Samedi soir 7 février 1874.

J'ai enfin un moment à moi, chère maître; donc causons un petit peu.

J'ai su par Tourguéneff que vous alliez maintenant très bien. Voilà l'important. Or, je vais vous donner des nouvelles de cet excellent P. Cruchard.

J'ai, hier, signé le dernier bon à tirer de *Saint Antoine*... Mais le susdit bouquin ne paraîtra pas avant le 1er avril (comme poisson?) à cause des traductions. C'est fini, je n'y pense plus! *Saint Antoine* est réduit, pour moi, à l'état de souvenir! Cependant je ne vous cache point que j'ai eu un quart d'heure de grande tristesse lorsque j'ai

contemplé la première épreuve. Il en coûte de se séparer d'un vieux compagnon!

Quant au *Candidat,* il sera joué, je pense, du 20 au 25 de ce mois. Comme cette pièce m'a coûté très peu d'efforts et que je n'y attache pas grande importance, je suis assez calme sur le résultat.

Le départ de Carvalho m'a contrarié et inquiété pendant quelques jours. Mais son successeur Cormon est plein de zèle. Je n'ai jusqu'à présent qu'à me louer de lui, comme de tous les autres du reste. Les gens du Vaudeville sont charmants. Votre vieux troubadour, que vous vous figurez agité et continuellement furieux, est doux comme un mouton et même débonnaire! J'ai fait d'abord tous les changements *qu'on* a voulu, puis *on* a rétabli le texte primitif. Mais j'ai de moi-même enlevé ce qui me semblait trop long et ça va bien, très bien. Delannoy et Saint-Germain ont des binettes excellentes et jouent comme des anges. Je crois que ça ira.

Une chose m'embête. La censure a abîmé un rôle de petit gandin légitimiste de sorte que la pièce, conçue dans un esprit d'impartialité stricte,

doit maintenant flatter les réactionnaires : effet qui me désole. Car je ne veux complaire aux passions politiques de qui que ce soit, ayant, comme vous le savez, la haine essentielle de tout dogmatisme, de tout parti.

Eh bien, le bon Alexandre Dumas a fait le plongeon! Le voilà de l'Académie! Je le trouve bien modeste. Il faut l'être pour se trouver honoré par les honneurs.

CV

Samedi soir... mars 1874.

Chère maître,

La première du *Candidat* est fixée à vendredi prochain à moins que ce ne soit samedi, ou peut-être lundi 9? Elle a été retardée par une indisposition de Delannoy et par l'*Oncle Sam*, car il fallait attendre que ledit Sam fût descendu au-dessous de 1,500 francs.

Je crois que ma pièce sera très bien jouée, voilà tout. Car pour le reste je n'ai aucune idée

et je suis fort calme sur le résultat, indifférence qui m'étonne beaucoup. Si je n'étais harcelé par des gens qui me demandent des places, j'oublierais absolument que je vais bientôt comparaître sur les planches, et me livrer, malgré mon grand âge, aux risées de la populace. Est-ce stoïcisme ou fatigue?

J'ai eu et j'ai encore la grippe, il en résulte pour votre Cruchard une lassitude générale accompagnée d'une violente (ou plutôt profonde) mélancolie. Tout en crachant et toussant au coin de mon feu, je rumine ma jeunesse. Je songe à tous mes morts, je me roule dans le noir! Est-ce le résultat de trop d'activité depuis huit mois, ou l'absence radicale de l'élément femme dans ma vie? Mais jamais je ne me suis senti plus abandonné, plus vide et plus meurtri. Ce que vous me dites (dans votre dernière lettre) de vos chères petites m'a remué jusqu'au fond de l'âme! Pourquoi n'ai-je pas cela? J'étais né avec toutes les tendresses! pourtant. Mais on ne fait pas sa destinée, on la subit! J'ai été lâche dans ma jeunesse, *j'ai eu peur* de la vie! Tout se paye.

Causons d'autre chose, ce sera plus gai.

S. M. l'Empereur de toutes les Russies n'aime point les Muses. La censure de « l'autocrate du Nord » a formellement défendu la traduction de *Saint Antoine* et les épreuves m'en sont revenues de Saint-Pétersbourg, dimanche dernier; l'édition française sera, mêmement, interdite. C'est pour moi une perte d'argent assez grave.

Il s'en est fallu de très peu que la censure française n'empêchât ma pièce. L'ami Chennevières m'a donné un bon coup d'épaule. Sans lui, je ne serais pas joué. Cruchard déplaît au Temporel. Est-ce drôle cette haine naïve de l'autorité, de tout gouvernement, quel qu'il soit, contre l'art!

Je lis maintenant des livres d'hygiène. Oh! que c'est comique! Quel aplomb que celui des médecins! quel toupet! quels ânes, pour la plupart! Je viens de finir la *Gaule poétique* du sieur Marchangy (l'ennemi de Béranger). Ce bouquin m'a donné des accès de rire.

Pour me retremper dans quelque chose de fort, j'ai relu l'immense, le sacro-saint, l'incomparable Aristophane! Voilà un homme, celui-là! Quel monde que celui où de pareilles œuvres se produisaient!

CVI

Jeudi 1 h... mars 1874.

Pour être un *four*, c'en est un! ceux qui veulent me flatter prétendent que la pièce remontera devant le vrai public, mais je n'en crois rien! Mieux que personne je connais les défauts de ma pièce. Si Carvalho ne m'avait point, durant un mois, blasé dessus avec des corrections que j'ai enlevées, j'aurais fait des retouches ou peut-être les changements qui eussent peut-être modifié l'issue finale. Mais j'en étais tellement écœuré que pour un million je n'aurais pas changé une ligne. Bref, je suis enfoncé.

Il faut dire aussi que la salle était détestable, tous gandins et boursiers qui ne comprenaient pas le sens matériel des mots. On a pris en blague des choses poétiques. Un poète dit : « C'est que je suis de 1830, j'ai appris à lire dans *Hernani* et j'aurais voulu être Lara. » Là-dessus une salve de rires ironiques, etc.

Et puis, j'ai dupé le public à cause du titre. Il s'attendait à un autre *Rabagas!* Les conservateurs ont été fâchés de ce que je n'attaquais pas les républicains. De même les communards eussent souhaité quelques injures aux légitimistes.

Mes acteurs ont supérieurement joué, Saint-Germain entre autres. Delannoy, qui porte toute la pièce, est désolé et je ne sais comment faire pour adoucir sa douleur. Quant à Cruchard, il est calme, très calme! Il avait très bien dîné avant la représentation, et après, il a encore mieux soupé. Menu : deux douzaines d'Ostende, une bouteille de champagne frappé, trois tranches de roastbeef, une salade de truffes, café et pousse-café. La religion et l'estomac soutiennent Cruchard.

J'avoue qu'il m'eût été agréable de gagner quelque argent, mais comme ma chute n'est ni une affaire d'art ni une affaire de sentiment, je m'en bats l'œil profondément.

Je me dis : « Enfin c'est fini! » et j'éprouve comme un sentiment de délivrance.

Le pire de tout cela, c'est le potin des billets! Notez que j'ai eu douze orchestres et une loge!

(Le *Figaro* avait dix-huit orchestres et trois loges.) Je n'ai même pas vu le chef de claque. On dirait que l'administration du Vaudeville s'était arrangée pour me faire tomber. Son rêve est accompli.

Je n'ai pas donné le quart des places dont j'avais besoin et j'en ai acheté beaucoup, pour des gens qui me débinaient éloquemment dans les corridors. Les bravos de quelques dévoués étaient étouffés tout de suite par des « chut ». Quand on a prononcé mon nom à la fin, il y a eu des applaudissements (pour l'homme, mais non pour l'œuvre) avec accompagnement de deux jolis coups de sifflet partant du paradis. Voilà la vérité.

La *Petite Presse* de ce matin est polie. Je ne peux pas lui en demander davantage.

Adieu, chère bon maître, ne me plaignez pas, car je ne me trouve pas à plaindre.

P.-S. — Un beau mot de mon domestique, en me remettant ce matin votre lettre. Comme il connaît votre écriture, il m'a dit, en soupirant : « Ah ! la meilleure n'était pas là hier soir ! » Ce qui est bien mon avis.

CVII

Mercredi... avril 1874.

Merci de votre longue lettre sur le *Candidat*. Voici maintenant les critiques que j'ajoute aux vôtres : Il fallait : 1° baisser le rideau après la réunion électorale et mettre au commencement du quatrième acte toute la moitié du troisième ; 2° enlever la lettre anonyme qui fait double emploi, puisque Arabelle apprend à Rousselin que sa femme a un amant ; 3° intervertir l'ordre des scènes du quatrième acte, c'est-à-dire commencer par l'annonce du rendez-vous de Mme Rousselin avec Julien et faire Rousselin un peu plus jaloux. Les soins de son élection le détournent de son envie d'aller pincer sa femme. Les exploiteurs ne sont pas assez développés. Il en faudrait dix au lieu de trois. Puis, il donne sa fille. C'est là la fin, et au moment où il s'aperçoit de la canaillerie, il est nommé. Alors, son rêve est accompli, mais il n'en ressent aucune joie. De cette

façon-là, il y aurait eu progression de moralité.

Je crois, quoi que vous en disiez, que le *sujet* était bon, mais je l'ai raté. Pas un des critiques ne m'a montré en quoi. Moi, je le sais, et cela me console. Que dites-vous de La Rounat, qui, dans son feuilleton, m'engage, « au nom de notre vieille amitié », à ne pas faire imprimer ma pièce, tant il la trouve « bête et mal écrite »! Suit un parallèle entre moi et Gondinet.

Une des choses les plus comiques de ce temps, c'est l'*arcane théâtral*. On dirait que l'art du théâtre dépasse les bornes de l'intelligence humaine, et que c'est un mystère réservé à ceux qui écrivent comme les cochers de fiacre. La *question du succès immédiat* prime toutes les autres. C'est l'école de la démoralisation. Si ma pièce avait été soutenue par la direction, elle aurait pu faire de l'argent comme une autre. En eût-elle été meilleure?

La *Tentation* ne se porte pas mal. Le premier tirage à deux mille exemplaires est épuisé. Demain le second sera livré. J'ai été déchiré par les petits journaux et exalté par deux ou trois personnes. En somme, rien de sérieux n'a encore

paru et, je crois, ne paraîtra. Renan n'écrit plus (dit-il) dans les *Débats*, et Taine est occupé de son installation à Annecy.

Je suis *exécré* par les sieurs Villemessant et Buloz, qui feront tout leur possible pour m'être désagréables. Villemessant me reproche de ne pas m'être « fait tuer par les Prussiens ». Tout cela est à vomir!

Et vous voulez que je ne remarque pas la sottise humaine, et que je me prive du plaisir de la peindre! Mais le comique est la seule consolation de la vertu. Il y a, d'ailleurs, une manière de la prendre qui est haute; c'est ce que je vais tâcher de faire dans mes deux bonshommes. Ne craignez pas que ce soit trop réaliste! J'ai peur, au contraire, que ça ne paraisse impossible, tant je pousserai l'idée à outrance. Ce petit travail, que je commencerai dans six semaines, me demandera quatre ou cinq ans!

CVIII

... avril 1874.

Comme il aurait fallu *lutter* et que Cruchard a en horreur l'action, j'ai retiré ma pièce sur 5,000 francs de location; tant pis! Je ne veux pas qu'on siffle mes acteurs! Le soir de la seconde, quand j'ai vu Delannoy rentrer dans la coulisse avec les yeux humides, je me suis trouvé criminel et me suis dit: « Assez. » (Trois personnes m'attendrissent : Delannoy, Tourguéneff et mon domestique!) Bref, c'est fini. J'imprime ma pièce, vous la recevrez vers la fin de la semaine.

Tous les partis m'éreintent! Le *Figaro* et le *Rappel*, c'est complet! Des gens que j'ai obligés de ma bourse ou de mes démarches me traitent de crétin. Jamais je n'ai eu moins de nerfs. Mon stoïcisme (ou orgueil) m'étonne moi-même, et quand j'en cherche la cause, je me demande si

vous, chère maître, vous n'en êtes pas une des causes.

Je me rappelle la première de *Villemer*, qui fut un triomphe, et la première des *Don Juan de village*, qui fut une défaite. Vous ne savez pas combien je vous ai admirée, ces deux fois-là ! La hauteur de votre caractère (chose plus rare encore que le génie) m'édifia ! et je formulai en moi-même cette prière : « Oh ! que je voudrais être comme elle, en pareille occasion. » Qui sait, votre exemple m'a peut-être soutenu ? Pardon de la comparaison ! *Enfin, je m'en bats l'œil profondément*. Voilà le vrai.

Mais j'avoue que je regrette les « *milles* » francs que j'aurais pu gagner. Mon petit pot au lait est brisé. Je voulais renouveler le mobilier de Croisset, bernique !

Ma répétition générale a été funeste ! Tous les reporters de Paris ! On a pris tout en blague ! Je vous soulignerai dans votre exemplaire les passages que l'on a empoignés. Avant-hier et hier on ne les empoignait plus ! Tant pis ! il est trop tard. La *superbe* de Cruchard l'a peut-être emporté.

Et on a fait des articles sur *mes* domiciles, sur mes *pantoufles* et sur *mon chien*. Les chroniqueurs ont décrit mon appartement où ils ont vu, « aux murs, des tableaux et des bronzes ». Or, il n'y a rien du tout sur mes murs! Je sais qu'un critique a été indigné que je ne lui aie pas fait de visite; et un intermédiaire est venu me le dire ce matin en ajoutant : « Que voulez-vous que je lui réponde? — ...... — Mais MM. Dumas, Sardou et même Victor Hugo ne sont pas comme vous. — Oh! je le sais bien! — Alors, ne vous étonnez pas, etc. »

Adieu, chère bon maître adoré, amitiés aux vôtres. Baisers aux chères petites, et à vous toutes mes tendresses.

P.-S. — Pourriez-vous me donner une copie ou l'original de la biographie de *Cruchard;* je n'ai aucun brouillon et j'ai envie de la relire pour me retremper dans *mon idéal.*

CIX

Vendredi soir 1er mai 1874.

Ça va bien, chère maître, les injures s'accumulent ! C'est un concerto, une symphonie où tous s'acharnent dans leurs instruments. J'ai été éreinté depuis le *Figaro* jusqu'à la *Revue des Deux Mondes*, en passant par la *Gazette de France* et le *Constitutionnel*. Et *ils* n'ont pas fini ! Barbey d'Aurevilly m'a injurié personnellement, et le bon Saint-René Taillandier, qui me déclare « illisible », m'attribue des mots ridicules. Voilà pour ce qui est de l'imprimerie. Quant aux paroles, elles sont à l'avénant. Saint-Victor (est-ce servilité envers Michel Lévy ?) me déchire au dîner de Brébant, ainsi que cet excellent Charles Edmond, etc., etc. En revanche, je suis admiré par les professeurs de la Faculté de théologie de Strasbourg, par Renan, et par la caissière de

mon boucher! sans compter quelques autres. Voilà le vrai.

Ce qui m'étonne, c'est qu'il y a sous plusieurs de ces critiques une *haine* contre moi, contre mon individu, un parti pris de dénigrement, dont je cherche la cause. Je ne me sens pas blessé, mais cette avalanche de sottises m'attriste. On aime mieux inspirer des bons sentiments que des mauvais. Au reste, je ne pense plus à *Saint Antoine*. Bonsoir!

Je vais me mettre, cet été, à un autre livre du même tonneau; après quoi, je reviendrai au roman pur et simple. J'en ai, en tête, deux ou trois que je voudrais bien écrire avant de crever. Présentement, je passe mes jours à la Bibliothèque, où j'amasse des notes. Dans une quinzaine, je m'en retourne vers ma maison des champs. Au mois de juillet, j'irai me décongestionner sur le haut d'une montagne, en Suisse, obéissant au conseil du docteur Hardy, lequel m'appelle « une femme hystérique », mot que je trouve profond.

Le bon Tourguéneff part la semaine prochaine pour la Russie, le voyage va forcément

interrompre sa rage de tableaux, car notre ami ne sort plus de la salle des Ventes! C'est un homme passionné, tant mieux pour lui!

Je vous ai bien regrettée chez Mme Viardot, il y a quinze jours. Elle a chanté de l'*Iphigénie en Aulide*. Je ne saurais vous dire combien c'était beau, transportant, enfin sublime. Quel artiste que cette femme-là! Quel artiste! De pareilles émotions consolent de l'existence.

Eh bien, et vous, chère bon maître, cette pièce dont on parle, est-elle finie? Vous allez retomber dans le théâtre! Je vous plains! Après avoir mis sur les planches de l'Odéon des chiens, on va peut-être vous demander d'y mettre des chevaux! Voilà où nous en sommes!

Et toute la maison, depuis Maurice jusqu'à Fadet, comment va?

Embrassez pour moi les chères petites et qu'elles vous *le* rendent de ma part.

Votre vieux.

CX

Croisset, mardi 26 mai 1874.

Chère bon maître,

Me voilà revenu dans ma solitude! Mais je n'y resterai pas longtemps, car, dans un petit mois, j'irai passer une vingtaine de jours sur le Righi pour respirer un peu, me délasser, me *dénévropathiser!* Voilà trop longtemps que je n'ai pris l'air, je me sens fatigué. J'éprouve le besoin d'un peu de repos. Après quoi, je me mettrai à mon grand bouquin qui me demandera au moins quatre ans. Il aura ça de bon!

Le *Sexe faible*, reçu au Vaudeville par Carvalho, m'a été rendu par ledit Vaudeville et rendu mêmement par Perrin, qui trouve la pièce scabreuse et inconvenante. « Mettre un berceau et une nourrice sur la scène des Français! » Y pensez-vous! Donc, j'ai porté la chose à Duquesnel qui ne m'a point encore (bien entendu)

rendu de réponse. Comme la démoralisation que procure le théâtre s'étend loin! Les bourgeois de Rouen, y compris mon frère, m'ont parlé de la chute du *Candidat* à voix basse (*sic*) et d'un air contrit, comme si j'avais passé en cour d'assises pour accusation de faux. *Ne pas réussir est un crime* et la réussite est le critérium du bien. Je trouve cela grotesque au suprême degré.

Expliquez-moi aussi pourquoi on met des matelas sous certaines chutes et des épines sous d'autres? Ah! le monde est drôle, et vouloir se régler d'après son opinion me semble chimérique.

Le bon Tourguéneff doit être maintenant à Saint-Pétersbourg; il m'a envoyé de Berlin un article favorable sur *Saint Antoine*. Ce n'est pas l'article qui m'a fait plaisir, mais lui. Je l'ai beaucoup vu cet hiver et je l'aime de plus en plus.

J'ai aussi fréquenté le père Hugo, qui est (lorsque la galerie politique lui manque) un charmant bonhomme.

Est-ce que la chute du ministère de Broglie ne vous a pas été agréable? A moi, extrêmement!

mais la suite? Je suis encore assez jeune pour espérer que la prochaine Chambre nous amènera un changement en mieux. Cependant?

Ah, saprelotte! comme j'ai envie de vous voir et de causer avec vous longuement! Tout est mal arrangé dans ce monde. Pourquoi ne pas vivre avec ceux qu'on aime? L'abbaye de Thélème est un beau rêve, mais rien qu'un rêve.

Embrassez bien fort pour moi les chères petites et tout à vous.

R. P. CRÜCHARD.

Plus cruchard que jamais. Je me sens bedolle, vache, éreinté, cheik, déliquescent, enfin calme et modéré, ce qui est le dernier terme de la décadence.

CXI

Karlsbad-Righi, vendredi 3 juillet 1874.

Est-il vrai, chère maître, que la semaine dernière vous êtes venue à Paris? J'y passais pour

aller en Suisse et j'ai lu « dans une feuille » que vous avez été voir les *Deux Orphelines*, fait une promenade au bois de Boulogne, dîné chez Magny, etc.; ce qui prouve que, grâce à la liberté de la presse, on n'est pas maître de ses actions. D'où il résulte que le P. Cruchard vous garde rancune pour ne l'avoir pas averti de votre présence dans la « nouvelle Athènes ». Il m'a semblé qu'on y était plus bête et plus plat que d'habitude. La politique en est arrivée au bavachement! On m'a corné les oreilles avec le retour de l'Empire. Je n'y crois pas! Cependant?... Alors, il faudrait s'expatrier. Mais où et comment?

C'est pour une pièce que vous êtes venue? Je vous plains d'avoir à faire à D***! Il m'a fait remettre le manuscrit du *Sexe faible* par l'intermédiaire de la direction des théâtres, sans un mot d'explication, et dans l'enveloppe ministérielle se trouvait une lettre d'un sous-chef, qui est un morceau! je vous la montrerai. C'est un chef-d'œuvre d'impertinence! On n'écrit pas de cette façon-là à un gamin de Carpentras apportant un vaudeville au théâtre Beaumarchais.

C'est cette même pièce le *Sexe faible* qui, l'année dernière, avait enthousiasmé Carvalho! Maintenant personne n'en veut plus, car Perrin trouve qu'il serait inconvenant de mettre sur la scène des Français « une nourrice et un berceau ». Ne sachant qu'en faire, je l'ai portée au théâtre de Cluny.

Ah! que mon pauvre Bouilhet a bien fait de crever! Mais je trouve que l'Odéon pourrait marquer plus d'égards pour ses œuvres posthumes.

Sans croire à une conjuration d'Holbachique, je trouve aussi qu'on me trépigne un peu trop depuis quelque temps et on est si indulgent pour certains autres.

L'Américain H... m'a soutenu l'autre jour que Saint-Simon écrivait mal. Là, j'ai éclaté et je l'ai traité d'une façon telle qu'il ne recommencera plus devant moi l'éructation de sa bêtise. C'était chez la princesse, à table; ma violence a jeté un froid.

Vous voyez que votre Cruchard continue à n'entendre point la plaisanterie sur la religion! Il ne se calme pas! au contraire!

Je viens de lire la *Création naturelle* de Haec-

kel, joli bouquin, joli bouquin! Le darwinisme m'y semble plus clairement exposé que dans les livres de Darwin même.

Le bon Tourguéneff m'a envoyé de ses nouvelles du fond de la Scythie. Il y a trouvé le renseignement qu'il cherchait pour un livre qu'il va faire. Le ton de sa lettre est folâtre, d'où je conclus qu'il se porte bien. Il sera de retour à Paris dans un mois.

Il y a quinze jours, j'ai fait un petit voyage en Basse-Normandie, où j'ai découvert enfin un endroit propice à loger mes deux bonshommes (1). Ce sera entre la vallée de l'Orne et la vallée d'Auge. J'aurai besoin d'y retourner plusieurs fois.

Dès le mois de septembre, je vais donc commencer cette rude besogne! elle me fait peur; et j'en suis d'avance écrasé.

Comme vous connaissez la Suisse, il est inutile que je vous en parle et vous me mépriseriez trop si je vous disais que je m'y embête à crever. J'y suis venu par obéissance, parce qu'on me l'a ordonné, pour me dérougir la face et me calmer

(1) *Bouvard et Pécuchet.*

les nerfs ! Je doute que le remède soit efficace ; en tout cas, il m'aura été mortellement ennuyeux. Je ne suis pas l'*homme de la nature* et je ne comprends rien aux pays qui n'ont pas d'histoire. Je donnerais tous les glaciers de la Suisse pour le musée du Vatican. C'est là qu'on rêve. Enfin, dans une vingtaine de jours je serai recollé à ma table verte ! dans un humble asile, où vous m'avez l'air de ne plus vouloir venir !

CXII

14 juillet 1874. Righi.

Comment? malade? pauvre chère maître ! Si ce sont des rhumatismes, faites donc comme mon frère, qui, en sa qualité de médecin, ne croit guère à la médecine. Il a été l'année dernière aux eaux d'Aix, en Savoie, et en quinze jours il s'est guéri de douleurs qui le tourmentaient depuis six ans. Mais il faudrait pour cela vous déplacer, quitter vos habitudes, Nohant et les

chères petites. Vous resterez chez vous et *vous aurez tort*. On doit se soigner... pour ceux qui vous aiment.

Et à ce propos vous m'envoyez dans votre dernière lettre un vilain mot. Moi, vous soupçonner d'oubli envers Cruchard! Allons donc! J'ai, primo, trop de vanité, et ensuite trop de foi en vous.

Vous ne me dites pas ce qui en est de votre pièce à l'Odéon.

A propos de pièces, je vais derechef m'exposer aux injures de la populace et des folliculaires. Le directeur du théâtre de Cluny, à qui j'ai porté le *Sexe faible* m'a écrit une lettre admirative et se dispose à jouer cette pièce au mois d'octobre. Il compte sur un grand succès d'argent. Ainsi soit-il! Mais je me souviens de l'enthousiasme de Carvalho, suivi d'un refroidissement absolu! et tout cela augmente mon mépris pour les soi-disant malins qui prétendent *s'y* connaître. Car, enfin, voilà une œuvre dramatique déclarée par les directeurs du Vaudeville et de Cluny « parfaite », par celui des Français « injouable » et par celui de l'Odéon « à refaire d'un bout à

l'autre ». Tirez une conclusion maintenant! et écoutez leurs avis! N'importe, comme ces quatre messieurs sont les maîtres de vos destinées parce qu'ils ont de l'argent, et qu'ils ont plus d'esprit que vous, n'ayant jamais écrit une ligne, il faut les en croire et se soumettre.

C'est une chose étrange combien les imbéciles trouvent de plaisir à patauger dans l'œuvre d'un autre! à rogner, corriger, faire le pion! Vous ai-je dit que j'étais, à cause de cela, très en froid avec le nommé ***. Il a voulu remanier, dans le temps, un roman que je lui avais recommandé, qui n'était pas bien beau, mais dont il est incapable de tourner la moindre des phrases. Aussi ne lui ai-je point caché mon opinion sur son compte; *inde iræ*. Cependant il m'est impossible d'être assez modeste pour croire que ce brave Polaque soit plus fort que moi en prose française. Et vous voulez que je reste calme! chère maître! je n'ai pas votre tempérament! Je ne suis pas comme vous toujours planant au-dessus des misères de ce monde. Votre Cruchard est sensitif comme un écorché. Et la bêtise, la suffisance, l'injustice l'exaspèrent de plus en plus. Ainsi la laideur des

Allemandes qui m'entourent me bouche la vue du Righi!!! Nom d'un nom! quelles gueules!

Dieu merci, « de mon horrible aspect je purge leurs États! »

CXIII

Samedi 26 septembre 1874.

Donc, après m'être embêté comme un âne au Righi, je suis revenu chez moi au commencement d'août et je me suis mis à mon bouquin. Le début n'a pas été commode, il a même été « espovantable » et j'ai « cuydé » en périr de désespoir; mais à présent ça va, j'y suis, advienne que pourra! Du reste, il faut être absolument fol pour entreprendre un pareil livre. J'ai peur qu'il ne soit par sa conception même radicalement impossible. Nous verrons. Ah! si je le menais à bien... quel rêve!

Vous savez sans doute qu'une fois de plus, je m'expose aux orages de la rampe (jolie métaphore)

et « qu'affrontant la publicité du théâtre », je comparaîtrai sur les tréteaux de Cluny, probablement, vers la fin de décembre. Le directeur de cette boîte est enchanté du *Sexe faible*. Mais Carvalho, aussi, l'était, ce qui n'a pas empêché... Vous savez le reste.

Il va sans dire que tout le monde me blâme de me faire jouer dans un pareil boui-boui. Mais puisque les autres ne veulent pas de cette pièce et que je tiens à ce qu'elle soit représentée pour faire gagner à l'héritier de Bouilhet quelques sous, je suis bien obligé d'en passer par là. Je garde, pour vous en faire le récit, quand nous nous verrons, deux ou trois jolies anecdotes à ce propos. Pourquoi le théâtre est-il une cause générale de délire? Une fois qu'on est sur ce terrain-là, les conditions ordinaires de la vie sont changées. Si on a eu le malheur (léger) de ne pas réussir, vos amis se détournent de vous. On est très déconsidéré. On ne vous salue plus! Je vous jure ma parole d'honneur que cela m'est arrivé pour le *Candidat*. Je ne crois pas aux conjurations d'Holbachiques, cependant tout ce qu'on m'a fait depuis le mois de mars m'étonne. Au

reste, je m'en bats l'œil profondément et le sort du *Sexe faible* m'inquiète moins que la plus petite des phrases de mon roman.

L'esprit public me semble de plus en plus bas! Jusqu'à quelle profondeur de bêtise descendrons-nous? Le dernier livre de Belot s'est vendu en quinze jours à huit mille exemplaires, la *Conquête de Plassans* de Zola à dix-sept cents en six mois, et il n'a pas eu un article! Tous les idiots du lundi viennent de se pâmer sur *Une Chaîne* de M. Scribe!... La France est malade, très malade, quoi qu'on die; et mes pensées, de plus en plus, sont couleur d'ébène.

Il y a pourtant de jolis éléments de comique : 1° l'évasion Bazaine avec l'épisode de la sentinelle ; 2° l'*Histoire d'un diamant* du sieur Paul de Musset (voir la *Revue des Deux Mondes* du 1er septembre); 3° le vestibule de l'ancien établissement de Nadar, *near old England*, où l'on peut contempler la photographie d'Alexandre Dumas grandeur nature.

Je suis sûr que vous me trouvez grincheux et que vous allez me répondre : Qu'est-ce que tout cela fait? Mais tout fait et nous crevons par la

blague, par l'ignorance, par l'outrecuidance, par le mépris de la grandeur, par l'amour de la banalité et le bavardage imbécile.

« L'Europe qui nous hait nous regarde en riant », dit Ruy Blas. Ma foi, elle a raison de rire.

CXIV

Mercredi 2 décembre 1874.

J'ai des remords à votre endroit. Laisser si longtemps sans réponse une lettre pareille à votre dernière est un crime. J'attendais pour vous écrire que j'eusse à vous apprendre quelque chose de certain sur le *Sexe faible*. Ce qu'il y a de certain, c'est que je l'ai retiré de Cluny il y a huit jours. Le personnel que Weinschenk me proposait était odieux de bêtise, et les engagements qu'il m'avait promis il ne les a pas faits. Mais, Dieu merci, je me suis retiré à temps. Actuellement ma pièce est présentée au Gymnase.

Point de nouvelles, jusqu'à présent, du sieur Montigny.

Je me donne un mal de cinq cents diables pour mon bouquin, me demandant quelquefois si je ne suis pas fou de l'avoir entrepris. Mais comme Thomas Diafoirus, je me raidis contre les difficultés, et j'avance, à pas de tortue il est vrai. Outre les difficultés d'exécution qui sont effroyables, il me faut apprendre un tas de choses que j'ignore. Dans un mois j'espère en avoir fini avec l'agriculture et le jardinage et je ne serai qu'aux deux tiers de mon premier chapitre.

A propos de livre lisez donc *Fromont et Risler*, de mon ami Daudet, et les *Diab oliques* de mon ennemi Barbey d'Aurevilly. C'est à se tordre de rire. Cela tient peut-être à la perversité de mon esprit qui aime les choses malsaines, mais ce dernier ouvrage m'a paru extrêmement amusant ; on ne va pas plus loin dans le grotesque involontaire.

Calme plat d'ailleurs, la France s'enfonce doucement comme un vaisseau pourri, et l'espoir du sauvetage, même aux plus solides, paraît chimérique. Il faut être ici, à Paris, pour avoir

une idée de l'abaissement universel, de la sottise, du gâtisme où nous pataugeons.

Le sentiment de cette agonie me pénètre et je suis triste à crever. Quand je ne me torture pas sur ma besogne, je gémis sur moi-même. Voilà le vrai. Dans mes loisirs, je ne fais pas autre chose que de songer à ceux qui sont morts, et je vais vous dire un mot bien prétentieux. Personne ne me comprend ; j'appartiens à un autre monde. Les gens de mon métier sont si peu de mon métier. Il n'y a guère qu'avec Victor Hugo que je peux causer de ce qui m'intéresse. Avant-hier il m'a cité par cœur du Boileau et du Tacite. Cela m'a fait l'effet d'un cadeau, tant la chose est rare. D'ailleurs, les jours où il n'y a pas de politiciens chez lui, c'est un homme adorable.

CXV

Paris, samedi soir 7...

Chère maître,

Je maudis une fois de plus la *manie du dramatique* et le plaisir qu'éprouvent certaines gens à annoncer des nouvelles considérables ! On m'avait dit que vous étiez *très* malade. Votre bonne écriture est venue me rassurer hier matin, et ce matin j'ai reçu la lettre de Maurice, donc Dieu soit loué !

Que vous dire de moi ? Je ne suis pas raide, j'ai... je ne sais quoi. Le bromure de potassium m'a calmé et donné un eczéma au milieu du front.

Il se passe dans mon individu des choses anormales. Mon affaissement psychique doit tenir à quelque cause cachée? Je me sens vieux, usé, écœuré de tout. Et les autres m'ennuient comme moi-même.

Cependant je travaille, mais sans enthousiasme et comme on fait un pensum, et c'est peut-être le travail qui me rend malade, car j'ai entrepris un livre insensé.

Je me perds dans mes souvenirs d'enfance comme un vieillard... je n'attends plus rien de la vie qu'une suite de feuilles de papier à barbouiller de noir. Il me semble que je traverse une solitude sans fin, pour aller je ne sais où. Et c'est moi qui suis tout à la fois le désert, le voyageur et le chameau.

Aujourd'hui j'ai passé mon après-midi à l'enterrement d'Amédée Achard, funérailles protestantes aussi bêtes que si elles eussent été catholiques. *Tout Paris,* et des reporters en masse!

Votre ami Paul Meurice est venu, il y a huit jours, me proposer de « faire le Salon » dans le *Rappel*. J'ai dénié l'honneur, car je n'admets pas que l'on fasse la critique d'un art dont on ignore la technique! Et puis, à quoi bon tant de critique!

Je suis raisonnable. Je sors tous les jours, je fais de l'exercice, et je rentre chez moi las, et

encore plus embêté, voilà ce que j'y gagne. Enfin votre troubadour (peu troubadouresque) est devenu un triste coco.

C'est pour ne pas vous ennuyer de mes plaintes que je vous écris maintenant si rarement, car personne plus que moi n'a conscience de mon insupportabilité.

Envoyez-moi *Flamarande*, ça me donnera un peu d'air.

Je vous embrasse tous, et vous surtout, chère maître, si grand, si fort et si doux. Votre Cruchard de plus en plus fêlé, si fêlé est le mot juste, car je sens le contenu qui fuit.

CXVI

Croisset, 10 mai 1875.

Une goutte errante, des douleurs qui se promènent partout, *une invincible* mélancolie, le sentiment de « l'inutilité universelle » et de grands doutes sur le livre que je fais, voilà ce

que j'ai, chère et vaillant maître. Ajoutez à cela des inquiétudes d'argent avec des retours mélancoliques sur le passé, voilà mon état, et je vous assure que je fais de grands efforts pour en sortir. Mais ma volonté est fatiguée. Je ne puis me décider à rien d'effectif. Ah! j'ai mangé mon pain blanc le premier et la vieillesse ne s'annonce pas sous des couleurs folichonnes. Depuis que je fais de l'hydrothérapie, cependant, je me sens un peu moins *vache*, et ce soir, je vais me remettre au travail, sans regarder derrière moi.

J'ai quitté mon logement de la rue Murillo et j'en ai pris un plus spacieux, qui est contigu à celui que ma nièce vient de retenir sur le boulevard de la Reine-Hortense. Je serai moins seul l'hiver prochain, car je ne peux plus supporter la solitude.

Tourguéneff m'a paru cependant très content des deux premiers chapitres de mon affreux bouquin. Mais Tourguéneff m'aime peut-être trop pour me juger impartialement.

Je ne vais pas sortir de chez moi d'ici à longtemps, car *je veux* avancer dans ma besogne, laquelle me pèse sur la poitrine comme un poids

de cinq cent mille kilogrammes. Ma nièce viendra passer ici tout le mois de juin. Quand elle en sera partie, je ferai une petite excursion archéologique et géologique dans le Calvados, et ce sera tout.

Non, je ne me suis pas réjoui de la mort de Michel Lévy et même j'envie cette mort si douce. N'importe, cet homme-là m'a fait beaucoup de mal. Il m'a blessé profondément. Il est vrai que je suis doué d'une sensibilité absurde, ce qui érafle les autres me déchire. Que ne suis-je organisé pour la jouissance comme je le suis pour la douleur !

La page que vous m'envoyez sur *Aurore* qui lit Homère m'a fait du bien. Voilà ce qui me manque : une petite fille comme celle-là ! Mais on n'arrange pas sa destinée, on la subit. J'ai toujours vécu au jour le jour, sans projets d'avenir et poursuivant mon but (un seul, la littérature) sans regarder ni à gauche ni à droite. Tout ce qui était autour de moi a disparu, et maintenant je me trouve dans le désert. Bref, l'élément distraction me manque d'une façon absolue.

Pour écrire de bonnes choses, il faut une cer-

taine alacrité! Que faire pour la ravoir? Quels sont les procédés à employer pour ne pas songer sans cesse à sa misérable personne? Ce qu'il y a de plus malade en moi, c'est « l'humeur », le reste, sans cela, irait bien. Vous voyez, chère bon maître, que j'ai raison de vous épargner mes lettres. Rien n'est sot comme les geignards.

CXVII

Paris, 11 décembre 1875.

Ça va un peu mieux et j'en profite pour vous écrire, chère bon maître adorable.

Vous savez que j'ai quitté mon grand roman pour écrire une petite bêtise *moyennageuse* qui n'aura pas plus de 30 pages. Cela me met dans un milieu plus propre que le monde moderne et me fait du bien ; puis je cherche un roman contemporain, mais je balance entre plusieurs embryons d'idées. Je voudrais faire quelque chose de serré

et de violent. Le fil du collier (c'est-à-dire le principal) me manque encore.

Extérieurement, mon existence n'est guère changée : je vois les mêmes gens; je reçois les mêmes visites. Mes fidèles du dimanche sont d'abord le grand Tourguéneff, qui est plus gentil que jamais, Zola, Alphonse Daudet et Goncourt. Vous ne m'avez jamais parlé des deux premiers. Que pensez-vous de leurs livres?

Je ne lis rien du tout. Sauf Shakespeare que j'ai repris d'un bout à l'autre. Cela vous retrempe et vous remet de l'air dans les poumons comme si on était sur une haute montagne. Tout paraît médiocre à côté de ce prodigieux bonhomme.

Comme je sors très peu je n'ai pas encore vu Victor Hugo. Ce soir pourtant je vais me résigner à passer des bottes pour aller lui présenter mes hommages. Sa personne me plaît infiniment, mais sa cour!... miséricorde!

Les élections sénatoriales sont un sujet de divertissement pour le public dont je fais partie. Il a dû se passer dans les couloirs de l'Assemblée des dialogues inouïs de grotesque et de bassesse.

Le XIXe siècle est destiné à voir périr toutes les religions. Amen! Je n'en pleure aucune.

A l'Odéon, un ours vivant va paraître sur les planches. Voilà tout ce que je sais de la littérature.

CXVIII

... Décembre 1875.

Votre bonne lettre du 18, si tendrement maternelle, m'a fait beaucoup réfléchir. Je l'ai bien relue dix fois, et je vous avouerai que je ne suis pas sûr de la comprendre. En un mot, que voulez-vous que je fasse? Précisez vos enseignements.

Je fais tout ce que je peux continuellement pour élargir ma cervelle, et je travaille dans la sincérité de mon cœur. Le reste ne dépend pas de moi.

Je ne fais pas « de la désolation » à plaisir, croyez-le bien, mais je ne peux pas changer mes

yeux! Quant à mes « manques de conviction », hélas! les convictions m'étouffent. J'éclate de colères et d'indignations rentrées. Mais dans l'idéal que j'ai de l'art, je crois qu'on ne doit rien montrer des siennes, et que l'artiste ne doit pas plus apparaître dans son œuvre que Dieu dans la nature. L'homme n'est rien, l'œuvre tout! Cette discipline, qui peut partir d'un point de vue faux, n'est pas facile à observer. Et pour moi, du moins, c'est une sorte de sacrifice permanent que je fais au bon goût. Il me serait bien agréable de dire ce que je pense et de soulager le sieur Gustave Flaubert par des phrases, mais quelle est l'importance dudit sieur?

Je pense comme vous, mon maître, que l'art n'est pas seulement de la critique et de la satire; aussi n'ai-je jamais essayé de faire, intentionnellement, ni de l'un ni de l'autre. Je me suis toujours efforcé d'aller dans l'âme des choses et de m'arrêter aux généralités les plus grandes, et je me suis détourné exprès de l'accidentel et du dramatique. Pas de monstres et pas de héros!

Vous me dites : « Je n'ai pas de conseils littéraires à te donner, je n'ai pas de jugements à

formuler sur les écrivains, tes amis, etc. » Ah! par exemple! mais je réclame des conseils, et j'attends vos jugements, Qui donc en donnerait? qui donc en formulerait, si ce n'est vous?

A propos de mes amis, vous ajoutez « mon école ». Mais je m'abîme le tempérament à tâcher de n'avoir pas d'école! *A priori*, je les repousse, toutes. Ceux que je vois souvent, et que vous désignez, recherchent tout ce que je méprise et s'inquiètent médiocrement de ce qui me tourmente. Je regarde comme très secondaire le détail technique, le renseignement local, enfin le côté historique et exact des choses. Je recherche par-dessus tout la *beauté*, dont mes compagnons sont médiocrement en quête. Je les vois insensibles, quand je suis ravagé d'admiration ou d'horreur. Des phrases me font pâmer, qui leur paraissent fort ordinaires. Goncourt est très heureux quand il a saisi dans la rue un mot qu'il peut coller dans un livre, et moi très satisfait quand j'ai écrit une page sans assonances ni répétitions. Je donnerais toutes les légendes de Gavarni pour certaines expressions et coupes des maîtres comme « l'ombre était *nuptiale*, auguste

et solennelle », de Victor Hugo, ou ceci du président de Montesquieu « les vices d'Alexandre étaient extrêmes comme ses vertus. Il était terrible dans sa colère. Elle le rendait cruel. »

Enfin, je tâche de bien penser *pour* bien écrire. Mais c'est bien écrire qui est mon but, je ne le cache pas.

Il me manque « une vue bien arrêtée et bien étendue sur la vie ». Vous avez mille fois raison, mais le moyen qu'il en soit autrement? Je vous le demande. Vous n'éclairerez pas mes ténèbres avec de la métaphysique, ni les miennes ni celles des autres. Les mots religion ou catholicisme, d'une part; progrès, fraternité, démocratie de l'autre, ne répondent plus aux exigences spirituelles du moment. Le dogme tout nouveau de l'égalité que prône le radicalisme est démenti expérimentalement par la physiologie et par l'histoire. Je ne vois pas le moyen d'établir aujourd'hui un principe nouveau, pas plus que de respecter les anciens. Donc je cherche, sans la trouver, cette idée d'où doit dépendre tout le reste.

En attendant, je me répète le mot que Littré

m'a dit un jour : « Ah! mon ami, l'homme est un composé instable, et la terre une planète bien inférieure. »

Rien ne m'y soutient plus que l'espoir d'en sortir prochainement et de ne pas aller dans une autre qui pourrait être pire. « J'aimerais mieux ne pas mourir », comme disait Marat. Ah! non! assez, assez de fatigue!

J'écris maintenant une petite niaiserie, dont la mère pourra permettre la lecture à sa fille. Le tout aura une trentaine de pages, j'en ai encore pour deux mois. Telle est ma verve. Je vous l'enverrai dès qu'elle sera parue (pas la verve, l'historiette).

CXIX

... Mercredi 1876.

Succès complet, chère maître. On a rappelé les acteurs après tous les actes et chaleureusement applaudi. On était content et de temps à autre

des exclamations s'élevaient. Tous vos amis, venus à l'appel, étaient contristés que vous ne fussiez pas là.

Les rôles d'Antoine et de Victorine ont été supérieurement joués. La petite Baretta est un vrai bijou.

Comment avez-vous pu faire *Victorine* d'après le *Philosophe sans le savoir?* Voilà ce qui me passe. Votre pièce m'a charmé et fait pleurer comme une bête, tandis que l'autre m'a assommé, absolument assommé; il me tardait de voir la fin. Quel langage! le bon Tourguéneff et Mme Viardot en écarquillaient des yeux comiques à contempler.

Dans votre œuvre, ce qui a produit le plus d'effet c'est la scène du dernier acte entre Antoine et sa fille. Maubant est trop majestueux et l'acteur qui fait Fulgence, insuffisant. Mais tout a très bien marché et cette reprise aura la vie longue.

Le gigantesque Harrisse m'a dit qu'il allait vous écrire immédiatement. Donc sa lettre vous arrivera avant la mienne. Je devais partir ce matin pour Pont-l'Évêque et Honfleur afin de

voir un bout de paysage que j'ai oublié, mais les inondations m'arrêtent.

Lisez donc, je vous prie, le nouveau roman de Zola, *Son Excellence Rougon :* je suis bien curieux de savoir ce que vous en pensez.

Non! je ne *méprise* pas Sedaine, parce que je ne méprise pas ce que je ne comprends point. Il en est de lui, pour moi, comme de Pindare et de Milton, lesquels me sont absolument fermés; pourtant je sens bien que le citoyen Sedaine n'est pas absolument de leur taille.

Le public de mardi dernier partageait mon erreur, du reste, et *Victorine*, indépendamment de sa valeur réelle, y a gagné par le contraste. Mme Viardot, qui a le goût naturellement grand, me disait hier en parlant de vous : « Comment a-t-elle pu faire l'un avec l'autre? » C'est également mon avis.

Vous m'attristez un peu, chère maître, en m'attribuant des opinions esthétiques qui ne sont pas les miennes. Je crois que l'arrondissement de la phrase n'est rien. Mais que *bien écrire* est tout, parce que « bien écrire c'est à la fois bien sentir, bien penser et bien dire » (Buffon).

Le dernier terme est donc dépendant des deux autres puisqu'il faut sentir fortement afin de penser et penser pour exprimer.

Tous les bourgeois peuvent avoir beaucoup de cœur et de délicatesse, être pleins des meilleurs sentiments et des plus grandes vertus, sans devenir pour cela des artistes. Enfin je crois la forme et le fond deux subtilités, deux entités qui n'existent jamais l'une sans l'autre.

Ce souci de la beauté extérieure que vous me reprochez est pour moi *une méthode*. Quand je découvre une mauvaise assonance ou une répétition dans une de mes phrases, je suis sûr que je patauge dans le faux; à force de chercher, je trouve l'expression juste qui était la seule et qui est, en même temps, l'harmonieuse. Le mot ne manque jamais quand on possède l'idée.

Notez (pour en revenir au bon Sedaine) que je partage toutes ses opinions et que j'approuve ses tendances. Au point de vue archéologique c'est curieux, et au point de vue humanitaire très louable, je vous l'accorde. Mais aujourd'hui qu'est-ce que ça nous fait? est-ce de l'art éternel? je vous le demande.

Des écrivains de son temps ont également formulé des *principes* utiles, mais d'un style impérissable, d'une manière à la fois plus concrète et plus générale.

Bref, la persistance de la Comédie-Française à nous exhiber ça comme « un chef-d'œuvre » m'avait tellement exaspéré que, rentré chez moi, (pour me faire passer le goût de ce laitage) j'ai lu avant de me coucher la *Médée* d'Euripide, n'ayant pas d'autre classique sous la main, et l'Aurore surprit Cruchard dans cette occupation.

J'ai écrit à Zola pour qu'il vous envoie son bouquin. Je dirai aussi à Daudet de vous envoyer son *Jack,* étant bien curieux d'avoir votre opinion sur ces deux livres qui sont très différents de facture et de tempérament, mais bien remarquables l'un et l'autre.

La venette que les élections ont causée au bourgeois a été divertissante.

CXX

Lundi soir... 1876.

J'ai reçu ce matin votre volume, chère maître. J'en ai deux ou trois autres que l'on m'a prêtés depuis longtemps; je vais les expédier et je lirai le vôtre à la fin de la semaine, pendant un petit voyage de deux jours que je suis obligé de faire à Pont-l'Évêque et à Honfleur pour mon *Histoire d'un cœur simple*, bagatelle présentement « sur le chantier », comme dirait M. Prudhomme.

Je suis bien aise que *Jack* vous ait plu. C'est un charmant livre, n'est-ce pas? Si vous connaissiez l'auteur, vous l'aimeriez encore plus que son œuvre. Je lui ai dit de vous envoyer *Risler* et *Tartarin*. Vous me remercierez d'avoir fait ces deux lectures, j'en suis certain d'avance.

Je ne partage pas la sévérité de Tourguéneff à l'encontre de *Jack* ni l'immensité de son admiration pour *Rougon*. L'un a le charme et l'autre la

force. Mais aucun des deux n'est préoccupé *avant tout* de ce qui fait pour moi le but de l'Art, à savoir : la beauté. Je me souviens d'avoir eu des battements de cœur, d'avoir ressenti un plaisir violent en contemplant un mur de l'Acropole, un mur tout nu (celui qui est à gauche quand on monte aux Propylées). Eh bien, je me demande si un livre, indépendamment de ce qu'il dit, ne peut pas produire le même effet? Dans la précision des assemblages, la rareté des éléments, le poli de la surface, l'harmonie de l'ensemble n'y a-t-il pas une vertu intrinsèque, une espèce de force divine, quelque chose d'éternel comme un principe? (Je parle en platonicien.) Ainsi pourquoi y a-t-il un rapport nécessaire entre le mot juste et le mot musical? Pourquoi arrive-t-on toujours à faire un vers quand on resserre trop sa pensée? La loi des nombres gouverne donc les sentiments et les images, et ce qui paraît être l'extérieur est tout bonnement le dedans? Si je continuais longtemps de ce train-là, je me fourrerais complètement le doigt dans l'œil, car d'un autre côté l'art doit être bonhomme; ou plutôt l'art est tel qu'on peut le faire. Nous ne sommes

pas libres. Chacun suit sa voie, en dépit de sa propre volonté. Bref, votre Cruchard n'a plus une idée d'aplomb dans la caboche.

Mais comme il est difficile de s'entendre ! Voilà deux hommes que j'aime beaucoup et que je considère comme de vrais artistes, Tourguéneff et Zola. Ce qui n'empêche pas qu'ils n'admirent nullement la prose de Chateaubriand et encore moins celle de Gautier. Des phrases qui me ravissent leur semblent creuses. Qui a tort? et comment plaire au public quand vos plus proches sont si loin? Tout cela m'attriste beaucoup. Ne riez pas.

CXXI

Dimanche soir... 1876.

Vous *devez,* chère maître, me traiter intérieurement de « sacré cochon », — car je n'ai pas répondu à votre dernière lettre et je ne vous ai rien dit de vos deux volumes, sans compter que,

ce matin, j'en reçois de vous un troisième. Mais j'ai été depuis quinze jours entièrement pris par mon petit conte qui sera fini bientôt. J'ai eu plusieurs courses à faire, différentes lectures à expédier, et, chose plus sérieuse que tout cela, la santé de ma pauvre nièce m'inquiète extrêmement, et par moments me trouble tellement la cervelle que je ne sais plus ce que je fais! Vous voyez que j'en avale de rudes! Cette jeune femme est anémique au dernier point. Elle dépérit. Elle a été obligée de quitter la peinture qui est sa seule distraction. Tous les fortifiants ordinaires n'y font rien. Depuis trois jours, par les ordres d'un autre médecin qui me semble plus docte que les autres, elle s'est mise à l'hydrothérapie. Réussira-t-il à la faire digérer et dormir? à fortifier tout son être? Votre pauvre Cruchard s'amuse de moins en moins dans l'existence, et il en a même trop, infiniment trop. Parlons de vos livres, ça vaut mieux.

Ils m'ont amusé, et la preuve c'est que j'ai avalé d'un trait et l'un après l'autre *Flamarande* et les *Deux Frères*. Quelle charmante femme que Mme de Flamarande et quel bonhomme que

M. de Salcède. Le récit du rapt de l'enfant, la course en voiture et l'histoire de Zamora sont les endroits parfaits. Partout l'intérêt est soutenu et en même temps progressant. Enfin, ce qui me frappe dans ces deux romans (comme dans tout ce qui est de vous, d'ailleurs), c'est l'ordre naturel des idées, le talent ou plutôt le génie narratif. Mais quel abominable coco que votre sieur de Flamarande! Quant au domestique qui conte l'histoire et qui évidemment est amoureux de Madame, je me demande pourquoi vous n'avez pas montré plus abondamment sa jalousie personnelle.

A part M. le comte, tous sont des gens vertueux dans cette histoire et même d'une vertu extraordinaire. Mais les croyez-vous *bien* vrais? Y en a-t-il beaucoup de leur sorte? Sans doute, pendant qu'on vous lit, on les accepte à cause de l'habileté de l'exécution ; mais ensuite?

Enfin, chère maître, et ceci va répondre à votre dernière lettre, voici, je crois, ce qui nous sépare essentiellement. Vous, du premier bond, en toutes choses, vous montez au ciel et de là vous descendez sur la terre. Vous partez de l'*à priori*,

de la théorie, de l'idéal. De là votre mansuétude pour la vie, votre sérénité, et, pour dire le vrai mot, votre grandeur. — Moi, pauvre bougre, je suis collé sur la terre comme par des semelles de plomb ; tout m'émeut, me déchire, me ravage et je fais des efforts pour monter. Si je voulais prendre votre manière de voir l'ensemble du monde, je deviendrais risible, voilà tout. Car vous avez beau me prêcher, je ne puis pas avoir un autre tempérament que le mien, ni une autre esthétique que celle qui en est la conséquence. Vous m'accusez de ne pas me laisser « aller à la nature ». Eh bien, et cette discipline? cette vertu? qu'en ferons-nous ? J'admire M. de Buffon mettant des manchettes pour écrire. Ce luxe est un symbole. Enfin, je tâche naïvement d'être le plus *compréhensif* possible. Que peut-on exiger de plus?

Quant à laisser voir mon opinion personnelle sur les gens que je mets en scène : non, non, mille fois non! Je ne m'en reconnais pas le droit. Si le lecteur ne tire pas d'un livre la moralité qui doit s'y trouver, c'est que le lecteur est un imbécile ou que le livre est *faux* au point de vue de l'exactitude. Car du moment qu'une

chose est vraie, elle est bonne. Les livres obscènes ne sont même immoraux que parce qu'ils manquent de vérité. Ça ne se passe pas « comme ça » dans la vie.

Et notez que j'exècre ce qu'on est convenu d'appeler le *réalisme,* bien qu'on m'en fasse un des pontifes ; arrangez tout cela.

Quant au public, son goût m'épate de plus en plus. Hier, par exemple, j'ai assisté à la première du *Prix Martin,* une bouffonnerie que je trouve, moi, pleine d'esprit. Pas un des mots de la pièce n'a fait rire, et le dénouement, qui me semble hors ligne, a passé inaperçu. Donc, chercher ce qui peut plaire me paraît la plus chimérique des entreprises. — Car je défie qui que ce soit de me dire par quels moyens on plaît. Le succès est une conséquence et ne doit pas être un but. Je ne l'ai jamais cherché (bien que je le désire) et je le cherche de moins en moins.

Après mon petit conte, j'en ferai un autre, — car je suis trop profondément ébranlé pour me mettre à une grande œuvre. J'avais d'abord pensé à publier *Saint Julien* dans un journal, mais j'y ai renoncé.

CXXII

Vendredi soir... 1876.

Ah! merci du fond du cœur, chère maître! Vous m'avez fait passer une journée exquise, car j'ai lu votre dernier volume, *la Tour de Percemont*. — *Marianne*. Aujourd'hui seulement, comme j'avais plusieurs choses à terminer, entre autres mon conte de *Saint Julien*, j'avais enfermé le dit volume dans un tiroir pour ne pas succomber à la tentation. Ma petite nouvelle étant terminée, cette nuit, dès le matin je me suis rué sur l'œuvre et l'ai dévorée.

Je trouve cela parfait, deux bijoux! Marianne m'a profondément ému et deux ou trois fois j'ai pleuré. Je me suis reconnu dans le personnage de Pierre. Certaines pages me semblaient des fragments de mes mémoires, si j'avais le talent de les écrire de cette manière! Comme tout cela est charmant, poétique et *vrai!* La *Tour de Per-*

cemont m'avait plu extrêmement. Mais *Marianne* m'a littéralement enchanté. Les Anglais sont de mon avis, car dans le dernier numéro de l'*Atheneum* on vous a fait un très bel article. Saviez-vous cela? Ainsi donc pour cette fois je vous admire pleinement et sans la *moindre* réserve.

Voilà et je suis bien content. Vous ne m'avez jamais fait que du bien, vous; je vous aime tendrement!

GUSTAVE FLAUBERT.

FIN.




Digitized by Google

